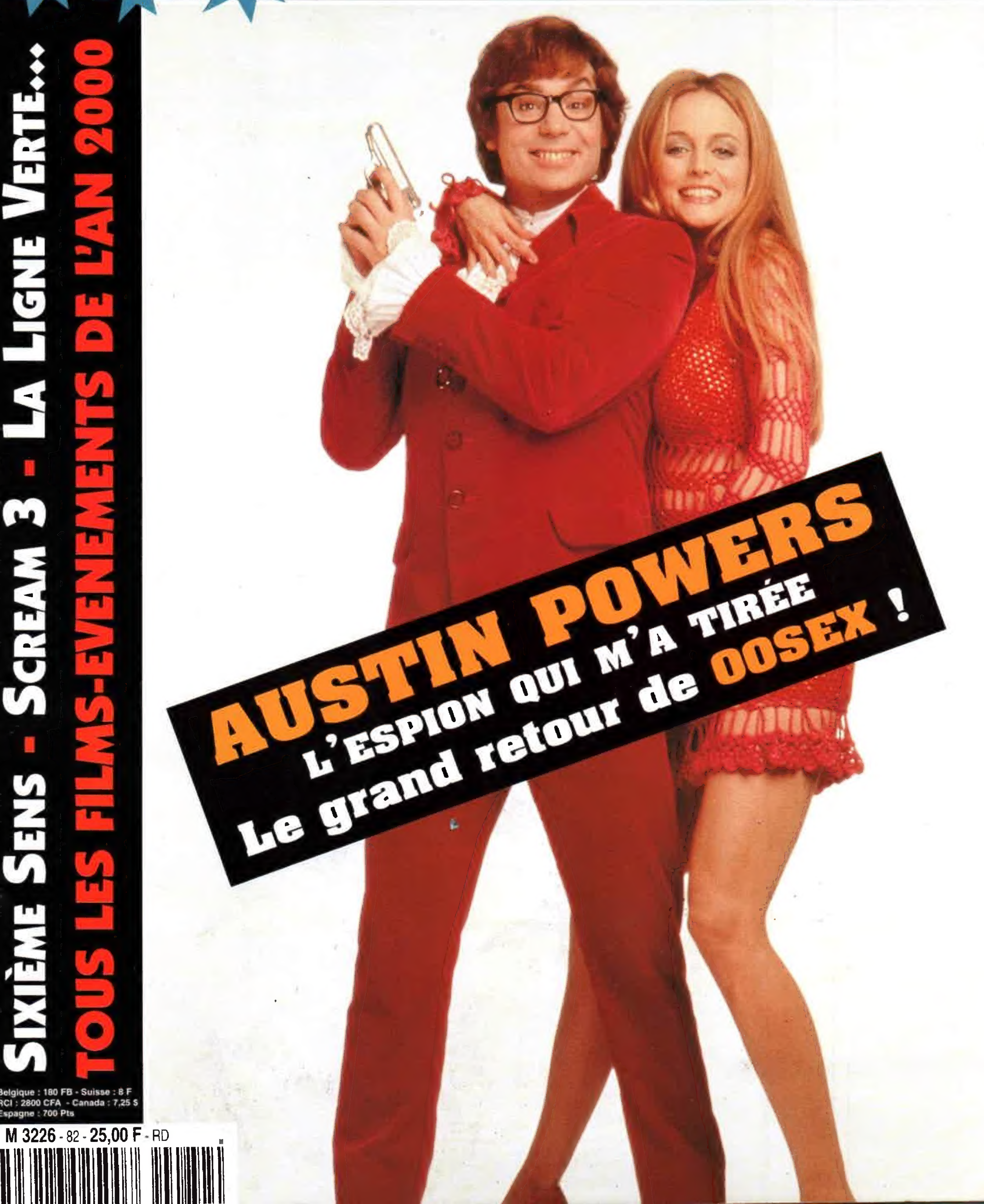
IMPACT

82

CINÉ - TÉLÉ - VIDÉO



Belgique : 180 FB - Suisse : 8 F
RCI : 2800 CFA - Canada : 7,25 $
Espagne : 700 Pts

M 3226 - 82 - 25,00 F - RD

DOSSIER JAPANIMATION : PERFECT BLUE / JIN-ROH / PRINCESSE MONONOKE



SOMMAIRE


AUSTIN POWERS, L'ESPION QUI M'A TIRÉE : P. 22.


FIGHT CLUB : P. 28.

EDITO

A l'approche de la sortie française de **Star Wars Episode 1 : La Menace Fantôme**, les plus chauvins commencent à se poser des questions et se soulèvent contre ce pachyderme Hollywoodien, «une grosse machine à sous» entend-on. Le déclic s'est produit lorsque les jouets ont été officiellement distribués dans les grandes chaînes de magasins (parfois à des prix exorbitants par rapport à la qualité du produit). Et les consommateurs, pour la plupart des parents qui se voient déjà dans l'obligation d'hypothéquer leurs biens pour offrir à leurs chérubins la collection complète des figurines en plastique, de protester. Selon eux, **Star Wars**, le film, ne serait qu'une vitrine utilisée pour vendre des produit dérivés en grand nombre. Une accusation que *LucasFilm* et *Fox* s'empressent de démentir, assurant que **Star Wars** est avant tout un film réalisé avec envie et plaisir par George Lucas. Pourtant, force est de constater que la tactique de marketing choisie pour l'**Episode 1** est plutôt étrange, voire même ambiguë. Les affiches promotionnelles commencent à fleurir dans les rues dix jours seulement avant sa sortie. Et ce n'est pas le visuel officiel du film qui est proposé, mais une série de posters où les personnages prennent des poses de Big Jim sur fond uni, avec une accroche très sobre qui a pour fonction de présenter les personnages. Comme Jar Jar Binks, qui est «Un ami, un clown» et par extension l'indispensable compagnon des enfants qui ne vont pas manquer de le réclamer à leurs parents. En fait, les as du marketing auraient dû pousser l'idée jusqu'au bout : faire la promo du film en remplaçant les acteurs sur les posters par leur figurine.
Star Wars, le film, a-t-il vraiment besoin qu'on parle de lui ? Pas sûr, surtout que les différents partenariats ont joué leur rôle. *Pepsi*, *McDonald's*, et surtout *La Française des Jeux* ont participé, à leur manière, au règne de **Star Wars**. Que vous ayez envie de manger, de boire ou de tenter votre chance à la loterie, vous entendrez parler de **Star Wars**. Un marketing qui a un double effet. Celui de relancer l'économie du pays, vu le taux de consommation engendré par le produit, mais aussi de conforter ceux qui pensent qu'il s'agit là d'une nouvelle offensive de l'impérialisme américain. Encore une polémique qui ressemble à une impasse. Quoiqu'il en soit, cette nouvelle trilogie crée l'événement en exploitant le côté culte de la précédente. Et tous les amoureux du premier film attendent fermement le nouveau, sans se poser de questions. Pourquoi l'effet magique se serait-il évaporé vingt ans plus tard ? Dans la presse, tout le monde se la joue Lucasmania : de *CinéLive* sort ses quatre couvertures à *Télé 7 Jours*. Seul *Première* se refuse à suivre l'exemple et titre «Fight Club : dans ta gueule». Pas mal non plus, car le nouveau David Fincher en fait déjà saliver plus d'un par sa bande annonce. Manière aussi de rappeler au public qu'en ce mois d'octobre, qu'en cette fin d'année, **Star Wars Episode 1: La Menace Fantôme** n'est pas le seul événement. Il y a aussi **Austin Powers : L'Espion qui m'a Tirée**, **Le Monde ne Suffit Pas** et **La Fin des Temps**. Sans parler de tout ce qui nous attend pour l'an 2000...

Damien GRANGER

IMPACT Une publication **Jean-Pierre PUTTERS/MAD MOVIES** 4 rue Mansart, 75009 Paris.
Tél.: 01 48 74 70 83. Fax : 01 40 23 95 69.

directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Damien Granger **secrétaire de rédaction** Vincent Guignebert

comité de rédaction Rafik Djoumi - Damien Granger - Vincent Guignebert **collaborateurs** Marc Bruimaud - Hervé Dante - Cédric Delelée - Alexis Dupont-Larvet - Cyrille Giraud - Christophe Lemaire - Stéphane Moïssakis - Alexandre Nahon - Hélène Nunez - Benjamin Rozovas - Emmanuelle Sebbah - Stéphane Thiellement - Sandra Vo-Anh - Erich Vogel

correspondant à Los Angeles Didier Allouch **maquette** Vincent Guignebert **régie publicitaire** Gilles Sebbah

composition Comité de Soutien à Paco Rabane **photogravure** Beauclair **impression** SIEP **distribution** NMPP **dépôt légal** octobre 1999 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°82** tiré à 60.000 exemplaires

remerciements Fabien Baron - BCG - Michel Burstein - Cat's - Carole Chomand - Nathalie Dauphin - Françoise Dessaigne - Marquita Doassans - Sylvie Forestier - Marie-Laure de Frescheville - François Frey - Laurence Granec - Jerome Jouneaux - Mary-Anne Kiremidjian - Murielle Kitzinger - Anne Lara - Henry Lenique - Corinne Licoppe - Fanny Louie - Bruno Maccarone - Olivia Malka - Floriane Mathieu - Elizabeth Meunier - New Tone - Céline Petit - Karine Poirier - André-Paul Ricci - Alexis Rubinowicz - Robert Schlockoff - SND



■ LL Cool J & Omar Epps dans IN TOO DEEP ■

EXPRESSO

■ par Didier ALLOUCH, Cédric DELELÉE & Damien GRANGER ■

IN TOO DEEP

A mi-chemin entre **Dernière Limite** et une version black de **Donnie Brasco**, **In Too Deep** n'est pas, comme son titre aurait pu le laisser supposer, une histoire de monstre marin (ni même un film X !). C'est pourtant en eaux troubles qu'est précipité Omar Epps (**Mod Squad** et la série ***Urgences***) dans ce polar inspiré de faits réels et situé à Cincinnati. Il y incarne Jeffrey Cole, un officier de police fraîchement promu chargé d'infiltrer un gang de trafiquants de cocaïne dans le but d'alpaguer son leader, joué quant à lui par le rappeur LL Cool J. Afin de gagner sa confiance, Cole doit se faire passer pour un tueur impitoyable et agir en tant que tel, ce qui implique des situations juteuses et le risque permanent pour Cole de devenir le personnage qu'il prétend être, surtout quand l'amitié se met de la partie et vient faire flancher ses convictions. Un sujet maintes fois ressassé mais toujours excitant, que celui d'un défenseur de la loi et de la morale qui se rend compte que le sens de l'honneur est peut-être plus développé chez ceux contre lesquels il est censé lutter qu'au sein du système dont il est le bras armé. Ecrit par Michael Henry Brown (le téléfilm *HBO* **Laurel Avenue**) et réalisé par Michael Rymer, **In Too Deep**, également interprété par Pam Grier (**Jackie Brown**) et Stanley Tucci, s'annonce comme un suspense aussi glauque que tendu : les milieux de la drogue et de la prostitution y seraient décrits avec une crudité peu commune.

TEXAS RANGERS

Puisque ça a marché avec les deux **Scream** et quelques autres joyeusetés ados, la firme *Miramax* continue d'utiliser des transfuges du petit écran en têtes d'affiche de leurs films. Les derniers en date : James Van Der Beek, le Dawson de la série du même nom, qu'on pouvait voir cet été dans **American Boys**, et Dylan McDermott, plus reconnu pour son rôle d'avocat dans la série ***Practice*** que pour sa carrière antérieure au cinéma (**Hamburger Hill, Dans la Ligne de Mire**). Ensemble, ils vont épurer le Far West de tous les hors-la-loi qui y ont pris le pouvoir à la fin de la Guerre de Sécession dans le western **Texas Rangers**. C'est au Capitaine McNelly que revient la mission de rassembler et de mener une trentaine de mercenaires contre une armée de pilleurs et de criminels qui terrorisent la population. Un sujet ambitieux et complexe pour un film qui paraît un peu hors-contexte. Normal, puisque le scénario date de quelques années, à l'époque où Sam Peckinpah s'intéressait au projet. Ecrit par John Milius, auteur d'**Apocalypse Now** et réalisateur de **Conan Le Barbare**, le script a été retravaillé par Michael Hoffman et W. Peter Hiff. C'est Steve Miner qui a été choisi pour le réaliser, certainement en remerciement du succès d'**Halloween : 20 ans après**.



■ Dylan McDermott, James Van Der Beek & Jill Sayba dans TEXAS RANGERS ■

● Robert De Niro et Edward Burns sont deux flics pourchassant des serial-killers qui filment leurs victimes en train de se faire massacrer dans **15 Minutes**, réalisé par John Herzfeld, son troisième film après **Second Chance** et **Deux Jours à Los Angeles**. En voilà un qui aime les chiffres !

● Shekhar Kapur passe des costumes d'**Elizabeth** à la haute voltige avec **Air Pirates**, une production *DreamWorks* centrée sur les exploits réels de Gary Larkin, un expert en sauvetage aérien chargé par la femme d'un homme disparu durant une mission top-secret pendant la Seconde Guerre Mondiale de retrouver celui-ci.

● Martin Campbell (**GoldenEye, Le Masque de Zorro**) retrouve les hauts plateaux avec **Vertical Limit**, où l'alpiniste Chris O'Donnell (**Batman et Robin**) vole au secours de sa sœur et d'une équipe de grimpeurs piégés dans la montagne. Robin Tunney (**Dangereuse Alliance** et bientôt **La Fin des Temps**, aux côtés de Schwarzenegger), Scott Glenn (**Backdraft**), Bill Paxton (**Twister**) et Izabella Scorupco (**GoldenEye**) sont également de la fête.

● **Dark City** lui ayant valu un retour en grâce mérité, Kiefer Sutherland incarnera l'écrivain déjanté William S. Burroughs, auteur du «Festin Nu», dans la biographie **Beat**, aux côtés de la très trash Courtney Love (**Larry Flint**) et de Norman Reedus (**8mm**).

● Surpris par la police en pleine séance de masturbation dans un ciné porno il y a huit ans, Paul Reubens, alias Pee-Wee Herman, sort enfin du purgatoire grâce à *Disney* (!), qui produira le troisième opus des aventures frappadingues dudit Pee-Wee, que l'on verra faire face aux aléas de la célébrité.

● Malgré son refus de tourner la suite du **Silence des Agneaux**, Jonathan Demme retrouvera tout de même Jodie Foster, puisqu'il la dirigera dans le rôle de Lizzie Borden, célèbre pour avoir assassiné ses parents en leur administrant quarante coups de hache chacun. Gregory Peck sera son avocat.

LORD OF THE RINGS

Le réalisateur de BRAINDEAD, des FEEBLES, de HEAVENLY CREATURES et de FANTÔME CONTRE FANTÔME (que du dément !), tourne actuellement la saga la plus convoitée de l'univers, la trilogie du SEIGNEUR DES ANNEAUX. A partir de ce mois-ci, IMPACT vous propose de suivre à chaque numéro l'évolution de ce projet qui constituera, sans aucun doute possible, le premier grand événement cinématographique de l'année à venir...

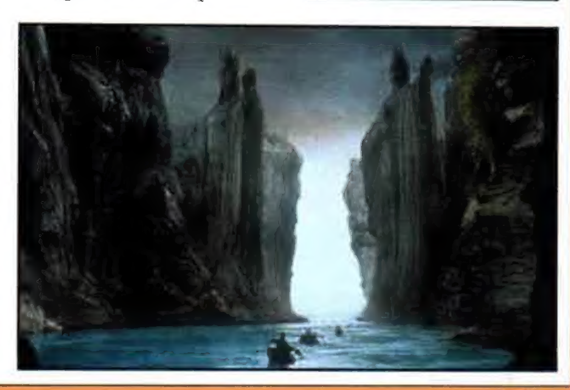


Episode 1 : Les origines

Le Néo-zélandais Peter Jackson est un malin ! Ce fêlé de cinéma, qui a toujours rêvé d'intégrer l'industrie du rêve a, très tôt, compris deux choses essentielles. 1/ Il ne pourrait jamais monter ses projets grandiloquents avec un financement néo-zélandais. 2/ La compétition à Hollywood est rude, et la pression des studios réduit d'autant la marge de manœuvre des réalisateurs. C'est donc en toute discrétion qu'il s'est employé à créer une succursale hollywoodienne en Nouvelle-Zélande, dont il serait le maître incontesté. Cela a commencé avec le magnifique **Heavenly Creatures**, produit sur place mais distribué par le studio indépendant *Miramax*. Le film est nominé à l'Oscar du meilleur scénario (Peter Jackson et Fran Walsh) et remporte le Lion d'Or à Venise, révélant une pétillante Kate Winslet et un réalisateur au talent incontestable. Cela va faciliter les démarches de Jackson qui monte par la suite **Frighteners** (**Fantômes contre Fantômes**) avec l'aide de Robert Zemeckis pour *Universal*. Prétextant des conditions de tournage plus aisées, Jackson obtient de tourner cette comédie horrifique dans son pays natal. Les coûts de production étant moindres, une partie non négligeable du budget lui servira à développer sa boîte d'effets spéciaux *W.E.T.A Ltd* déjà responsable de **Heavenly Creatures**. Or, c'est pendant l'élaboration de **Frighteners** que Jackson se replonge dans la trilogie du «Seigneur des Anneaux». Les prouesses que ses techniciens échafaudent alors sur ordinateur excitent son penchant naturel pour la démesure (cf. la Mort dans **Frighteners**, très proche d'un Cavalier Noir). Vendu à 50 millions d'exemplaires et traduit en 25 langues, la trilogie de J.R.R. Tolkien possède une assise commerciale indéniable, mais elle demeure, a priori, inadaptable. Impossible n'est pas Jackson ! L'hallucinant **Frighteners** sort aux USA flanqué d'un R (déconseillé aux mineurs) qui lui ruine sa carrière. Pas démonté, Jackson est déjà sur les traces des droits d'adaptation de Tolkien. Il part consulter *Miramax* avec qui il entretient de très bonnes relations et y apprend que le producteur Saul Zaentz (**Amadeus**) a mis une option sur «Bilbo le Hobbit» et sa suite La trilogie de l'Anneau. Or, Zaentz est redevable au co-président de *Miramax*, Harvey Weinstein, de l'avoir soutenu sur **Le Patient Anglais**. Bien que Zaentz ait déjà refusé bon nombre de propositions pour adapter Tolkien, il ne peut que se montrer réceptif lorsque Weinstein lui parle du projet de Jackson. Un problème demeure. Le premier script que Fran Walsh et Jackson ont imprimé a l'allure d'une encyclopédie. Il y a là de quoi facilement tourner trois films de trois heures. Weinstein, bien qu'excité par le projet, pense qu'il vaudrait mieux s'en tenir à un seul film de 75 millions de dollars. Jackson est prêt à descendre à deux, pour 100 millions, mais c'est le maximum qu'il puisse concéder. Voyant que les négociations ne mèneraient à rien, Bob et Harvey Weinstein, tout en conservant leur crédit de producteurs exécutifs sur le projet, offrent à Peter Jackson un délai de trois semaines pour trouver de nouveaux financiers. Il faut faire vite car un autre script, déjà écrit par un jeune homme (avec la bénédiction de Lawrence Kasdan père et fils) a reçu l'approbation de Christopher Tolkien. *LucasFilm* et *DreamWorks* s'avouent intéressés pour en faire trois films de trois heures (Mon Dieu ! Trois fois **Wyatt Earp** ! Le cauchemar !!), mais ils attendent patiemment que le projet *Miramax* se casse la gueule. Jackson se tourne alors très vite vers une vieille connaissance, le président de *Fine Line Features*, Mark Ordesky. En effet, lorsque Jackson vint la première fois à Hollywood, où il devait monter chez *New Line* un Freddy Krueger jamais terminé, il dormait chez ce dernier. Ordesky, assisté de Michael DeLuca, va s'assurer que le projet parvienne aux oreilles de Bob Shaye, le big boss de cet autre grand studio indépendant qu'est *New Line*. Les négociations mettront en présence les vice-présidents de *New Line*, Ben Zinkin et Suzanne Rosencrans, Mark Ordesky, l'agent de Jackson et Fran Walsh, Ken Kamin de *ICM*, les avocats Peter Nelson et George Davis ainsi que Al Bendich, qui représente Saul Zaentz. Bref, c'est du sérieux. Mais Jackson n'arrive pas les mains vides. Il a fait préparer par les techniciens de *W.E.T.A Ltd* un petit film de démonstration. Conseillés par *ILM*, les magiciens de Nouvelle-Zélande ont concocté en images de synthèse diverses vues de la Terre du Milieu, une bataille, un défilé de l'armée des Orques, etc... Suite à la projection de ces tests, Bob Shaye, contre toute attente, annonce qu'il n'y aura pas deux mais bien trois films, le tout budgété à 130 millions de dollars ! Cette heureuse décision n'est pas due à un coup de tête. Depuis que la rumeur d'une adaptation de Tolkien est sortie des locaux de *Miramax*, Internet a vu fleurir une quantité phénoménale de sites-champignons. On parle presqu'autant du **Seigneur des Anneaux** hypothétique (le Jackson, pas le Kasdan) que du **Star Wars Episode 1** qui sort dans les semaines suivantes ! *New Line*, qui recherche depuis quelques temps une solide «franchise» n'est pas indifférente à cet intérêt démesuré. Elle récupère donc Saul Zaentz et avec lui les droits à la fois de «Bilbo» et de L'Anneau, se garantit les droits de merchandising, et collabore sur les films avec sa rivale de toujours *Miramax*. Fran Walsh et Jackson co-produiront sous la bannière de leur société de production *WingNut Films*, et s'assurent les services des illustrateurs Alan Lee et John Howe ainsi que de deux co-scénaristes, Philippa Boyens et Stephen Sinclair. Le contrat donne à Jackson des pouvoirs décisionnaires presque dignes d'un George Lucas et lui garantissent un tournage en Nouvelle-Zélande, loin de ses financiers.
Le voilà maître du monde, à la tête DU film le plus attendu qui soit.







■ Rafik DJOUMI ■

Dans le prochain numéro : **«PETER JACKSON PARLE DU FILM»**

Illustrations de cette page : dessins de pré-production de Lord of the Ring.

LE MONDE NE SUFFIT PAS


■ Pierce Brosnan & Denise Richards dans LE MONDE NE SUFFIT PAS ■

Deux ans après **Demain ne Meurt Jamais**, l'agent le moins secret de Sa Majesté revient sauver le monde. Ce dix-neuvième **Bond** «officiel» adopte le ton récemment acquis de la série. Bond-girls stupides et espion cynique font partie du passé. Les femmes ne se limitent plus à la position horizontale mais tiennent un rôle actif aux côtés de 007. Si l'Irlandais Pierce Brosnan semble plaire au public, les deux précédents films, malgré leur succès prévisible, n'ont pas totalement convaincu. Ceci expliquerait le choix du réalisateur Michael Apted (**Gorilles dans la Brume**), technicien chevronné qui s'était distingué en 1982 avec le film d'espionnage **Gorky Park**. La carrière d'Apted étant placée sous les deux thèmes récurrents de la communication et de la trahison, on peut raisonnablement s'attendre à quelques surprises. Les producteurs Barbara Broccoli et Michael G. Wilson ont travaillé de concert avec les scénaristes Neal Purvis et Robert Wade (**L'Age de Vivre** de Peter Medak, un temps envisagé comme réalisateur). Dana Stevens (**La Cité des Anges**) fut chargée de crédibiliser les rôles féminins tandis que Bruce Fierstein (**GoldenEye**, **Demain ne Meurt Jamais**) s'assurait que bon, tout de même, il y ait un peu d'action.

Or donc, Bond va devoir affronter Renard, incarné par le «vorace» Robert Carlyle. Ce dernier possède des armes nucléaires dont il compte bien se servir. L'homme n'a en effet rien à perdre puisqu'une balle, logée dans sa tête, s'approche doucement de son cerveau, le condamnant à une mort certaine. Sophie Marceau (qui cette fois-ci connaîtra son texte) interprète Elektra King, la fille d'un riche magnat du pétrole assassiné par Renard, qui lui voue logiquement une haine farouche bien que le pauvre vilain soit fou amoureux d'elle. Bond est donc chargé de protéger Elektra tout en s'assurant que Renard ne sorte pas un missile de son terrier. Cette double mission, l'agent double zéro va la remplir avec l'aide de Christmas Jones, une experte en armes nucléaires incarnée par la petite bombe Denise Richards, manipulatrice de gros engins dans **Starship Troopers** et tee-shirt mouillé dans **Sexcrimes**.

Budgeté à 110 millions de dollars, **Le Monde ne Suffit Pas** contient son lot de scènes spectaculaires : attaque explosive du Q.G londonien des services secrets avec poursuite en bateaux sur la Tamise, poursuite à skis, naufrage d'un sous-marin, explosion dans un tunnel souterrain où Bond se voit pourchassé par une boule de feu... Sachant que Simon Crane (**Braveheart**) assure les cascades et que Vic Armstrong (**Starship Troopers**) est chargé de la seconde équipe, on se sent rassuré. On nous promet également quelques vues des Alpes françaises, de l'Espagne, de la Turquie jusqu'à l'Azerbaidjan où Bond expérimentera ses gadgets-maison (montre-corde de rappel, BMW avec électronique haut-de-gamme), des gadgets pourvoyés par un Q nouvelle formule interprété par l'impayable John Cleese ! La chanson générique sera interprétée par le groupe Garbage et composée par le dorénavant officiel David Arnold qui a réussi à faire oublier le traumatisme Eric Serra. S'il tient toutes ses promesses, **Le Monde ne Suffit Pas** pourrait sérieusement revigorer un personnage qui est un genre à lui tout-seul.

■ **Cédric DELELÉE** ■


■ James Bond, éternel skieur acrobatique dans LE MONDE NE SUFFIT PAS ■

séries télé

RELIC HUNTER, THE LOST WORLD & PETER BENCHLEY'S AMAZON

Succès mondial de **La Momie** aidant, la télévision se lance à corps perdu dans les séries d'aventures exotiques. D'abord avec ***Relic Hunter***, où Tia Carrere (**Kull le Conquérant**) est une enseignante sexy qui se transforme en farouche aventurière et parcourt le monde à la recherche de trésors archéologiques (l'épée sacrée des templiers, une toile de Leonard De Vinci) ou plus contemporains (un gant de base-ball magique datant des années 30, la guitare d'Elvis Presley). Chaque épisode débutera par un prologue montrant l'objet dans l'environnement de son époque, tandis que l'action proprement dite se situe de nos jours. Dans cet Indiana Jane/ Lara Croft typique des sérials d'antan, on nous promet une bonne dose d'aventure, d'humour et d'arts martiaux mais très peu de violence, public familial oblige.

La série ***The Lost World***, produit par John Landis, s'inspire du roman homonyme d'Arthur Conan Doyle dans lequel, au début du siècle, les membres d'une expédition britannique découvrent une contrée exotique n'ayant pas dépassé le stade de la préhistoire. Ils y font la connaissance d'une jeune femme qui y vit depuis que ses scientifiques de parents ont été tués par des hommes-singes. Elle les aidera donc à combattre ces derniers ainsi qu'une foule de grosses bestioles très moches, sans oublier des dinosaures intelligents ayant réduit l'homme en esclavage, des os de dinosaures vivants (des os intelligents, donc), des hommes-reptiles tout verts (intelligents ?) et une reine guerrière sexy (merci Xena). A première vue, ça a l'air plutôt rigolo.

Enfin ***Amazon***, avec C. Thomas Howell (**Hitcher**) et John Neville (***X-Files***), suit les pérégrinations de six survivants d'un crash aérien qui se retrouvent paumés en pleine forêt amazonienne, où ils rencontrent une mystérieuse tribu d'hommes blancs ayant pour nom «Les Elus». Ecrite par Peter «Les Dents de la Mer» Benchley, la série semble vouloir être aussi crédible que possible : la forêt a été reconstituée dans un studio canadien. Une forêt qu'on imagine touffue puisqu'un alligator y a été perdu et n'est réapparu que deux jours plus tard sous le nez de l'équipe de tournage en plein milieu du déjeuner ! Pas le genre d'anecdote qui risque de se produire sur le plateau de ***Friends***.


■ Tia Carrere, chasseuse de reliques dans RELIC HUNTER ■


■ Une saurien-humain et Rachel Blakely dans THE LOST WORLD ■

■ **Cédric DELELEE** ■

Les indiscrétions de CHOUMCHOUM

John Choumchoum Jr. est tombé dans une poubelle quand il était petit. Depuis, il ne fait rien qu'à les fouiller. Gare !

■ Primo : Qui a osé prétendre que George Walton Philémore Lucas III était un homme d'affaire opportuniste ? Pas moi en tout cas. J'ai même, pour tout vous dire, une admiration sans borne pour ceux qui réussissent à engranger des millions de dollars en vendant des gnomes poilus, des crapauds hystériques ou des répliques de corvette sans roues et sans volant. Non, George Hippolyte Rufus Lucas est un artiste. Et comme tout artiste, c'est un éternel insatisfait. Tenez : il vient de s'apercevoir, comme ça, après vingt-deux ans, que la scène de la mort d'Obi-Wan Kenobarbie dans **La Guerre des Etoiles** n'était pas franchement réussie. Du coup, il sue sang et eau pour en refaire une version améliorée qui sera disponible dans la très attendue **Spéciale Edition Spéciale de Star Wars** qui sortira en DVD, rendant du même coup caduques toutes ces éditions de merde que vous avez achetées en LD ou en VHS, inconscients que vous êtes, incapables de voir qu'il y avait une séquence ratée (Ah, des fois vous me faîtes vraiment pitié !).
Par pure mauvaise foi, on rappellera que sur **American Graffiti**, Lucas choisissait systématiquement les prises ratées, celles des bafouilles, des gaffes, des gestes maladroits, afin d'obtenir un résultat plus «authentique», au grand dam des acteurs. Refaire d'**American Graffiti** un film «parfait», voilà à quoi *ILM* pourrait passer les vingt prochaines années. Pour commencer, je suggère qu'Harrison Ford se débarrasse de son chapeau de cow-boy et de sa vieille bagnole des fifties pour conduire une *Lancia* avec un bonsaï à ses côtés, ça lui va tellement mieux.



■ *Jar-Jar Sex : Mesa Horney Mesa Love You Long Time* ■



■ *Le numéro de ventriloque de Mace Windu et sa poupée Yoda. Une scène de **Star Wars Episode One The Phantom Menace Special Enhanced Uncut Edition featuring Extra Bonus Footage Version with Deleted Scenes Digitally Remastered Same Player Shoot Again.*** ■

■ Deuxio : Qui osera dire que **Star Wars** n'a pas grandement contribué au développement de toute une génération ? Si les valeurs essentielles de courage et de foi y sont évidentes, l'éducation sexuelle, certes plus subversive, n'est pas en reste. La saga a ainsi déculpabilisé bon nombre d'adolescents pour qui «polir le casque de Vador», «bricoler l'unité R2», «passer en mode manuel» ou «faire sortir l'édition spéciale» étaient autant d'actions inavouables. Quant aux jeunes filles qui hésitaient encore à «caresser le Wookie» voire à carrément «plonger un X-Wing dans les marais de Dagobah», le message était clair : laissez pénétrer les forces de l'Alliance dans les entrailles de l'Etoile Noire, c'est le big-bang assuré. Yoda, qui aimait répéter que «la taille importe peu» savait-il que Luke accéderait à la maturité Jedi une fois débarrassée de sa main droite ? Et vous croyez vraiment que je fabule là ?

■ Tertio-trimo : On relativise un peu les choses. Si l'**Episode 1** est régulièrement annoncé comme un mastodonte du marketing, c'est oublier un peu vite l'hallucinante publicité gratuite que lui octroient les médias. (Si moi, Choumchoum Jr, j'accepte ici de vous en parler, c'est parce que *LucasFilm* s'est engagé à m'offrir une poupée gonflable Jar-Jar Binks). Les vrais mastodontes sont pourtant ailleurs. Bien qu'on sache maintenant que l'industrie du jeu vidéo pèse plus lourd que celle du cinéma, on en ignore généralement les sommes engrangées. Sachez que la sortie de la Dreamcast, la nouvelle console *Sega*, aura eu pour simple budget publicitaire une misère, une peccadille : 100 millions de dollars. Et qu'avec les 95 millions récoltés dès le premier jour de sortie aux Etats-Unis, cette somme d'investissement se justifiait pleinement. Désolé George, mais le lancement de **Star Wars**, à côté, ça fait pouilleux.

■ **John CHOUMCHOUM Jr** ■

jeu vidéo

SYPHON FILTER

Les succès conjugués de **Metal Gear Solid** sur *Playstation* et de **GoldenEye** sur *Nintendo 64* ne pouvaient laisser insensibles les éditeurs de video games. C'est ainsi que *989 Studios* a développé pour *Sony Entertainment* un titre à l'intersection de ces deux hits de la console. Le résultat, **Syphon Filter**, est forcément tout sauf révolutionnaire, mais réserve quelques surprises, à commencer par le comportement du héros, Gabriel Logan, membre d'une unité d'élite du FBI. Si dans l'action Logan se révèle rapide, agile et expert en maniement de matériel militaire (il dispose d'un véritable arsenal), les cinématiques — très sèches, très séries B dans l'esprit — montrent un Gabe terriblement décontract et facilement désinvolte. Croisez le Bruce



Willis des **Die Hard** avec le méchant Timothy Dalton des **James Bond** et vous obtiendrez quelque chose comme un Steven Seagal polygonal ! Dans cette aventure à la troisième personne, Logan doit enquêter sur le Syphon Filter, un virus programmable génétiquement, et donc capable de frapper uniquement une partie des populations visées (pratique pour l'épuration ethnique). Vingt missions pas spécialement variées le conduiront de Washington en Ukraine en passant par l'inévitable New York City et le Kazakhstan, à la rencontre du terroriste fou à l'origine de ce déploiement de force. Son nom : Eric Rhoemer. Juré. Pour ceux qui ont souffert à la vision de **L'Arbre, le Maire et la Médiathèque**, l'heure de la vengeance est enfin arrivée !

Après un début plan plan à Washington où Logan poursuit les terroristes dans le métro, avec une rame qui ne manque pas de dérailler (merci **Die Hard 3**), les choses sérieuses commencent à New York lorsque, en smoking et armé d'un 9mm silencieux (la classe, quoi), vous devez infiltrer une sorte de Museum d'Histoire Naturelle truffé de gardes très attentifs et porteurs de gilet pare-balle. Si vous vous faites repérer, la mission échoue. Et si vous ratez la tête des cerbères *(1)*, eux ne vous rateront pas. Tension maximale, donc, due en partie à une intelligence artificielle des ennemis largement supérieure à la moyenne.

Le deuxième moment fort du jeu intervient en Ukraine où vous vous retrouvez dans la cathédrale/forteresse de ce cinglé de Rhoemer. Là, des scientifiques se livrent à des expériences sur des cobayes humains mal en point, pendant que la surveillance des lieux est assurée par... des moines ! Quand on connaît la puissance d'identification des jeux vidéos, on comprend que cette belle idée des développeurs n'est pas innocente. Se faire descendre d'un coup de fusil à pompe par un moinillon en soutane, c'est l'humiliation suprême ! Dans cette même mission, vous devrez à la fois injecter un vaccin aux malades et repérer tous les scientifiques en blouse blanche. Si quelques-uns n'hésitent pas à vous tirer dessus et méritent une bonne balle dans le buffet, la majorité se rend dès que vous vous approchez d'eux. A genoux, les mains sur la tête, ils vous supplient de ne pas les tuer. Dilemme : vous ne passerez au niveau suivant que si vous les exécutez sommairement. Pour avancer dans **Syphon Filter**, mieux vaut donc laisser sa grandeur d'âme au vestiaire !



■ *La bonne planque, le bon angle... et PAN !* ■

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

(1) Lorsque vous visez la tête d'un ennemi, l'inscription anglaise «Head shot» est devenue dans la version française «Coup de tête». Le reste du texte étant à l'avenant, peut-être que l'éditeur devrait changer de traducteur !

CHARLIE'S ANGELS & WONDER WOMAN

Le Girl Power a encore frappé. Tant mieux pour nos mirettes. Série télé de la fin des années 70 avec ses trois détectives privées et permanentées taille mannequin, ***Charlie's Angels***, autrement dit ***Drôles de Dames***, sévira bientôt sur grand écran. Farrah Fawcett, Kate Jackson et Jaclyn Smith ayant quelque peu dépassé la date de péremption, elles seront remplacées par Drew Barrymore (co-productrice avec Leonard Goldberg, concepteur de l'original et récemment vue dans **Collège Attitude**), Cameron Diaz (**Mary à tout prix**) et Thandie Newton (**Beloved**) ou Penelope Cruz (**The Hi-Lo Country**), laquelle des deux, on ne sait pas encore. Coté masculin, le rôle de Bosley, le mentor des filles, a été proposé à Bill Murray (**Un jour sans Fin**), tandis qu'il est fortement question que John Forsythe (euh... ***Dynastie***) soit à nouveau la voix de Charlie, leur mystérieux employeur. Le script, signé Ed Solomon (**Men in Black**) et Ryan Rowe, puis passé entre les mains de John August (**Go**) bien qu'il ne soit pas encore finalisé, n'a cependant plus grand-chose à voir avec la série puisque les drôles de dames sont devenues trois espionnes polyglottes expertes en arts martiaux et dotées d'un quotient intellectuel très largement supérieur à la moyenne. Le clippeur MC G devrait réaliser cette production *Sony Pictures* pour une sortie prévue pour l'été prochain.

Un peu plus alléchante est l'adaptation de la série ***Wonder Woman***, dans laquelle une Linda Carter BCBG ultrapoumonée défendait l'Amérique d'après-guerre en se transformant en une farouche amazone dont les charmes provoquèrent bien des émois chez les spectateurs mâles en pleine croissance. C'est Joel Silver (**Matrix**) qui produit le film, tandis que Sandra Bullock pourrait reprendre le rôle, bien qu'elle soit actuellement très demandée sur les foires agricoles. On aurait plutôt vu Catherine Zeta-Jones, mais bon. La réalisation devrait être confiée à Ivan Reitman (**6 Jours, 7 Nuits**). A quand une nouvelle version d'***Arabesque*** avec Gary Oldman déguisé en vieille dame ? ■





■ *Les drôles de dames et Wonder Woman bientôt sur grand écran : Yihaa !* ■

GARY DANIELS
LE PERSÉVÉRANT





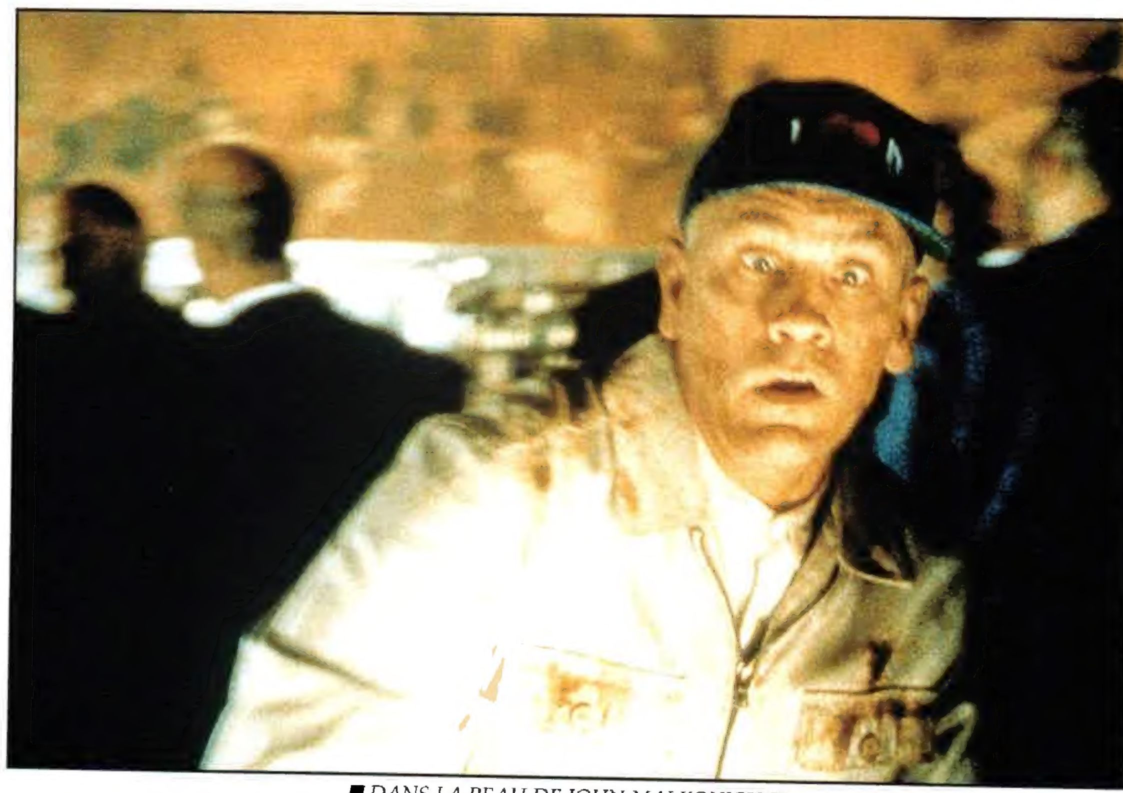
■ *Bientôt deux nouveaux chefs-d'œuvre dans les vidéo-clubs* ■

Même si le marché de la vidéo est saturé de séries B et Z, à tel point qu'il en rejette de plus en plus, l'acteur et artiste martial Gary Daniels, qui s'était fait valoir dans des perles telles que **Capital Punishment**, **Rage** et **Deadly Target**, continue de persévérer dans cette voie (il paraît cependant qu'ensuite, il remplacera Gene Kelly dans un remake de **Chantons sous la Pluie**). La preuve, même s'il quitte l'écurie *P.M. Entertainment*, c'est pour redoubler d'activité chez leurs confrères *Nu Image*, avec qui il vient de signer pour deux nouveaux films : **City of Fear** (ex-**Zodiak Conspiracy**) et **Delta Force 5**. Dans le premier, que dirige Mark Roper (**Warhead**), il incarne un reporter envoyé à Havana par les autorités cubaines, qui le chargent de débusquer son ancien meilleur ami, présumé mort et développant en secret une drogue à la dépendance terriblement mortelle.

Pour le second, qui a été confié au coutumier Yossi Wein (**L'Ombre du Passé**), il intègre le groupe d'intervention spécial Delta Force pour une nouvelle mission de sauvetage en forêt tropicale, succédant ainsi à la famille Norris (respectivement Chuck, Mike et Aaron) et à Joe Lara, qui ont déclaré forfait. Mais tant qu'il en reste pour assurer la relève... ■

Festival de DEAUVILLE 1999

En janvier dernier à Sundance, il a fait très froid. Au terme des festivités de Park City, on a célébré le meilleur de la collection 99 et donné le «La» en matière de cinéma indépendant américain pour les programmateurs de festivals du Monde entier. Daniel Benzakein, chargé de sélectionner la crème du genre pour Deauville, prenait des notes. Le palmarès de Sundance, suivant la tendance affichée depuis quelques années, persistait à donner la nausée et dressait le constat triste et patent d'une déroute artistique accablante chez les auteurs indépendants. On peut raisonnablement imaginer que la mission «indie» que s'est fixé le festival de Deauville doit impérativement passer par Sundance. Mais tant que le marché médiatique de Robert Redford en sera le premier baromètre, on ne pourra pas s'étonner de la sale ganache des «petits» films présentés sur la côte normande. Cela dit, on n'aura jamais eu aussi beau temps à Deauville que cette année. Rapidement, nos habitudes de festivalier en ont pris un coup : on pouvait soudainement sécher la sélection indépendante et filer à la plage. Professionnalisme oblige, vous comprenez bien qu'il n'en fut jamais question. Alors, sans que cela ne surprenne personne, on s'est enfilé le tiercé Sundance dans l'ordre d'arrivée : **Three Seasons - Happy Texas - Guinevere**. Soit un catalogue *Pier-Import* d'images esthétisantes du Vietnam où l'humain n'est que légume, une comédie pachyderme où l'argument homosexuel est arbitrairement déployé pour faire marrer les foules, et une caricature grotesque du Monde artistique avec Stephen Rea en improbable pygmalion. Pour ceux qui n'avaient pas encore tourné de l'œil, le nouveau Amos Kollek nous traînait de force dans son univers de putes, de crack et d'inceste par le bout de sa caméra vérité. Objet arty inanimé, dépressif et méchamment complaisant, **Fiona** est le jumeau pâle et désincarné du précédent Kollek, **Sue Perdue dans Manhattan**. Une bouffée d'air marin plus tard et nous voilà en plein trip gangsta-rap, abasourdis par une BO détonnante et les rimes gauches de ces blancs-becs du terroir qui rêvaient d'être noirs. Le film s'appelle **White Boys**. Après le ronflant **Slam**, c'est le deuxième essai du documentariste Marc Levin sur la soif de liberté des outcasts aux Etats-Unis. Rigolo mais un peu vain. Quant à Hampton Fancher, le scénariste de **Blade Runner** passé à la réalisation avec **The Minus Man**, il réussit l'exploit, parmi tant de films morts, de faire éclater à l'écran une vraie maîtrise du cadre et de la composition des plans. Le premier et le dernier, réellement saisissants, entretiennent le souvenir d'une œuvre impressionnante mais absconse qui, emmenée par la candeur diabolique du troublant Owen Wilson (en serial-killer méditatif), se noie littéralement dans son jus. Rythmé par quelques coups de chaud bien sentis (un ravalement de façade très «Oscars» se soldant par une intervention téléphonique de John Malkovich lors de l'annonce du Palmarès, la cérémonie d'anniversaire du festival culminant avec une gamelle monstrueuse de Cyd Charisse), Deauville 99 a déroulé sa légendaire panoplie d'avant-premières parmi lesquelles **October Sky** (chronique sentimentale balourde de Joe Johnston), le sublime **Ride with the Devil** du grand Ang Lee (un western épique et intimiste dont on ressort lavé et reconnaissant) et **Intrusion (The Astronaut's Wife)**, un décalque inavouable de **Rosemary's Baby** doublé d'un gros bug hollywoodien qui n'aurait jamais dû (pu ?) rentrer en production. S'il ne devait y avoir qu'une seule raison de venir à Deauville cette année, elle avait pour nom **Dans la Peau de John Malkovich**, la remuante comédie sexuellement tordue et profondément triste du clipper Spike Jonze («Sabotage» des Beastie Boys, «Big City Nights» de Daft Punk). Le dernier événement de la décennie et le film dont les Monty Python ont toujours rêvé. Au finish, le Grand Prix du jury de cette édition 99. Les doigts dans le nez, vous l'aurez deviné.



■ *DANS LA PEAU DE JOHN MALKOVICH* ■

■ **Benjamin ROZOVAS** ■





■ *INTRUSION* ■



■ *WHITE BOYS* ■

● *Icon*, la maison de production de Mel Gibson, multiplie les projets : un remake du **Baiser du Tueur** de Kubrick et un autre de **Papillon**, ainsi que deux ghost stories d'après l'écrivain Victorien Montague Rhode James. Bien évidemment, les rôles tenus respectivement par Sterling Hayden et Steve McQueen devraient être confiés au beau Mel.

● Dans **The Cell**, la bomba latina Jennifer Lopez est une scientifique qui pénètre l'esprit d'un serial-killer dans le coma afin de retrouver la trace de la jeune fille qu'il a kidnappée. Si elle chante, il est mort !

● Danny De Vito, Jamie Lee Curtis et Neve Campbell sont suspectés d'avoir noyé Bette Midler dans la comédie noire **Drowning Mona**, vaguement inspirée d'une nouvelle de l'écrivain Elmore Leonard et réalisée par Nick Gomez.

● Héros timide des deux **Souviens-toi... l'Été Dernier**, Freddie Prinze, Jr est Jim Wilson, un étudiant qui tombe amoureux d'Amanda Pierce (Monica Potter), restauratrice au musée des arts modernes. Tout se passe pour le mieux jusqu'à ce qu'Amanda soupçonne Jim d'être un tueur de dames, entraînant une bonne série de quiproquos. Le thriller annoncé **Head over Heels** devient donc une comédie champêtre. C'est Mark S. Waters qui organise la gaudriole.

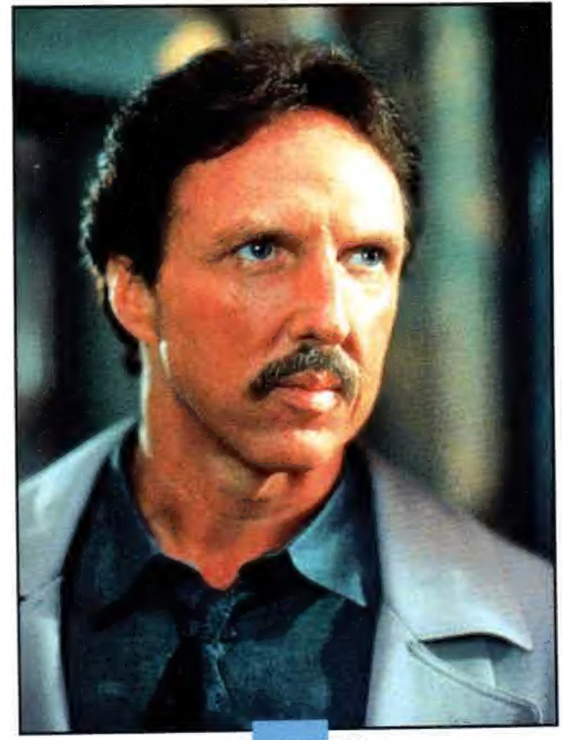
● Wesley Snipes sera bientôt un agent de l'ONU suspecté d'avoir assassiné un ambassadeur Chinois en plein conflit américano-asiatique dans le thriller politique **The Art of War**. La réalisation a été confiée au Canadien Christian Duguay (**Contrat sur un Terroriste**).

● Lorsque John Woo aura enfin terminé **Mission : Impossible 2**, il enchaînera avec **Dirty 30**, l'histoire d'une ancienne flic qui reprend du service deux ans plus tard pour tenter de disculper son frère, un gangster affilié à la mafia sicilienne accusé de meurtre.

hommage

BRION JAMES

«Vous voulez que je vous parle de ma mère?... Je vais vous en parler de ma mère !», lançait le répliquant Leon au flic qui l'interrogeait juste avant de le dessouder dans la scène d'ouverture de **Blade Runner**. Brion James, comparse de l'impérial (à l'époque) Rutger Hauer dans le film de Ridley Scott et dans le dantesque **La Chair et le Sang** de Paul Verhoeven, a succombé à une crise cardiaque le 7 août dernier à l'âge de 54 ans. Avec sa tronche invraisemblable de hamster géant, c'est toujours avec un immense plaisir qu'on le croisait au coin d'un film, un peu comme si on retrouvait un vieil ami bizarre mais irremplaçable. Il est apparu dans plus de cent films et a tourné aussi bien avec des pointures qu'avec des réalisateurs moins cotés. Parmi ses titres les plus connus, citons **Sans Retour** (Walter Hill, 81), **48 Heures** (Hill toujours, 82), **Enemy** (Wolfgang Petersen, 85), **Mort sur le Grill** (Sam Raimi, 86), **Cherry 2000** (Steve De Jarnatt, 86), **Mort à l'Arrivée** (Rocky Morton et Annabel Jankel, 88), **Tango et Cash** (Andrei Konchalowski, 89), **Le Scorpion Rouge** (Joseph Zito, 89), **48 Heures de plus** (Hill encore, 90), **The Player** (Robert Altman, 92), **Piège en Eaux Troubles** (Rowdy Herrington, 93). Mais, et en plus d'être un habitué des séries télé (***Highlander***, ***Les Contes de la Crypte*** et ***Millennium***), Brion James était devenu avant tout une star de la série B : on a pu le voir dans **Steel Dawn** (Lance Hool, 87), **Dead Man Walking** (Gregory Brown, 87), **Panique sur la Ville** (Nico Mastorakis, 88), **S.Q.U.A.D Police** (Gregory Brown, 88), **House 3** (James Isaac, 89), **Time Runner** (Michael Mazo, avec Mark Hamill, 92), **Nemesis** (Albert Puyn, 92), **Scanner Cop** (Pierre David, 93) mais aussi dans l'incontournable **Pterodactil Woman from Beverly Hills**, dont il fut le producteur associé. Et il était même dans **Overkill : The Aileen Wuornos Story**, l'histoire véridique d'une serial-killeuse lesbienne qui assassina sept hommes sur une courte période. Il tint son dernier role dans **Arthur's Quest** et on a pu le voir récemment en général dans **Le Cinquième Elément**. Brion James a rendu son dernier souffle à Malibu. On en éclusera une bouteille pour lui souhaiter de bien s'amuser au paradis des seconds couteaux. ■



■ *Propre sur lui dans 48 HEURES DE PLUS* ■



■ *Dégénéré dans MORT SUR LE GRILL* ■

objectif net

THUMB TV

http://www.thumbtv.com/

Il est des obsessions, comme ça, qui parfois finissent par accoucher de l'improbable. Imaginez une bande d'attardés ayant passé ses années scolaires à se dessiner des têtes de bonshommes sur le bout des doigts et les habiller pour en faire des mini-marionnettes. Une fois découvertes les joies de la vidéo et d'Internet, ces types commencent à voir grand et se disent tout naturellement : «Et si on faisait une télé les gars ?». «Euh... Chiche ? Après on la montrera à tout le monde». Et l'on sait qu'une fois le délire parti, difficile de le stopper. Ainsi donc, une bande de mystérieux déglingués de la casserole ont-ils créé *Thumb TV*, la première chaîne de télé entièrement consacrée aux doigts ! Et puisque nos amis les doigts, comme chacun sait, aiment beaucoup le cinéma, *Thumb TV* leur propose les plus grands films, des super-productions de S.F type **ThumbWars** ou le romantico-épique **ThumbTanic**. Non, vous ne rêvez pas. Ces films existent bel et bien, et ils sont suffisamment bluffants de qualité pour avoir eu l'honneur d'une distribution vidéo aux Etats-Unis. Tournés dans des décors en maquettes, avec des yeux et des lèvres incrustées en trucage vidéo, parfois même agrémentés d'images de synthèse de très haut niveau, ces bêtises de demeurés finissent par se regarder comme d'authentiques films. Une fois que vous aurez vu et entendu le clip de «My Thumb Will Go On», que vous aurez vu comment un Thumb sosie de Leonardo crache par-dessus une passerelle ou que vous vous serez farci des répliques telles que «Come on ! Be a thumb !», vous n'oserez même plus vous décrotter le nez sans penser à James Cameron. Et apparemment, la bande de marteaux a bien l'intention de continuer !

■ **Rafik DJOUMI** ■



■ ***ThumbTanic*** *: scène d'amour avec doigt lascif* ■



■ ***ThumbWars*** *: que le doigt soit avec vous !* ■



■ *Kate Doigtslet & Leonardo Doigt Caprio dans* ***ThumbTanic*** ■

OUVREZ-LA !

buffy bof...

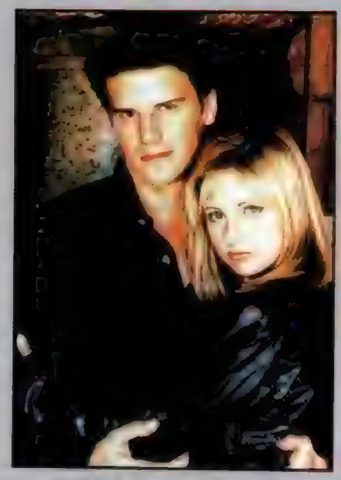
Je vous écris à propos de votre article sur *Buffy* paru dans le n°81. Si si, vous savez, là c'est qu'y a «tous les personnages, tous les épisodes». D'habitude, je trouve vos critiques sur les films plutôt bien faites mais là, pour le coup, votre article est assez nul. C'est mon avis. Donc, plusieurs précisions. Déjà, «tous les personnages», c'est un peu léger puisque vous faites l'impasse sur six d'entre eux, pas moins. Il y a Spike, tout d'abord, qui tient une place prédominante dans pas mal d'épisodes, et sa copine Drusilla. Il y le Maître et le Successeur, les «méchants» des première et deuxième saisons. Et de quatre. Et puis, il y a Kendra et Miss Calendar, des seconds rôles qui apparaissent dans pas mal d'épisodes. Puisqu'on parle des personnages, on pourrait aussi critiquer votre vision «simpliste» de la série, comme pas mal de vos confrères d'ailleurs. Donc, Buffy est bien roulée, Cordelia aussi, et Angel est un beau gosse. Point. Pour le reste, du coup, vous ne parlez ni l'ambiance miglauque mi-humour, ni de l'aspect tragique de certains épisodes, ni des dialogues bien sortis et des répliques piquantes. Vous ne parlez pas plus de la musique screamienne, des personnages au caractère complexe, des retournements de situation, des scénarios qui évitent un peu (beaucoup) les clichés présents dans ***Hercule*** et ***Xena***, ces merdes que vous qualifiez de séries cultes ! Maintenant, on va attaquer un peu votre «description» des épisodes. Dans le style blaireau et vannes à deux balles, on touche le fond : «Mais elle s'aperçoit très vite que ça ne va pas être possible», «Elle est forte Buffy», «Pendant ce temps, Buffy semble péter un peu les plombs»... Et puis, il y a les erreurs : Billy n'est plus tabassé, il est victime d'un accident de voiture. Les Hyènes ne sont plus un groupe de cinq délinquants, dont Alex, mais tous les Sunnydaliens.

Alors voilà, c'est sûr qu'il est facile de critiquer une série par rapport à son tour de poitrine. Pour la question : ***Buffy*** dépasse-t-elle ***X-Files*** ?, moi je réponds oui. Buffy série culte, en trois années seulement ? C'est pas loin.

Nicolas R. Wyvern

PS : Ah oui, «speggel» vient de l'argot américain qui désigne «branché».

A ces deux erreurs dans le résumé des épisodes viennent s'ajouter dix autres relevées par Céline Dethan, une gentille lectrice. Ce qui nous fait donc un total de douze erreurs pour 56 épisodes. Je trouve que tu oublies un peu vite les 44 où on a tout juste. Trêve de plaisanterie, l'auteur de l'article étant actuellement condamné à revisionner l'intégrale de la série image par image dans le but de faire mieux la prochaine fois (pour la quatrième saison par exemple), nous ne pouvons pour l'instant que présenter nos plus plates excuses aux buffyphiles.





■ *Buffy chasse les vampires. Et bientôt les journalistes d'Impact ?* ■

NYPD fan blues

Mardi 10 août. Cool. *Impact* sort un jour avant la date prévue, ce qui n'arrive finalement pas si souvent *(c'est pour ça qu'en général, on ne prévoit pas de date)*. Moins bon, la couverture avec ***Buffy***, et l'absence de lunettes pour l'éclipse qui aurait sûrement multiplié votre tirage par 50, avec un numéro épuisé dès le premier jour *(on a déjà offert les lunettes* ***Matrix*** *aux abonnés de* Mad Movies, *ça va bien oh !)*. Mais revenons à ***Buffy***. Un article OK, mais huit pages pour ne rien dire, plus la couverture... Je n'aime pas cette série, mais je comprends que ce soit vendeur. Ce qui m'énerve le plus en fait, c'est quand je vois ce chef-d'œuvre de Steven Bochco, ***NYPD Blues***, qui a enfin une misérable page en six ans après deux ou trois brèves. La seule explication possible, c'est qu'elle passe sur le câble en France. Pourtant, vous avez traité à deux reprises d'**Oz** (superbement je l'avoue, ce qui me rassure sur votre ligne éditoriale concernant les séries). **NYPD** me procure un immense plaisir toutes les semaines, et même si j'ai un sentiment égoïste concernant cette série, il me prend à rêver qu'elle soit diffusée en dehors du câble et que, malgré son doublage médiocre, elle remporte un succès d'estime. Vous imaginez un héros gros, avec des problèmes d'alcool et des tendances racistes en prime-time sur *France 2* ?! Un mec m'a dit un jour que Dennis Franz ressemblait à un gros crapaud, j'ai cru que j'allais lui exploser la face *(calme, Steeve, calme...)*. Finalement, je m'en fous que vous parliez de ***Buffy***, mais plutôt que de faire référence à ***NYPD Blues*** en parlant du **Corrupteur** (pour la première demi-heure, je veux bien, mais ensuite, c'est vous qui êtes corrompu !), consacrez un véritable article à cette série.

Steeve Vitaly

Cela fait six ans, exactement depuis les débuts de la série, que nous voulons faire un article sur **NYPD Blues** *! Cela ne s'est pas fait pour diverses raisons, la principale étant qu'il y a six ans, il n'y avait pas autant de câblés qu'aujourd'hui (ce qui explique aussi qu'on puisse parler maintenant de* **Oz** *dès sa première saison). Le retard accumulé sur* **NYPD Blues** *rend par exemple impossible la publication d'un guide des épisodes, l'iconographie de la série — portrait, portrait, portrait... — ne permet pas d'envisager un dossier complet. C'est pourquoi nous essayons, depuis trois bonnes années, de réaliser une interview carrière de Steven Bochco. Ce génie télévisuel semble très occupé, mais on ne désespère pas qu'un jour... En tout, ça fait plaisir de constater que toi, les erreurs dans l'article sur* **Buffy**, *tu t'en fous !*

la rage à Matrix

Je m'excuse de vous déranger, surtout pour ce genre de courrier, mais là je n'en peux vraiment plus. Je viens de finir de lire le dernier numéro d'*Impact* (ce qui est preuve de goût, non ?) et le courrier des lecteurs me pousse à vous donner mon opinion sur **Matrix**. Le film de l'année ? Et puis quoi encore ? J'ai du mal à croire que toute la presse spécialisée se soit enthousiasmée pour ça. Je passe rapidement sur l'histoire opportuniste qui présente des trucs déjà vus mille fois. Les personnages sont inexistants, voire ridicules : le pauvre Lawrence Fishburne ne mérite pas un tel traitement, Keanu Reeves ressemble plus à une endive qu'à un Messie. Les effets spéciaux sont très réussis et originaux ? C'est vrai, mais la plupart sont trop gratuits pour être honnête. Le fameux coup de pied suspendu de Carrie-Anne Moss en est une flagrante démonstration. Prouvez-moi que ce travelling circulaire n'est pas gratuit et je retourne voir le film. Y'a des jolis gunfights comme ils font à Hong Kong ? Sauf que ces gunfights-là sont atteints de la pire des tares : ils ne sont pas jouissifs pour deux sous. Il ne suffit pas d'engager l'un des plus importants chorégraphes de l'ancienne colonie britannique et de piquer les personnages à John Woo pour que ça marche. Tous les réalisateurs qui ont voulu copier Woo (et Ringo Lam et Kirk Wong) se sont lamentablement plantés et les frères Wachowski ne font pas exception. C'est d'ailleurs de là que vient le plus gros problème du film : la réalisation. Elle est tout bonnement inexistante. Les frangins se contentent de poser leur caméra sur pied en espérant qu'il se passera quelque chose, ce qui les amène à rechercher toujours «L'IMAGE» qui marquera le spectateur. Dans ce genre de film, la caméra doit être projetée au cœur de l'action, en faire partie intégralement et non pas se contenter du rôle de spectateur. J'imagine parfois ce que **Matrix** aurait donné s'il avait été réalisé par un Cameron, ou mieux un McTiernan. Pensez-y, vous m'en direz des nouvelles.

Julien Taillard

Le truc, c'est que Cameron et McTiernan n'auraient sans doute jamais pensé à faire **Matrix**. *Peut-être une question de génération. A part ça, c'est quand même étonnant, le courrier reçu s'équilibre pour* **Matrix** *entre les admirateurs forcenés et les détracteurs violents. Pas de demi-mesure. Preuve que le film a secoué ?*

V.G.

En liberté surveillée depuis LES EVADÉS, Frank Darabont rouvre les portes du pénitencier...



■ Tom Hanks, un maton confronté à un prisonnier très spécial en même temps qu'aux limites de sa morale ■

LA LIGNE VERTE

Sans cesse repoussée, la sortie de LA LIGNE VERTE aux Etats-Unis aura lieu au meilleur moment : pendant les fêtes de Noël. Le public français devra lui attendre février pour découvrir le deuxième film de Frank Darabont, qui s'annonce comme une version teintée de fantastique de son premier. Prenons des risques : ce sera un chef-d'œuvre !

Il y a ceux qui ont découvert **The Shawshank Redemption** (oubliez l'imbécile titre français : **Les Evadés**) à sa sortie discrète en salles. La baffe. Il y a ceux qui l'ont rattrapé plus tard en vidéo, ou à la télévision. La stupéfaction. Et il y a ceux qui ne l'ont pas encore vu. Ces derniers, des aveugles, ont beau vous écouter consciencieusement lorsque vous leur expliquez que dans le genre «classique instantané», **The Shawshank Redemption** se pose là, on les soupçonne de ne pas y croire une seconde. Pourtant... En 1994, le scénariste Frank Darabont, spécialiste de la série B fantastique bien torchée (**Freddy 3, La Mouche 2, Le Blob**), adaptait pour le grand écran un court roman — 100 pages — de Stephen King se déroulant au milieu du siècle dans une prison et racontant les vingt années d'incarcération d'un homme condamné à tort. Pour ses premiers pas derrière la caméra, Frank Darabont accoucha d'une œuvre d'une maturité généralement réservée aux grands cinéastes en fin de carrière : plénitude formelle, dramaturgie limpide, rythme envoûtant et, évidemment, des comédiens devenant leurs personnages pour l'éternité.

Pourquoi revenir aussi longuement sur ce chef-d'œuvre injustement ignoré de ce côté de l'Atlantique (sept nominations aux Oscars, quand même) ? Parce que Frank Darabont a pris le temps qu'il fallait pour signer son deuxième film. Parce que c'est l'adaptation du roman éponyme de Stephen King. Parce que **La Ligne Verte (The Green Mile)** se déroule en prison. Trois raisons qui pourraient faire craindre le pire de la part d'un réalisateur tenté par la redite. Trois raisons d'espérer le meilleur quand on connaît le niveau d'exigence du bonhomme.

L'histoire de **La Ligne Verte** se déroule dans un pénitencier du Sud des Etats-Unis pendant la grande dépression des années 30. Tom Hanks y interprète un maton dont l'existence va être bouleversée par l'arrivée d'un étrange prisonnier (Michael Clarke Duncan). Accusé d'avoir assassiné deux fillettes blanches, ce géant noir de plus de deux mètres, promis à une mort certaine sur la chaise électrique, possède en effet de mystérieux pouvoirs.



Tom Hanks et David Morse, gardiens d'un pénitencier usant et abusant de la chaise électrique

Produit par *Castle Rock* qui a dernièrement enchaîné bide sur bide (**The Last Days of Disco, My Giant**), **La Ligne Verte** a connu un tournage à rallonge. Pratiquement une année s'est écoulée entre la première et la dernière prise de vue. *«Si vous m'aviez annoncé il y a un an que je tournerais encore aujourd'hui des séquences de* **La Ligne Verte***, je vous aurais dit que vous étiez un foutu cinglé»* s'amuse Frank Darabont. Aucune rumeur catastrophique n'est pourtant venue s'abattre sur un projet qui connaît de sérieux dépassements de budget, dûs notamment à un hiver précoce rencontré en Caroline du Nord qui a rendu impossible la poursuite du tournage. La calendrier chargé de Tom Hanks — il s'était engagé pour tenir le premier rôle de **Cast Away** — n'a fait que retarder les choses, laissant l'équipe dans l'attente du retour de la star. En juin dernier, Hanks rejoignit **La Ligne Verte** pour mettre en boîte des scènes où il apparaît vieilli par un maquillage de latex. Ce fut un fiasco. *«Quand l'angle était bon, Tom semblait crédible en vieil homme»* explique Darabont. *«Mais il suffisait qu'il tourne légèrement la tête pour se transformer en Monsieur Capote. A la lumière du jour, c'était encore pire : Elephant Man en personne !».* Plutôt que de tenter de périlleux réajustements du maquillage, Frank Darabont engagea un comédien âgé, Dabbs Greer, dont le physique correspondait à celui de Tom Hanks.

Les films dits à problèmes se retrouvent en général dans la ligne de mire des journalistes américains et condamnés à l'échec bien avant leur sortie. Conséquence directe de ce mauvais buzz, les productions incriminées préfèrent souvent ne pas communiquer, au risque que la situation s'envenime. Ce n'est heureusement pas le cas de *Castle Rock* et *Frank Darabont*, très à l'aise lorsqu'il s'agit de dédramatiser et très sereins quant à l'avenir de **La Ligne Verte**. *«Je crois que n'importe quel studio autre que* Castle Rock *m'aurait déjà botté le cul !»*, lance Darabont.

Stephen King, lui, a visionné un premier montage. Enthousiaste, il a toutefois estimé que **La Ligne Verte** serait meilleur... si on le raccourcissait d'une quinzaine de minutes ! Peu de temps après, alors qu'il se promenait à côté de son manoir dans le Maine, une camionnette fit un écart sur la route et le percuta. Résultat : trois semaines d'hôpital, un an de rééducation. Les écrivains ne devraient jamais se mêler du travail des cinéastes !

Vincent GUIGNEBERT

Johnny Depp & Christina Ricci, couple romantico-bizarre de **Sleepy Hollow**

San chevauche la louve Moro No Kimi dans **Princesse Mononoke**

EVENEMENTS 2000

les 20 films les plus attendus

Avec l'arrivée fracassante de films-surprises tels que MATRIX, CUBE, LA MOMIE, LE 13ÈME GUERRIER ou LE PROJET BLAIR WITCH, on aurait pu penser que major companies et indépendants avaient uni leurs efforts pour que cette année 1999 (la dernière du millénaire donc, comme chacun sait) soit inoubliable en matière de cinéma. Mais l'an 2000 s'annonce tout aussi excitant ! Tour d'horizon, ouvert par LA LIGNE VERTE, des vingt films qui créeront l'événement au cours du premier semestre.

■ *Par Damien GRANGER & Cyrille GIRAUD* ■

SLEEPY HOLLOW

■ Quand on demande à Tim Burton ce qui l'intéressait dans la nouvelle de Washington Irving, il répond tout simplement, après un court moment de silence : *«J'ai toujours eu envie de faire un film dans lequel un des personnages n'aurait pas de tête»*. A croire que le génie qui se cache derrière **Batman le Défi, Ed Wood** et **Mars Attacks !** a envie de passer pour le nerd ultime d'Hollywood. *«Quand j'ai appris qu'ils avaient annulé **Superman Lives**, j'étais démoralisé, au plus bas. Il a suffit que Scott Rudin m'envoie ce scénario pour que je retrouve mes super-pouvoirs !»*. Ecrit par Andrew Kevin Walker (**Seven, 8 mm**) d'après une histoire du maquilleur Kevin Yagher inspirée de celle d'Irving, le script a subi quelques retouches de la part de son réalisateur, qui souhaitait que **Sleepy Hollow** renoue avec la beauté et l'ambiguïté des premiers films de la *Hammer*. Son film, Tim Burton veut en faire un conte macabre qui relate le voyage du représentant de la loi Ichabod Crane à Sleepy Hollow pour enquêter sur une série de meurtres où chaque victime est retrouvée décapitée. Ichabod, qui pense pouvoir trouver une explication rationnelle malgré le caractère étrange des faits, devra affronter un cavalier sans tête...
Sleepy Hollow marque la troisième collaboration entre Tim Burton et Johnny Depp. *«Dans ce film, il a un look génial. Le teint blême, les cheveux en bataille... On dirait un épouvantail»*. Pour le rôle de la demoiselle en détresse, il choisit Christina Ricci, dont il est un des plus grands admirateurs. *«Elle ressemble à une actrice de films muets. Si Peter Lorre et Bette Davis avaient eu un enfant, ça aurait été Christina»*. Il n'y avait que Tim Burton pour réunir Edward aux Mains d'Argent et Mercredi Addams ! (12 janvier 2000).

PRINCESSE MONONOKE

■ Sans cesse repoussé, **Princesse Mononoke** va enfin sortir en salles. Dernier film en date du génie de la japanimation Hayao Miyazaki (certains pensent même qu'il s'agit de son film-testament), **Princesse Mononoke** refait en quelque sorte l'histoire du monde. Le film retrace le conflit entre les dieux de la nature et les humains à l'aube de l'ère moderne au Japon, lorsque Dame Eboshi pille les forêts avoisinantes pour alimenter le feu de sa forge, afin de vendre des armes aux troupes de l'Empire. Un moyen qui lui permet de faire subsister son peuple, des anciens parias auxquels elle a offert une nouvelle vie. Mais ces pratiques déchaînent la colère des Dieux-animaux et de la guerrière San, qui sont prêts au sacrifice pour protéger le règne de la Nature...
Plus que jamais influencé par l'œuvre d'Akira Kurosawa, Hayao Miyazaki fait un film qui cumule les éléments de la mythologie japonaise avec ceux de l'Occident et qui se distingue par la complexité morale de ses enjeux. En effet, chacun des camps en faction y défend des intérêts viables. Comme frustré d'avoir été trop rapidement catalogué «réalisateur de dessins animés pour enfants» avec **Nausicaä, Totoro** et **Porco Rosso**, Hayao Miyazaki réalise cette fois un film beaucoup plus sombre. Et par moment étonnamment violent, surtout lors des combats à l'arme blanche avec démembrements à la clé. Ceci n'a pas empêché **Princesse Mononoke** d'exploser le box-office japonais, se plaçant comme le plus grand succès de tous les temps dans son pays (après **Titanic**, bien sûr). (12 janvier 2000).

CRIME ET CHÂTIMENT



■ *Denzel Washington et Angelina Jolie : le premier réfléchit, la deuxième agit* (**The Bone Collector**) ■

THE BONE COLLECTOR

«C'est une histoire d'amour, c'est un thriller, c'est une enquête. Et c'est également un récit de résurrection et de retrouvailles. Deux personnes se sont perdues et, au contact l'une de l'autre, refont surface». Des raccourcis, le réalisateur Phillip Noyce en prend quelques-uns pour présenter son nouveau film, après **Calme Blanc**, **Danger Immédiat** (pour le meilleur), **Jeux de Guerre** et **Sliver** (pour le pire). Un nouveau film qui s'appuie sur un livre de Jeffrey Deaver, l'écrivain déjà à l'origine du **Collectionneur**. **Le Collectionneur/The Bone Collector** : c'est un peu du pareil au même. Deux limiers (un Black, une femme) aux basques d'un serial-killer particulièrement vicelard. Ce sont plus précisément Lincoln Rhyme (Denzel Washington), ancien policier à 93% paralysé, et Amelia Donaghy (Angelina Jolie), jeune flic préférant l'action sur le terrain à la bureaucratie. Rhyme et Donaghy jouent respectivement la tête et les jambes dans la chasse au tueur le plus abominable du moment. Un monstre d'intelligence et de sadisme qui collectionne les os de ses victimes. Pourquoi ? Selon quels critères ? Aux duettistes de le découvrir avant qu'il n'enrichisse son palmarès...

Si, sur le fond du moins, **The Bone Collector** n'apporte rien de bien neuf dans un créneau dominé par **Le Silence des Agneaux** et **Seven**, il participe au moins à la consécration d'une comédienne exceptionnelle, Angelina Jolie. Fille de Jon Voight, elle s'est tout particulièrement distinguée dans le téléfilm **Anatomie d'un Top Model**, le polar **Playing God** et la comédie romantique La Carte du Cœur. A **The Bone Collector** de transformer les essais, d'en faire une star à vingt ans. Ce qu'elle mérite amplement car, dans ce thriller modestement budgeté à 45 millions de dollars, Angelina Jolie remplit les fonctions physiques généralement dévolues à un homme. *«Dans une scène, je saute tout habillée dans l'eau froide d'une rivière»*, se souvient-elle. *«Là, je dois tenir la tête hors de l'eau à plusieurs comédiens. Bien sûr, ils auraient pu le faire eux-mêmes, mais cela aurait ruiné les prises de vues»*. Sa conscience professionnelle, la sculpturale actrice la pousse jusqu'à étudier scrupuleusement certains dossiers de la police liés à des meurtres particulièrement atroces, clichés gore à l'appui. Une manière d'exprimer un talent que toute l'équipe de **The Bone Collector** reconnaît. *«Angelina Jolie est la plus talentueuse des comédiennes que j'ai côtoyées depuis vingt ans»* corrobore le producteur Martin Bergman. Ancien agent de Barbra Streisand, Faye Dunaway, Lizza Minelli, Candice Bergen et Bette Midler, Bergman sait de quoi, de qui il parle. (5 janvier 2000)

■ *Angelina Jolie à la poursuite d'un très méchant serial-killer* (**The Bone Collector**) ■

SUMMER OF SAM

En perte de vitesse depuis quelques années, Spike Lee se reprend. Pour un film en rupture du militantisme violent, pro-afro/américain qui le caractérisait. *«Avant d'être un cinéaste engagé, je suis un raconteur d'histoires»* plaide-t-il. Ce que **Summer of Sam** tend à prouver avec une éblouissante virtuosité. En près de deux heures trente, le cinéaste brosse la chronique new-yorkaise de l'été 77. Une saison particulière car, dans le secteur, rode un serial-killer célèbre, David Berkowitz. Convaincu que le labrador de son voisin est la réincarnation d'un démon vieux de 6.000 ans et que celui-ci lui intime par ses aboiements l'ordre de tuer, Berkowitz écume la cité, armé d'un calibre .44. Ses victimes de prédilection : des jeunes femmes à la longue chevelure noire. *«Mais **Summer of Sam** n'est pas exclusivement consacré au tueur en série»*, souligne le réalisateur de **Jungle Fever** et **Do the Right Thing**. *«Le film est consacré à l'atmosphère qui règne à New York durant cet été 77. La chaleur battait alors des records. Ce qui avait pour conséquence de pousser les gens à bout. A ce moment, l'équipe des Yankees accumulait les victoires. C'était aussi le premier été totalement disco. La musique Punk commençait à battre de l'aile. Des endroits comme la discothèque Club 54 et le Plato's Retreat créaient l'événement... Autant d'éléments et de décors qui allaient décider du scénario»*. Une histoire branchée sur deux couples en particulier, celui que forment le très volage Vinny (John Leguizamo) et la trop fidèle Dionna (Mira Sorvino) d'un côté, le punk Ritchie (Adrien Brody) et Ruby (Jennifer Esposito) de l'autre. Des protagonistes qui en voient de toutes les couleurs dans ce tableau violent, épique et salace. *«J'ai oublié d'intégrer la sortie en salle de **La Guerre des Etoiles**»* confesse ironiquement Spike Lee. L'été 77, c'était aussi le début de la saga **Star Wars** ! (5 janvier 2000)

RESURRECTION

Le réalisateur Russell Mulcahy et le comédien Christophe Lambert ne gardent pas de leur deuxième collaboration, **Highlander 2**, un agréable souvenir. Neuf ans après, ils renouent néanmoins pour un thriller très dans l'air du temps. Un thriller orienté serial-killer et religion. Orienté **Seven** en clair, car le tueur en série du film se réfère systématiquement à la Bible. Aussi fêlé et mystique que son prédécesseur John Doe, il coupe là un bras, ici une tête, ailleurs une jambe... La manière dite «puzzle» de reconstituer un corps tout entier. Celui du Christ ? Une thèse invraisemblable, mais le flic John Prudhomme (Lambert) y croit d'autant plus fermement que toutes les victimes du dingue mutilateur sont âgées de 33 ans. Comme Jésus sur la croix !

Très influencé par le style crépusculaire de **Seven**, mais néanmoins bien emballé, **Ressurection** sortira sur les écrans français le 26 janvier prochain, soit une semaine après **Stigmata**, une autre histoire christique. Aux Etats-Unis, **Resurrection** a été récemment et directement été diffusé sur le câble !



■ ***Summer of Sam** : l'été de tous les dangers* ■

BRINGING OUT THE DEAD

Lorsque le producteur Scott Rudin (**Truman Show**) fait parvenir à Martin Scorsese le roman autobiographique de Joseph Connely, qui retrace trois jours du calvaire de l'ambulancier new yorkais Frank Pierce, hanté par les fantômes de ceux qu'il n'a pu sauver, en particulier celui d'une petite fille, le réalisateur est aussitôt intéressé. «*L'histoire de **Bringing out the Dead** est incroyable et profondément humaine. Et elle est dans la continuité de mon précédent film, **Kundun**, qui traitait lui aussi de compassion, de gens extraordinaires qui abandonnent leur vie pour se vouer corps et âme à celle des autres sans se soucier de la gloire qu'ils peuvent en tirer. Un sujet comme celui-là est fort, intense, violent, comme un uppercut dans la mâchoire. Mais il fallait réécrire l'histoire, la purifier de ses trop nombreuses images symboliques, pour qu'elle soit filmable. Je pense que seul Paul Shrader en était capable*». Les deux hommes ont déjà collaboré ensemble sur **Taxi Driver**, **Raging Bull** et **La Dernière Tentation du Christ**. Et Paul Shrader connaît ce sujet sur le bout des doigts. «*C'est une histoire que j'aurais pu écrire sans problème tant elle ressemble à mon univers. Un homme livré à lui-même, profondément seul, qui plonge peu à peu dans la démence, provoquée par le chaos ambiant et ses propres démons*». Cet homme, c'est Nicolas Cage, qui a accepté de tenir le rôle pour moins de la moitié de son salaire habituel. Sa femme Patricia Arquette, John Goodman, Tom Sizemore et Ving Rhames complètent la distribution de ce film, un des plus attendus du nouveau millénaire. (Février 2000).



■ *Frank Pierce (Nicolas Cage), un ambulancier au bord du gouffre* ■

DOGMA

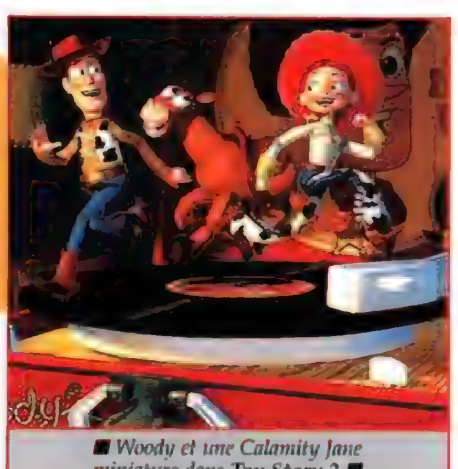
Bethany a été chargée par la voix de Dieu d'empêcher les anges renégats Loki et Bartleby de pénétrer dans une église consacrée du New Jersey. Leur retour au Paradis détruirait toute existence sur Terre. Elle est accompagnée dans sa mission par deux prophètes, une muse céleste et un prétendu treizième apôtre... Après les comédies **Clerks**, **Mallrats** et **Méprise Multiple**, Kevin Smith se lance dans le fantastique. Il en résulte **Dogma**, un film dégénéré sur tous les tableaux. Kevin Smith choisit de jouer la carte de l'excès et s'attire les foudres de tous les mouvements catholiques du pays et de la censure. A tel point que *Miramax*, qui appartient à *Disney*, est obligé de racheter le film à son propre compte. «*Tout le monde m'accuse d'avoir fait un film profane et déviant. C'est fou parce que je ne cherchais pas à choquer qui que ce soit. Je voulais juste réaliser une comédie bien grasse autour de l'histoire du monde*» plaisante le réalisateur. «*Je ne pense pas que **Dogma** soit irrespectueux envers la religion. Pas plus que **Peur Primale**, qui montrait un curé vicelard filmer les ébats de jeunes adolescents. Dans mon film, c'est Chris Rock qui joue un des apôtres. C'est quand même plus drôle, non ?*». Et Linda Fiorentino est l'envoyée de Dieu, Matt Damon et Ben Affleck les anges renégats et purificateurs, sans oublier Salma Hayek, Jason Lee, Alan Rickman, Chris Rock et même Alanis Morrisette dans le rôle du Tout Puissant. Un casting quatre étoiles et un humour pipi-caca forment la base de ce film produit pour moins de dix millions de dollars. (Janvier 2000).



■ *Matt Damon et Ben Affleck, les anges sans ailes de **Dogma*** ■

TOY STORY 2

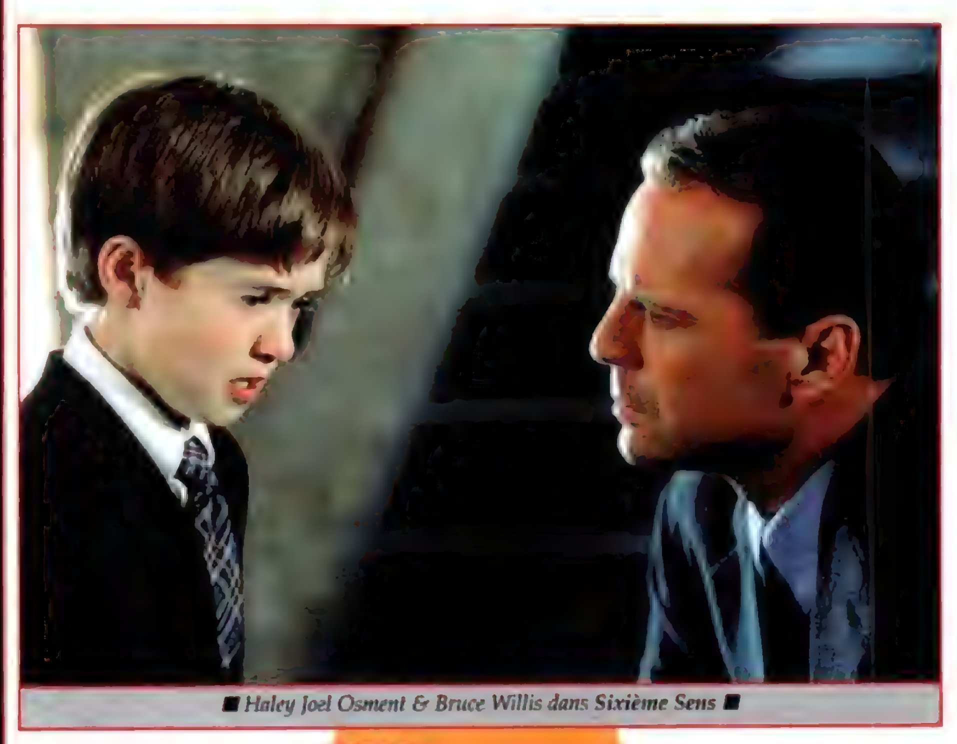
Avec le succès de la suite d'**Aladdin** en vidéo, *Disney* s'est lancé dans la confection de nombreux films directement destinés à ce support, déclinés de leurs récents succès : **Le Roi Lion**, **La Belle et la Bête**, **La Petite Sirène**... Le même sort était originellement réservé à **Toy Story 2** jusqu'à ce que le carton de **1001 Pattes** au box-office, un autre produit de la société *Pixar*, leur fasse retrouver la raison. Les nouvelles aventures de Woody le cowboy et de Buzz l'astronaute auront donc lieu en grand large. «*Ce sont mes enfants qui m'ont inspiré l'histoire de **Toy Story 2**. Ils viennent souvent me rendre visite au bureau et sont en admiration devant mes étagères, encombrées de jouets. Ils aimeraient pouvoir les prendre et s'amuser avec, mais je leur interdis formellement. Ils sont bien trop précieux !*» déclare l'un des trois réalisateurs du film, John Lasseter, un féru de jouets antiques.



■ *Woody et une Calamity Jane miniature dans **Toy Story 2*** ■

Cette fois, Buzz Lightyear part à la recherche de Woody pour le sauver des griffes d'un collectionneur et revendeur de jouets qui l'a dérobé. Mais Woody a-t-il vraiment envie qu'on l'arrache à son nouveau propriétaire ? Pas sûr... N'empêche que pour cette nouvelle mission de sauvetage, Buzz s'entoure de quelques nouveaux amis, comme une cow-girl qui connaît Woody depuis les années 50, lorsqu'ils participaient ensemble à un programme télé pour enfants, un Mr Potato et surtout Barbie, la vraie guest-star de cette suite (*Mattel* avait refusé de leur prêter la poupée la plus célèbre de l'histoire pour le premier film). «*Ce qu'il y a de bien avec **Toy Story 2**, c'est que cette suite se suffit à elle-même. Pas besoin d'avoir vu le premier pour apprécier celui-ci. Un peu à la manière du **Parrain 2**, qui était notre principale source d'inspiration*». Qui aurait cru que le chef-d'œuvre de Coppola allait influencer la suite d'un film d'animation ?! (Février 2000).

LE DIABLE, PROBABLEMENT...


■ Haley Joel Osment & Bruce Willis dans Sixième Sens ■

SIXIEME SENS

Le Sixième Sens, c'était hier (1972) une série TV mettant en scène un professeur de parapsychologie doublé d'un très efficace médium, capable de lire la vérité par simple contact avec des lieux et des objets. C'est aujourd'hui un thriller fantastique principalement animé par Bruce Willis. Un deuxième **Sixième Sens** vaguement inspiré du premier dont personne, ou presque, ne se souvient malgré un niveau de terreur rarement atteint à la télévision. Le réalisateur indien M. Night Shyamalan, lui, s'en souvient très bien, au point de s'en inspirer ouvertement pour écrire et réaliser son troisième long métrage. Cette fois, ce n'est pas le scientifique qui possède le don de communiquer avec les morts, de causer avec eux, mais un gamin. Son nom : Cole Sear (Haley Joel Osment, Forrest Gump junior), gosse de neuf ans terrifié par les visions cauchemardesques qui s'imposent à lui. La vision de fantômes autrement plus teigneux que Casper. Convaincue que son fils commence à travailler du chapeau, sa mère (Toni Collette) soumet son cas à un pédopsychiatre, Malcolm Crowe (Bruce Willis) qui, médusé, découvre que l'enfant possède effectivement des dons paranormaux...
Son film, M. Night Shyamalan l'a résolument tourné vers des valeurs anciennes du fantastique. *«Selon moi, il n'y a rien de terrifiant à voir un lit se transformer en geyser de sang après qu'une femme y ait saigné»*, prévient le jeune cinéaste. *«Il s'agit seulement de spectacle. De quelque chose qui renvoie à **Hantise** ou à toutes les suites et copies du **Griffes de la Nuit**. A ce niveau, vous perdez contact avec la réalité, avec des émotions réelles. J'ai voulu, par l'intermédiaire du **Sixième Sens**, que le spectateur soit dérangé, terrifié par des images qui gardent une emprise sur lui car en rapport étroit avec ses peurs réelles, intimes»*. Une façon de dire que, malgré la présence au générique du ténor des effets spéciaux Stan Winston (**Terminator 2**, **Jurassic Park**), **Sixième Sens** n'obéit pas aux lois de l'horror show actuel. Plutôt à celle de **La Maison du Diable**, ancienne manière... (5 janvier 2000)


■ *Winona Ryder & Ben Chaplin empêcheront-ils la venue de Satan sur Terre ? (**Lost Souls**)* ■

LOST SOULS

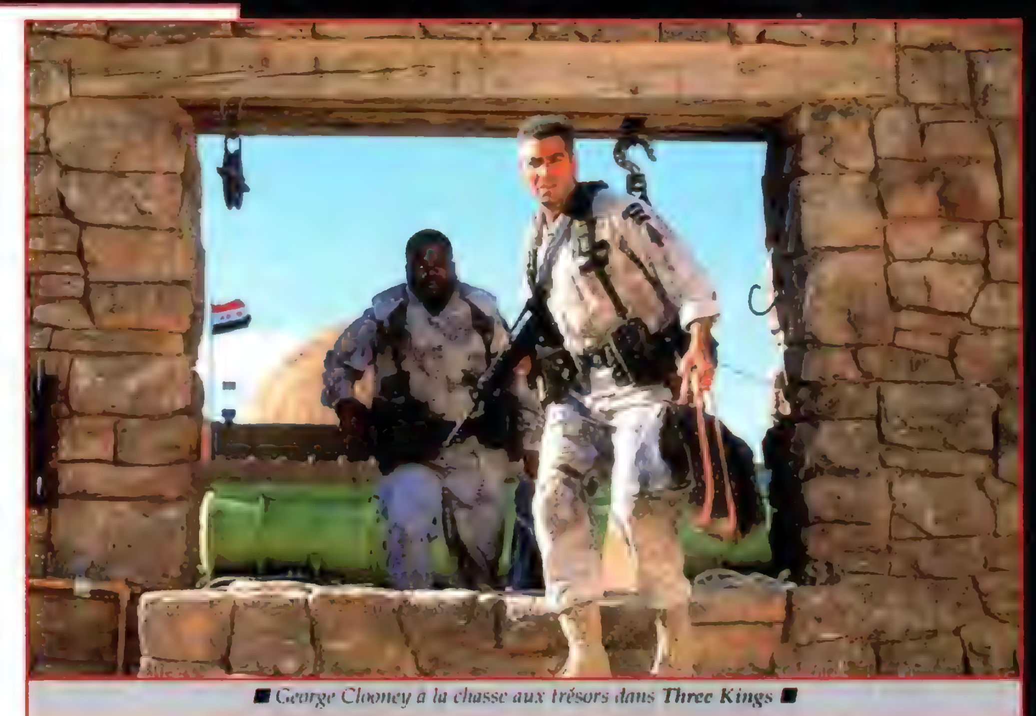
Voilà un projet d'autant plus intéressant qu'il repose sur les épaules de Janusz Kaminski. A quatre reprises chef opérateur de Steven Spielberg (sur **La Liste de Schindler**, **Le Monde Perdu**, **Amistad** et **Il faut Sauver le Soldat Ryan**), Janusz Kaminski passe à la réalisation fort d'une riche expérience et de la fréquentation d'un maître en la matière. Cette expérience, il la met pour la première fois à profit dans **Lost Souls**, un thriller fantastique qui, à l'instar du **Sixième Sens**, joue la carte de la sobriété dans les effets spéciaux. Son propos : professeur dans une école catholique, Maya Larker (Winona Ryder) est convaincue que le journaliste-criminologue Peter Chelson (Ben Chaplin) court un grave danger. Selon un message décodé, celui-ci serait la cible d'une conspiration visant à faire de lui l'ambassadeur de Satan sur Terre. A l'image de l'entourage de Mia Farrow dans **Rosemary's Baby**, tous ses proches trempent dans la machination. Difficile pour Maya Larker de le convaincre de cette forte mais invraisemblable probabilité...
*«**Lost Souls** concerne une femme dotée d'une foi religieuse très puissante et un type qui ne croit en rien. Petit à petit, ce dernier en vient à la respecter, à profondément s'attacher à elle»*. Ainsi le scénariste Pierce Gardner présente-t-il un film guère porté sur les artifices et la déconnade au second degré. Très sérieux, il se réfère entre autres à un ouvrage d'exorcisme d'origine jésuite. *«Même si je ne suis pas particulièrement porté sur la religion»*, enchaîne Kaminski, *«**Lost Souls** examine la nature de la foi dans une société moderne. Ce qui ne signifie pas que ce soit pour autant un pensum spirituel»*. Le réalisateur pencherait plutôt côté **L'Exorciste** et **La Malédiction** en ce qui concerne le sacré. Avec la bénédiction de John Hurt en prêtre exorciste ! (Juin 2000)

STIGMATA

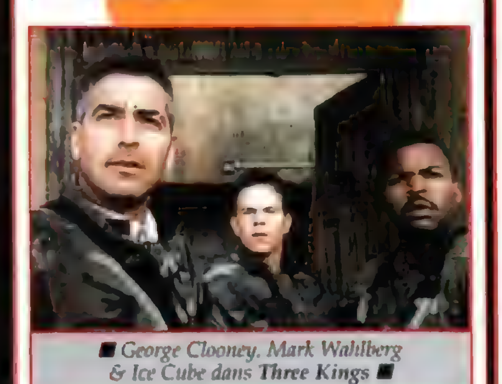
Ironie du sort et coïncidence des castings, Gabriel Byrne passe du rôle de Satan dans **La Fin des Temps** à celui d'un curé de choc, le Père Andrew Kiernam, l'un des principaux protagonistes de **Stigmata**. A lui désormais de combattre le Malin qu'il incarnait un mois auparavant ! En service commandé pour le Vatican, le Père Kiernam se doit de faire toute la lumière sur un cas qui intrigue les plus hautes autorités religieuses. Le cas Frankie Paige (Patricia Arquette), shampouineuse très ordinaire, athée, sur le corps de laquelle s'impriment les stigmates de la crucifixion de Jésus. A savoir des plaies saignantes aux mains et aux pieds, ainsi que de profondes écorchures au front. La couronne d'épines... Au-delà du miracle constaté, Satan rode.
Aux rênes de **Stigmata**, un type pratiquement inconnu, Rupert Wainwright jusque-là réalisateur d'un **Dillinger** avec Martin Sheen, et d'une comédie familiale pour *Disney* (**L'Apprenti Milliardaire**). Le projet du thriller théologique, Wainwright tente de le monter sans grand succès des années durant. Il y parvient le jour où le big boss de *Metro Goldwyn Mayer*, Frank Mancuso Jr, lui propose la réalisation de **La Mutante 2**. Si le cinéaste décline l'offre de la séquelle, il glisse au patron du studio le scénario de **Stigmata**. Ce qui pique la curiosité de Frank Mancuso Jr. Catholique convaincu, il s'engage à fond dans l'entreprise. Wainwright est aux anges d'avoir enfin rencontré un producteur compréhensif. *«Tous les gens que j'avais rencontrés auparavant voyaient dans **Stigmata** un film d'horreur. Pas Frank Mancuso Jr»*, témoigne le réalisateur. *«Il a immédiatement perçu toutes les possibilités du script. Au point qu'il s'est écoulé exactement un an entre notre première rencontre et le premier jour de tournage. Une rapidité exceptionnelle à Hollywood !»*. Un autre miracle ? (17 janvier 2000)


■ Patricia Arquette, soumise à rude épreuve dans **Stigmata** ■

THREE KINGS


George Clooney a la chasse aux trésors dans **Three Kings**

«Je me suis vraiment battu pour obtenir ce rôle» se souvient George Clooney. *«J'ai littéralement poursuivi le réalisateur, de Los Angeles à New York, jusque dans sa chambre d'hôtel. Il n'y avait pas de temps à perdre car j'avais entendu dire qu'il pensait déjà à quelqu'un d'autre».* En l'occurrence à Nicolas Cage, qui se voit contraint de décliner l'offre à cause de son engagement sur **Bringing out the Dead.** Une chance pour George Clooney, qui sera donc le major des Forces Spéciales Archie Gates aux côtés de Mark Wahlberg, Ice Cube et Spike Jonze (également réalisateur de **Dans la Peau de John Malkovich**), des soldats qui partent à la chasse au trésor en plein Koweit pendant la Guerre du Golfe. Un périple jonché d'obstacles qui ne se déroule bien entendu pas comme prévu. *«**Three Kings** n'est pas un film de guerre classique ni un nouveau **Il Faut Sauver le Soldat Ryan**. Je ne voulais pas me livrer à un simple jeu de massacre mais raconter une histoire périphérique sous un angle peu ordinaire. A vrai dire, il y a tellement peu de coups de feu tirés dans **Three Kings** que les spectateurs pourront compter chaque douille utilisée. Et surtout se les prendre en pleine poire»* plaisante le réalisateur David O. Russell (**Flirter avec les Embrouilles**) en évoquant les quelques plans (très) gore du film. **Three Kings** ressemble à **Apocalypse Now** sous acide, avec son mélange de scènes choc et de pure comédie. Ainsi, les bombes sont dégagées dans le camp adverse au pied, tel un ballon de foot, et les quatre pieds nickelés trouvent la carte du trésor profondément enfoncée dans le derrière d'un cadavre ennemi. Pour son usage systématique de la dérision, **Three Kings** a fait l'unanimité outre-atlantique. (16 février 2000).


George Clooney, Mark Wahlberg & Ice Cube dans **Three Kings**

GIRL, INTERRUPTED

Après avoir fait une tentative de suicide, une adolescente de 17 ans est envoyée en thérapie dans un institut psychiatrique où elle apprendra à s'intégrer et à se connaître. *«Tout le monde s'attend à une version sexy de **Vol au-dessus d'un Nid de Coucou** alors que **Girl, Interrupted** ressemble bien plus au **Magicien d'Oz**»* avance le réalisateur James Mangold. *«C'est l'histoire d'une adolescente en conflit avec elle-même qui a peur, comme beaucoup de jeunes de son âge, d'embrasser la vie active. Elle se retrouve catapultée dans un monde qui l'effraie d'abord, mais qui lui permet finalement de s'épanouir».*
C'est Winona Ryder qui est à l'origine du projet. A la recherche d'un réalisateur depuis plusieurs années, elle contacte James Mangold alors qu'il se remet du tournage de **Copland**, pour lui proposer d'adapter les mémoires de Susanna Kaysen, abusivement déclarée malade mentale. Elle aussi internée après plusieurs crises d'angoisses à l'époque de **Beetlejuice** et de **Fatal Games**, Winona Ryder se sent proche de Kaysen, au point de produire le film et de tenir son rôle. Angelina Jolie interprétera la compagne de chambre de Susanna. *«J'avais lu le roman à sa parution et je m'étais complètement identifiée à ce personnage. Elle est complètement libérée et fait tout ce qu'elle veut. Elle me ressemble tellement !».* (16 février 2000).


Angelina Jolie & Winona Ryder dans **Girl, Interrupted**

THE INSIDER

Trois ans après le polar **Heat**, Michael Mann fait à nouveau équipe avec Al Pacino pour **The Insider**. Mais cette fois, le créateur de la série ***Deux Flics à Miami*** laisse l'artillerie au placard et s'intéresse à l'industrie du tabac pour revenir sur un de ses plus grands scandales. Inspiré d'une histoire vraie qui avait fait l'objet d'un article très approfondi dans le magazine américain *Vanity Fair*, **The Insider** raconte comment Jeffrey Wigand, licencié de son poste au sein d'une des plus importantes compagnies de fabrication de cigarettes, a failli fragiliser cette industrie en dénonçant les pratiques scabreuses et le manque d'éthique de son employeur. Lowell Bergman, producteur de l'émission «60 Minutes», croyant détenir le sujet du siècle, le persuada en effet de venir révéler ses informations en direct avant que la chaîne CBS et le présentateur Mike Wallace ne décident d'annuler la diffusion par peur des retombées. *«Cette affaire est une des plus impressionnantes de notre siècle. Au moins autant que n'importe quel complot politique»* affirme Michael Mann. *«Avec **The Insider**, j'ai voulu réaliser un drame qui analyserait les faits pour en faire ressortir la vérité vraie. C'est rendre justice à ces hommes qui ont eu le courage de se battre contre deux de nos plus fortes institutions : l'industrie du tabac et surtout les médias. Et c'est la première fois depuis **Les Hommes du Président** qu'un journaliste a le beau rôle au cinéma».* Le journaliste en question, c'est Al Pacino tandis que Russell Crowe, vieilli par le maquillage, lui donne la réplique en Jeffrey Wigand. Aujourd'hui, **The Insider** fait au moins autant parler de lui que l'affaire à l'époque. Pour des raisons évidentes, certains des principaux concernés ne sont pas très satisfaits de l'image peu flatteuse que véhicule le film à leur égard. (Mai 2000).


Jeffrey Wigand (Russell Crowe) à l'assaut de l'industrie du tabac dans **The Insider**



■ Thomas Jane prend un bain en bonne compagnie dans **Peur Bleue** ■

PEUR BLEUE

Pendant que son ex-épouse Geena Davis essayait de se qualifier au tir à l'arc pour les prochains Jeux Olympiques, Renny Harlin tournait péniblement **Peur Bleue**, un produit dérivé des **Dents de la Mer**, qui montre un groupe de scientifiques augmenter la résistance et la puissance des requins en les étudiant pour trouver un vaccin contre la maladie d'Alzheimer. *«J'ai tout de suite été attiré par l'histoire de* ***Peur Bleue*** *parce qu'elle me permettait de faire autre chose. J'aime bien faire sauter des avions sur une piste d'atterrissage avec Bruce Willis dedans, mais après quatre films d'action consécutifs, j'avais vraiment envie de changer de registre. Bien sûr,* ***Peur Bleue*** *est spectaculaire, mais c'est avant tout la peur provoquée par ces animaux transformés en machines à tuer qui compte. Peur Bleue est certainement le seul film d'horreur de ces vingt dernières années à avoir bénéficié d'un aussi gros budget»* se targue Renny Harlin. La *Warner*, qui produit le film, ne doit pas voir les choses de la même manière. D'abord parce que la somme initiale de 100 millions de dollars ne suffit pas. Il faut en ajouter 40 de plus suite à un tournage en mer sans cesse interrompu par les intempéries. Egalement à cause des caprices de Renny Harlin, qui souhaite filmer de vrais requins qui seront ensuite incrustés dans le plan en plus des nombreux (et déjà onéreux) effets animatroniques et infographiques. Enfin, il n'y a aucune tête d'affiche à part Samuel L. Jackson : Thomas Jane (**La Ligne Rouge**), Saffron Burrows (**Wing Commander**) et Stellan Skarsgard (**Ronin**) ne sont pas vraiment des stars du box-office. *«Je voulais que les personnages soient des gens comme tout le monde, pour que le public puisse croire à cette histoire et avoir peur. Avec Mel Gibson dans le rôle principal, ça ne marche pas. Les spectateurs savent très bien qu'il ne se fera pas manger par un requin à la quatrième bobine»*. Un choix réfléchi mais risqué. Car après les échecs critiques et commerciaux de **L'Ile aux Pirates** et du sous-estimé **Au-Revoir à Jamais, Peur Bleue** pourrait aussi bien l'aider à remonter la pente que l'exclure du circuit. (25 janvier 2000).

SCREAM 3

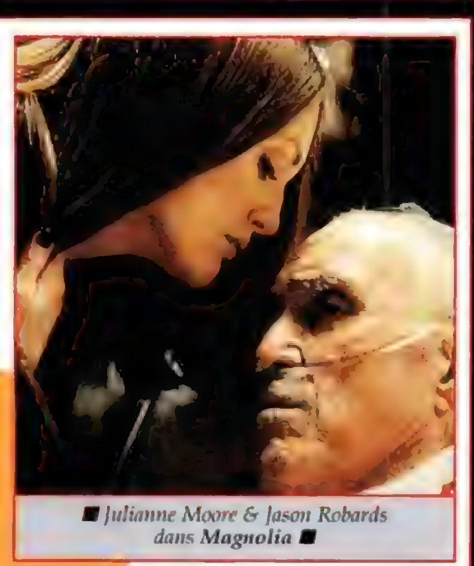
A l'instar des deux premiers épisodes, le script de **Scream 3** a fait l'objet du programme de protection draconien instauré par *Miramax*. Pourtant, comme ses prédécesseurs, il a fallu régulièrement le modifier parce qu'on en retrouvait de larges extraits sur Internet. L'histoire s'axe autour du tournage de **Stab 3**, la séquelle de **Stab 2**, qui décrivait les événements de **Scream 2**, où un nouveau tueur mystérieux s'attaque à l'entourage de la pauvre Sydney Prescott. *«En fait,* ***Scream 3*** *joue avec la réalité, mais sur plusieurs niveaux différents. A vous de voir ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas»* confie Wes Craven, qui s'était déjà essayé au même sujet avec plus ou moins de succès pour les besoins de **Freddy Sort de la Nuit**. *«Le scénario était tellement compliqué que je n'ai pas tout compris à la première lecture»* avoue l'actrice Neve Campbell, qui reprend le rôle de Sydney malgré ses réticences. Trop occupé à réaliser **Mrs Tingle** et à écrire sa nouvelle série ***Wasteland***, Kevin Williamson a laissé le soin à Ehren Kruger de retravailler son traitement de l'histoire à loisir. Si Courteney Cox, David Arquette et la petite nouvelle Parker Posey sont bel et bien de la partie, les guest-stars Jamie Lee Curtis et Ben Affleck n'ont pas été confirmées. (Mars 2000).



■ Parker Posey, Courteney Cox & David Arquette dans **Scream 3** ■

MAGNOLIA

«Ces derniers temps, je ne suis plus jamais surpris par un film quand je vais au cinéma. On en sait toujours trop avant même d'être entré dans la salle. Il n'y a plus d'attente ni d'excitation» déclare le réalisateur et scénariste Paul Thomas Anderson. *«Je veux que les spectateurs découvrent mes films sur grand écran, pas dans la presse»*. Comme **Boogie Nights**, **Magnolia** est donc un projet top-secret. Les informations sont filtrées au compte-goutte et l'histoire reste floue : dans la région de San Fernando Valley, sur une période de 24 heures, les destins de plusieurs personnes se croisent et ont des effets tragi-comiques sur eux. *«Je voulais montrer ce qui résulterait de la relation entre cinq personnes qui ne se connaissent pas et qui sont amenées à se rencontrer. Un peu comme des liens familiaux qui se resserrent ou se brisent»* dévoile Anderson dans un langage crypté.
Par contre, il n'hésite pas à faire étalage un peu partout de la présence furtive de Tom Cruise, aux côtés de Julianne Moore, John C. Reilly, Jason Robards et William H. Macy. *«J'adore tous ces acteurs, même si j'ai parfois été obligé d'être un peu dur avec eux, ce qui ne les laissait pas sans réaction. Un jour, William H. Macy s'est plaint que l'angle que j'avais choisi ne soit pas très flatteur pour lui. Je lui ai répondu qu'il avait tendance à se prendre pour une star depuis qu'il avait été nominé aux Oscars. Et il m'a renvoyé aussi sec : "Et toi, tu n'es qu'un réalisateur culte qui ne sait pas quand t'arrêter d'écrire !"»*. La petite histoire veut que le script de **Magnolia** soit un pavé de 180 pages. Une rumeur que le réalisateur a démentie. (Mars 2000).

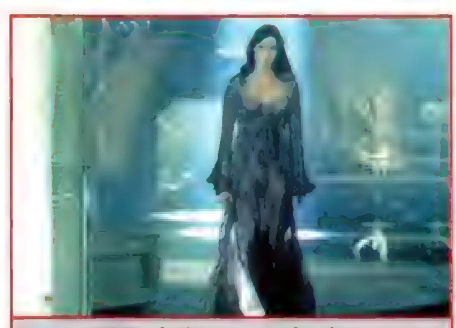


■ Julianne Moore & Jason Robards dans **Magnolia** ■

House on Haunted Hill, ses infirmières tarées, ses chirurgiens zombies...

HOUSE ON HAUNTED HILL

Au milieu du siècle, le roman de Shirley Jackson «The Haunting of Hill House» avait inspiré **La Maison du Diable** de Robert Wise, mais aussi **La Nuit de tous les Mystères** de William Castle, un des maîtres du kitsch. Maintenant que le premier vient de faire l'objet d'un remake par Jan De Bont (**Hantise**), il est temps de dépoussiérer le second. Produit par la société *Dark Castle Entertainment*, récemment fondée par Joel Silver et Robert Zemeckis, **House on Haunted Hill** est réalisé par William Malone, auteur de deux ersatz d'**Alien** (**Scared to Death** et **Creature**) et de quelques épisodes de la série *Les Contes de la Crypte*. Steven Price est un millionnaire excentrique qui organise une soirée d'anniversaire pour sa femme Evelyn et propose aux cinq invités la somme d'un million de dollars s'ils passent la nuit enfermés dans sa demeure, un ancien hôpital psychiatrique transformé en musée des horreurs. Tout se déroule pour le mieux jusqu'à ce qu'un des invités disparaisse, entraînant une avalanche d'événements plus bizarres les uns que les autres.
C'est Geoffrey Rush, récemment remarqué dans **Elizabeth** et **Shakespeare in Love**, qui remplace Vincent Price dans le rôle principal, entouré de Famke Janssen, Ali Larter et Bridgette Wilson. *«Je suis sûre que mon père aurait été jaloux des décors»* avance Terry Castle, fille de William et co-productrice de **House on Haunted Hill**. *«Idem pour les effets spéciaux. A l'époque, il ne pouvait pas se permettre autant de luxe ! Il fallait faire avec les moyens du bord et le résultat n'était pas toujours convaincant»*. N'empêche que malgré le progrès de la technique, **House on Haunted Hill** semble rester fidèle à son modèle, à savoir un mélange d'ambiance gothique et d'effets spéciaux burlesques. (Février 2000).



Famke Janssen, perdue dans la grande maison sur la colline...

SUPERNOVA

Les temps sont durs pour Walter Hill. Déjà, ses westerns modernes **Extreme Prejudice** et **Les Pilleurs** annonçaient la fin d'une période fastueuse pour le réalisateur des **Guerriers de la Nuit**. Parmi ses derniers films, construits sur le même modèle, **Wild Bill** est sorti directement en vidéo et **Dernier Recours** n'a pas fait l'unanimité chez les spectateurs. Comme par soucis de revenir sur le devant de la scène, il accepte de diriger **Supernova**, un film de science-fiction horrifique, après que Geoffrey Wright a été remercié par le studio à cause de son approche trop scientifique du sujet. **Supernova**, qui se situe quelque part entre **Alien**, **Le Trou Noir** et **Event Horizon**, suit une mission de sauvetage qui tourne mal, lorsque l'équipage du Nightingale 229 (James Spader, Angela Basset, Robert Forster, Lou Diamond Phillips) reçoit un message de détresse provenant d'un vaisseau en difficulté. Sur place, ils viennent en aide au seul survivant d'une mission minière et le ramènent à bord du Nightingale pour découvrir qu'il est habité par une entité extraterrestre très hostile. Comme si ça ne suffisait pas, leur vaisseau se trouve sur la même trajectoire qu'une étoile destructrice, et la collision est imminente...
Aux dernières nouvelles, Walter Hill, à qui il a été refusé de retourner certaines scènes, est entré en conflit avec les producteurs, qui ont charcuté et remonté le film, et ne savait pas encore s'il allait laisser son nom au générique ou opter pour le pseudonyme d'Alan Smithee. Mauvais signe tout ça... (Février 2000).



*James Spader, héros ou zéro de l'espace dans **Supernova** ?*

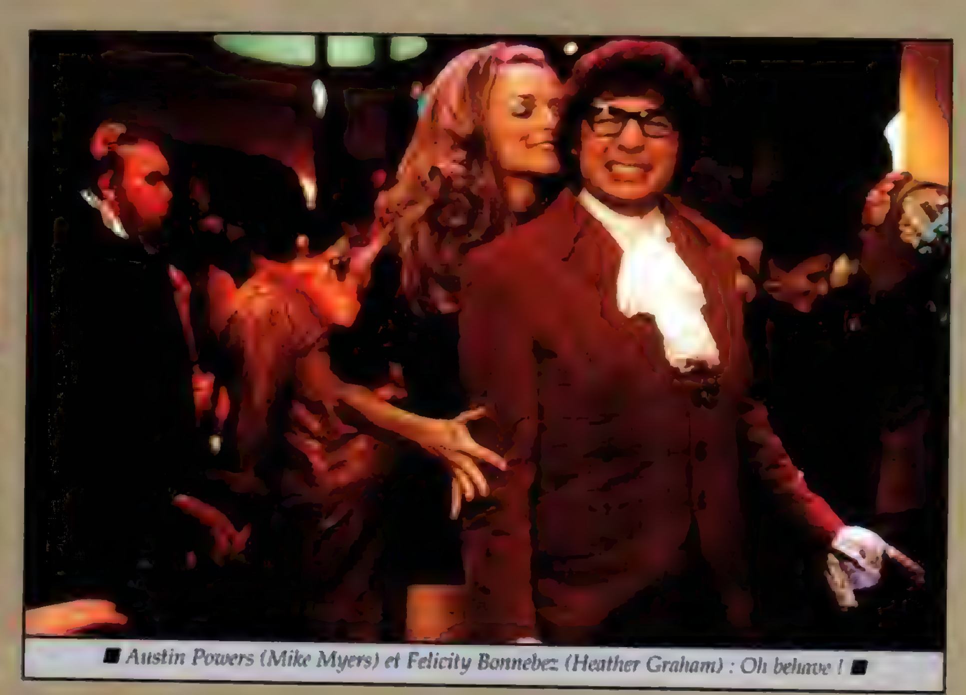
Le retour de l'espion le plus chaud de la galaxie dans des aventures... surtout sexuelles !

■ *Le Docteur Denfer (Mike Myers) et son inséparable Mini-Moi (Verne Troyer) dans leur repère volcanique* ■

AUSTIN POWERS l'espion qui m'a tirée

l'espion qui m'a lancé JAY ROACH

Jay Roach sort de l'USC (University of Southern California) avec son diplôme de producteur en poche. Il travaille sur le téléfilm LIFEPOD, un remake spatial du LIFEBOAT d'Alfred Hitchcock, puis co-produit et co-écrit pour le cinéma BLOWN AWAY, le thriller explosif de Stephen Hopkins. En 1997, il fait ses débuts derrière la caméra avec AUSTIN POWERS premier du nom. Son association avec Mike Myers fonctionne tellement bien que le duo remet le couvert aujourd'hui avec cet ESPION QUI M'A TIRÉE. Dans l'intervalle, Jay Roach a eu le temps de tourner MYSTERY, ALASKA, un film sportif sur le hockey.



■ *Austin Powers (Mike Myers) et Felicity Bonnebez (Heather Graham) : Oh behave !* ■

Quand et pourquoi avez-vous décidé de travailler sur cette suite ?

New Line en voulait une. Avec le premier **Austin Powers**, Mike Myers et moi-même avions fait un film sur un type aux dents tordues, à la poitrine velue et aux vêtements étriqués, sans être sûrs que ça prendrait. Etant donnée le côté «original» du personnage, nous étions même assez inquiets du fait que le public américain ne saisisse pas totalement l'humour du film. Tout ça pour dire qu'on ne pensait vraiment pas à une suite. La fin du premier volet laissait penser qu'il pourrait y en avoir une, mais c'était juste un gag ! Puis un jour, alors que j'étais au Canada, sur un lac gelé, en train de tourner un film sur le hockey, Mike m'a appelé en me disant qu'on allait devoir faire une suite. Nous nous étions mis d'accord pour la faire à condition qu'elle soit plus ambitieuse et avec plus de personnages. Quand Mike m'a confié que le scénario était meilleur et plus drôle, j'ai accepté.

Pour les studios, vos gags sont donc à prendre au sérieux ! Avez-vous travaillé sur le scénario ou avez-vous attendu qu'il soit écrit pour l'accepter ?

J'ai suggéré quelques petites choses comme par exemple de faire du «Mojo» quelque chose de physique, que le Docteur Denfer convoiterait. Sinon Michael McCullers et Mike Myers ont écrit tout le script. Je ne suis arrivé que quelques mois plus tard.

Qui fait quoi exactement sur un tel film ?

Mike et moi collaborons sur presque tout. Je m'occupe du casting, de l'équipe et des lieux de tournage. Michael et Mike, ayant créé les personnages, sont impliqués du début à la fin. Mike est assez autoritaire et il est toujours présent. Il a une vision précise de ses personnages. Il aime donc à l'occasion s'impliquer dans la réalisation, plus précisément quand il s'agit d'un effet comique. Ainsi, je lui explique précisément ce que je compte filmer. S'il ne se mêle pas trop de l'aspect visuel, il est par contre très impliqué dans le choix des costumes. Mon travail sur **Austin Powers** ne consiste pas à me mettre en avant. J'essaie plutôt de créer une sorte d'aire de jeu colorée avec de nombreux accessoires autour desquels les acteurs peuvent jouer. Et je peux toujours compter sur Mike, car même si une scène n'est pas très bonne, il amènera toujours quelque chose d'inattendu. C'est à moi d'être prêt et de saisir le moment.

N'avez-vous pas peur de développer une relation amour/haine à la Blake Edwards et Peter Sellers ?

Je ne sais pas comment nos rapports évolueront, mais si je fais autant d'**Austin Powers** qu'ils ont fait de **Panthère Rose**, personnellement ça me convient ! Mike et moi sommes comme des frères. Je le connaissais bien avant de faire **Austin Powers**. Si nous sommes en désaccord et que j'insiste, il comprend que c'est la bonne solution parce qu'elle me tient à cœur. Par exemple, dans le premier film, Mike voulait toujours porter le costume bleu. De mon côté, je pensais qu'Austin devait être une victime de la mode, qu'il porterait des vêtements voyants et différents. Nous nous sommes disputés. Finalement, il a porté le costume bleu un peu plus souvent que je ne l'aurais souhaité mais il a également accepté d'autres costumes et cela a contribué au style visuel du film.

Avez-vous réutilisé des idées du premier volet ?

Oui, par exemple la scène d'interrogatoire du tueur marocain, qui craque toujours quand il est soumis à une série de trois questions. Personnellement, j'adore cette scène et j'espère qu'elle passe aussi bien dans les autres langues qu'en anglais.

Il y avait des scènes différentes dans la version française du premier volet. Est-ce le cas pour celui-ci ?

Non, je ne pense pas. Pour le premier, la société de distribution avait passé des accords pour chaque pays. Cette fois, *New Line* a gardé les droits pour l'étranger et personne ne m'a parlé d'éventuels changements. Pour le premier en effet, en France, vous avez pu voir les scènes avec Rob Lowe et Christian Slater. Aux Etats-Unis, ils trouvaient qu'elles ralentissaient le rythme, mais elles apparaissent en bonus sur le DVD.

Qu'est-ce qui a été le plus difficile à tourner ? ■ ■ ■

■ ■ ■ C'est une bonne question. Je pense que le plus difficile a été de savoir comment intégrer Mini-Moi. Nous ne savions pas si nous devions utiliser des effets spéciaux, filmer Mike Myers et ensuite l'intégrer digitalement dans les scènes, ou utiliser un enfant. J'ai dû faire réciter à plein d'enfants le texte du Docteur Denfer ! L'équipe ne voulait pas chercher une personne de petite taille, car cela allait être très difficile. Nous avons juste eu beaucoup de chance car la première à laquelle nous pensions a été la bonne. Ici, tout le monde connait Verne Troyer parce qu'il est vraiment très petit, environ 80cm, et qu'il est très agile et athlétique. C'est un cascadeur qui s'est spécialisé dans les doublures pour bébés. Il est arrivé, a sauté sur la chaise et a commencé à me parler. Je me suis tout de suite dit : «On tient quelque chose de formidable». Dès cet instant, toutes les scènes de Mini-Moi devenaient beaucoup plus faciles à mettre en place. J'ai tout de même demandé à toute l'équipe de faire très attention à lui parce que les personnes de petite taille ont les articulations très fragiles. J'ai fait un téléfilm de SF avec une personne de petite taille et je sais qu'il faut leur simplifier les choses, faire attention aux poignées de porte trop hautes, etc. J'ai donc demandé à l'équipe d'être très compréhensive parce que ce type représentait une mine d'or. Aux USA, Mini-Moi est le deuxième héros du film. Je ne sais pas ce qu'il en sera à l'étranger.

Ici, on vend déjà sa figurine !

Imaginez ce que ça aurait donné sans un bon acteur. Verne a non seulement le physique mais il est vraiment drôle. Je le dirigeais peu, et ce n'est parfois qu'au montage que je découvrais combien il était formidable. Quand il a commencé à faire des mouvements de catch, on était plié de rire. C'était si drôle qu'on l'a filmé et montré à Mike. J'ai suggéré qu'il se laisse tabasser par Verne avant de l'assommer contre le mur et l'envoyer dans l'espace.

N'avez-vous pas eu peur qu'il vole la vedette ?



■ Numéro 2 en 1969 : quand Rob Lowe parodie Robert Wagner ! ■

En fait, nous espérions que Mini-Moi volerait la vedette car cela met tout le monde en valeur. Mike n'essaie pas de se mettre en avant mais de rendre le film le plus drôle possible. Le public connaît déjà Docteur Denfer et Austin Powers. Quand Denfer chante «Just the two of us», et que Mini-Moi fait ses pitreries, ça rend la scène drôle, donc Mike est également mis en valeur. En plus, c'est lui et McCullers qui ont inventé ce personnage.

Considérez-vous votre manière de filmer comme sérieuse ou comique ?



■ Le Docteur Denfer : le méchant le plus incapable de l'histoire du cinéma ■

Je travaille très sérieusement. Quand je filme, j'arrive très préparé. Je suis très consciencieux. J'ai plein de story-boards et de shotlists et mon équipe travaille très dur. Mais je ne suis pas rigide, car si je suis bien préparé, je peux d'autant mieux tout changer au dernier moment. Sur un plateau, nous n'exploitons que les idées les meilleures, ce que j'appelle l'école du poisson. Qu'importe la personne qui a eu l'idée, même si c'est le type qui amène les sandwichs. Par exemple, quand le Docteur Denfer fait rebondir le gros globe terrestre en caoutchouc sur la tête du jeune Numéro 2, c'est venu pendant une ré-

MINI-MOI EN FAIT LE MAXIMUM

On a toujours tendance à voir, de par chez nous, la réussite comme le fruit d'un calcul. Ceci est particulièrement vrai pour les films (enfer !) hollywoodiens (damnation !). Allez expliquer à quiconque que **La Momie**, **Matrix** et même **Titanic** sont des succès-surprises et préparez-vous en retour à des remarques bien saignantes. La majorités des films américains arrivent en France déjà précédés de leur gloire ou de leur défaite outre-Atlantique, ce qui conditionne immanquablement leur lancement sur notre territoire. Et bien peu de gens ont idée de la manière avec laquelle ils ont été lancés dans leur patrie d'origine. Axiome : aucun film n'est un succès prévisible ! Si un gars comme Mike Myers voulait jouer la carte de la sécurité, il en serait aujourd'hui à sortir un **Wayne's World 4** ou **5** et à empocher la plus-value. Mais apparemment, il n'apprécie que moyennement la répétition. Et franchement, lorsqu'il préféra accoucher en 1997 d'un super-espion inspiré de Flint et de Diabolik, on ne donnait pas cher de sa peau. D'ailleurs, **Austin Powers**, premier du nom, n'eut pas de carrière en salles traumatisante. Il fut par conséquent jeté dans les salles françaises sans le moindre effort de promotion. Aux Etats-Unis, c'est dans les vidéo-clubs que l'espion s'est constitué un public de shag-mad-fans (au même titre qu'**Highlander** en son temps), le studio réalisant un peu tard son potentiel et demandant poliment une suite à son auteur/interprète. **Austin Powers 2** est donc sorti avec un bagage marketing plus lourd que le premier. Une séquelle est considérée comme rentable lorsqu'elle engrange le tiers des recettes du film original. Mais là encore (cf. interview du réalisateur), personne ne s'attendait vraiment à ce que **Austin Powers 2, l'Espion qui m'a Tirée**, n'aille carrément chatouiller **La Menace Fantôme** au box-office. Pourtant, les faits sont là, et il faudra s'attendre à ce que, malgré tout, nos vieux corbeaux de la presse mollassonne l'accueillent à grand coups de «produit pré-digéré lancé à coups de millions de dollars».

Comme tout bon «blockbuster» qui se respecte, cet **Austin Powers** débute exactement où se terminait le précédent, en pleine lune de miel. Austin découvre coup sur coup que sa compagne est une robovamp manufacturée par le Dr Denfer, et que ce dernier, rescapé de l'espace, a construit une machine à remonter le temps. C'est ainsi qu'en 1969, alors qu'Austin est en pleine hiberno-congélation, Denfer fait subtiliser par un certain Gras-Double (un Ecossais d'une tonne) le précieux «mojo» du super-espion. Privé de tout pouvoir, Austin n'a plus qu'à remonter le temps à son tour, d'autant que Denfer prévoit de détruire le monde (c'est son métier) des années 60.
En se replongeant dans les swinging sixties, on pouvait s'attendre à ce que Mike Myers joue démesurément la carte **Danger Diabolik** esquissée dans le premier volet. Mais comme on le signalait plus haut, cet homme n'aime pas trop se répéter. Aussi, cet opus est très largement dominée par le Dr Denfer et ses acolytes. Là où les scènes entre Austin et Felicity Bonnebez se contentent de multiples variations autour du triptyque cul/caca/sodomie, l'équipe de Denfer, elle, nous réserve un show garanti 100% tapage de cuisse. Entre la gueularde Frau Farbissina (sosie du Sebulba de **La Menace Fantôme**, avec casque et lunettes d'aviateur), les pulsions érotiques de Denfer, les sarcasmes de Scott, Gras-Double et Jeune numéro 2, on aurait déjà de quoi s'occuper. Mais le coup de génie revient sans conteste à Mini-Moi, un clone au 1/8ème de la taille, de la bêtise et de la méchanceté du Dr Denfer. Le cascadeur Verne Troyer pète les plombs dans ce rôle d'un mauvais goût total, qui l'a propulsé star du jour au lendemain (à tel point qu'un film entièrement consacré au personnage est déjà sérieusement envisagé). Rien que pour sa présence, **Austin Powers 2** mérite plusieurs visions.
Bien sûr, on nous fera remarquer que la mise en scène de Jay Roach est bien plus statique qu'un film des sixties, qu'il y a de sérieuses pertes de rythme dès que Denfer n'est plus à l'écran, que les références à **Jerry Maguire** ou **Independence Day** ratissent un peu trop large. Franchement... on s'en fout. Y'a Mini-Moi !

■ Smashik Groovy Djoumy ■

Metropolitan Filmexport présente Mike Myers & Heather Graham dans une production **New Line Cinema/Eric's Boy/Moving Pictures/Team Todd** ***AUSTIN POWERS, L'ESPION QUI M'A TIRÉE (AUSTIN POWERS, THE SPY WHO SHAGGED ME*** - USA - 1999) avec Michael York - Rob Lowe - Mindy Sterling - Seth Green - Verne Troyer - Robert Wagner - Elizabeth Hurley - Kristen Johnston - Tim Robbins - Charles Napier **photographie de** Ueli Steiger **musique de** George S. Clinton **scénario de** Mike Myers & Michael McCullers **produit par** John S. Lyons - Mike Myers - Suzanne & Jennifer Todd - Demi Moore - Eric McLeod **réalisé par** Jay Roach
27 octobre 1999 **1 h 35**

pétition. C'était tellement bon qu'on l'a gardé. Je prévois des plages libres pour ce genre d'impros et je cherche même à les provoquer. J'ai souvent remarqué que Mike est très drôle quand il fait le pitre avec ses amis, et je crée les conditions sur le plateau pour qu'il se laisse aller. Je suis assez doué pour saisir ces moments et savoir par quel biais les intégrer dans le cadre du film. Je suis très sérieux au niveau de l'approche mais je suis capable de tout chambouler pour laisser la place à un gag.

Les références cinématographiques du premier renvoyaient à la série des *Flint* et à *Danger Diabolik*. Cette fois-ci, ce sont *Independence Day, Apollo 13, Jerry Maguire*. Est-ce une manière de ratisser plus large ?

En partie, oui. Mike a toujours su absorber la culture de son temps. Moi, j'adore tous ces films d'espionnage européens, particulièrement **Diabolik** *(1)*. Ils sont totalement différents des nôtres, vraiment décalés. Nous les avons regardés à nouveau et cela nous a inspirés pour nos personnages. Après le premier volet, Austin Powers a soudainement fait partie de la culture dominante aux USA car la vidéo avait très bien marché. On le voyait dans des publicités, des clips, les gens écrivaient des articles sur lui. D'une certaine façon, en tant que concept, nous avions déjà été transportés dans les années 90. Dans l'ensemble, ce premier film avait été bien accueilli mais nous ne pensions pas que les enfants l'aimeraient. Nous pensions plutôt à un public de notre âge, environ 40 ans. En fait, les ados de 15-16 ans se sont accaparés le film. C'est pour ça que nous avons inséré dans cette suite des éléments comme la chanson «Just the two of us» de Will Smith, que les adultes ont eu l'air d'aimer aussi !

J'ai l'impression que, dans la vie, Mike Myers ressemble plus au Docteur Denfer, notamment dans ses mimiques ?

Ah oui ? Moi je pense toujours à lui en tant qu'Austin Powers. Mais c'est plutôt un mélange des deux. Ce qui est fascinant, c'est de le voir se mettre dans la peau du Docteur Denfer. Soudain, il est très tranquille, très lucide, tout ce qu'il dit semble couler de source. Il est beaucoup plus à l'aise quand il est sur un plateau habillé en Denfer. Je pense qu'il y a des acteurs qui se mettent tellement dans la peau du personnage qu'ils finissent par faire des choses qu'ils ne feraient pas d'habitude. Et le Docteur Denfer parle d'une façon très intelligente et spéciale.



■ *Mini-Moi : le clone raté du Dr Denfer aime les chats... en apéritif !* ■

J'ai énormément filmé Mike interprétant ce personnage, à tel point même qu'on a failli dépasser le budget. Mais il n'y avait rien à jeter, c'était très drôle, surtout pour ce deuxième film, car Mike était très confiant, il jouait très bien tous ses personnages. Le Docteur Denfer symbolise l'ego tandis qu'Austin Powers représente plus la libido. Ils font donc tout deux partie de la personnalité de Mike. Mais vous en verrez d'autres facettes puisqu'il va jouer dans **Sprockets** *(2)* qui sortira l'année prochaine.

C'est vrai ? Super ! Et vous allez travailler dessus ?

Oui. Si je suis libre. J'aimerais beaucoup car j'adore travailler avec Mike. Les gens me demandent si je n'ai pas peur de devenir son réalisateur attitré. Je leur réponds : «Auriez-vous peur de devenir le réalisateur attitré de Charlie Chaplin ou de Buster Keaton ?». Il n'y a rien de mieux que travailler avec quelqu'un d'aussi imaginatif et créatif, car tout ce que vous faites sera apprécié à sa juste valeur.

Et qu'en est-il de *The Hitchhicker's Guide to the Galaxy* ?

Merci de me poser la question ! Le scénario est écrit et je pense que nous ne sommes pas loin de commencer à tourner. Ça va être un sacré challenge pour mettre ça sur pied. Au départ, il s'agit d'une émission radio en Grande-Bretagne qui a ensuite pris la forme d'un livre et enfin celle d'une émission télé à tout petit budget. C'est l'histoire d'un type qui adore rester chez lui, dans une maison confortable, et un jour on décide de détruire sa maison pour faire une autoroute. Il n'a pas été prévenu car sa demeure se trouve dans un endroit très étrange, genre sous-sol inaccessible. Mais au même moment, la Terre subit le même sort car des extraterrestres décrètent qu'elle est sur le tracé d'une autoroute de l'espace et doit donc être détruite. Après cinq minutes de film, notre héros est le dernier humain vivant. Il fait de l'auto-stop à travers l'univers avec le président de la galaxie, un type à deux têtes, qui parcourt l'univers afin d'en faire un guide du routard des meilleurs planètes et des peuplades les plus intéressantes.

Vous allez avoir besoin d'un sacré budget ?

Oui, très gros. Mais c'est un super projet. C'est George Lucas revu et corrigé par les Monty Python.

Quand le verrons-nous ?

Je ne sais pas. Il va nous falloir plein d'effets spéciaux mais ils sont devenus si peu chers que, tout ce qu'on imagine, on peut dorénavant le réaliser.

■ Propos recueillis par **Rafik DJOUMI** et traduits par **Hélène NUNEZ** ■



■ *Austin et Felicity dans la base lunaire de Denfer : une parodie de* **Moonraker** *et de* **Star Wars** ■

1 - **Danger Diabolik** de Mario Bava (1968) : adaptation jusqu'au-boutiste d'un célèbre fumetti d'espionnage. Couleurs, costumes, décors, tout y est avec une telle abondance qu'**Austin Powers** paraîtrait presque trop sage à côté. Le revival des sixties a ramené ce film déjanté au devant de la scène, jusqu'à apparaître dans certains vidéo-clips comme «Body Moving» des Beastie Boys.

2 - Un des sketches récurrents de Mike Myers pour l'émission «Saturday Night Live», *Sprockets* est une parodie d'émission intellectuelle, en noir et blanc, présentée par Dieter, un artiste allemand de l'avant-scène provoc', tendance électro-new-age, austère, décadent, et plutôt marqué sado-maso. Hilarant à en perdre le souffle. Si *Sprockets* fait déjà rire les Américains, il devrait plutôt ravir les Européens, plus accoutumés à cet univers décalé.



sex machine

HEATHER GRAHAM

Pas étonnant que la jeune et prometteuse Heather Graham ait été choisie pour interpréter la nouvelle partenaire super shagadélique d'Austin Powers ! Blonde comme les blés, Heather Graham ne cesse de monter les échelons depuis ses premiers rôles dans DRUGSTORE COWBOY, SWINGERS et SCREAM 2. Elle s'est ainsi essayée à la science-fiction avec PERDUS DANS L'ESPACE et a électrisé le public en actrice porno montée sur rollerblade dans BOOGIE NIGHTS. Avec AUSTIN POWERS 2 : L'ESPION QUI M'A TIRÉE, plus trois autres films à venir prochainement, elle ne sa fait plus seulement remarquer, elle s'impose comme une des nouvelles ambassadrices de la génération Y2K.

Vous aimez le premier *Austin Powers* ?

C'est amusant, parce que la première fois que je l'ai vu, je n'ai pas tellement aimé. Et en le regardant à nouveau, je l'ai trouvé très intelligent et je me suis bien détendue. Je ne sais pas pourquoi, mais certains gags m'avaient échappé. Il y en a tellement ! C'est impossible de rire à tous dès la première vision. C'est un film qui gagne à être revu. Lorsqu'ils m'ont envoyé le script de la suite, j'étais très enthousiaste et impatiente à l'idée de le lire. Et je dois dire que je n'ai pas été déçue car je ne me suis jamais autant marrée.

Sur le plateau, est-ce facile de rester sérieux quand Mike Myers est dans les parages ?

C'est très dur car Mike ne pense qu'à faire rire les gens qui l'entourent. Il fait tout le temps des trucs bizarres qui finissent par être drôles. Mais dès qu'il s'agit de faire une prise, tout le monde redevient sérieux et fait son travail consciencieusement. Là, ça ne rigole plus ! Jay Roach, le réalisateur, et Mike sont d'ailleurs tellement perfectionnistes que le tournage a été très éprouvant. On tournait régulièrement une même scène quinze à vingt fois, jusqu'à ce qu'ils soient totalement satisfaits du résultat. La scène de la tente a été la plus longue à filmer à cause de nos fou-rires répétés tant la situation est drôle et ridicule. En plus, ce soir-là, mon copain était passé nous rendre visite et n'arrivait pas à comprendre quel esprit tordu pouvait imaginer une telle séquence. Personnellement, le coup du parapluie, je trouve ça tordant.

Que pensez-vous de votre personnage ?

Je le trouve assez original et surtout différent des autres rôles qui sont généralement attribués aux femmes. Le plus souvent, on vous demande de jouer les timides, alors que les hommes sont les machos, virils et agressifs. Alors c'était agréable, pour une fois, de pouvoir interpréter une femme forte et confiante, même si le film est complètement fou. Elle est tellement agressive, sexuellement parlant !

Vous pensez qu'il existe toujours une différence entre les femmes et les hommes à Hollywood ?

Je ne pense pas que ça soit une discrimination intentionnelle. Simplement, il y a plus d'hommes qui réalisent et surtout qui écrivent. C'est comme ça. Du coup, la place réservée aux femmes dans les films est diminuée. Et je ne pense pas qu'il y a donc beaucoup de producteurs qui soient prêts à prendre des risques avec des films exclusivement féminins. Mais c'est la base de la société. Il y a moins de possibilités pour les femmes et les films en sont le reflet. Il y a certains genres où la femme n'a logiquement pas sa place, comme les films de guerre par exemple. Mais c'est aussi la vie qui veut ça.

Vous trouvez ça frustrant ?

Pas du tout, car il y a de nombreux exemples d'actrices qui ont connu une belle carrière. Surtout dans les années 40 et 50. Je pense à Katherine Hepburn, Lauren Bacall ou Bette Davis, par exemple. En même temps, les choses sont plus faciles pour certaines actrices mais par pour toutes.

D'ailleurs, avec vos rôles sexy dans *Boogie Nights* et *Austin Powers 2 : L'Espion qui m'a Tirée*, vous n'avez pas peur d'être cataloguée ?

C'est étonnant, parce que beaucoup de gens m'ont posé cette question. Mais aujourd'hui, bon nombre d'actrices ont commencé et se sont révélées par des rôles sexy. Je ne pense pas que ce soit un handicap, car la plupart d'entre elles ont réussi à se détacher de cette image de vamp ou de femme fatale. D'autres non, mais je pense que je suis assez bonne actrice pour aller plus loin. Peut-être que je me trompe, mais je suis assez confiante. Et on peut aussi décrocher des rôles sexy qui restent intéressants. Comme Jessica Lange dans **Le Facteur Sonne Toujours Deux Fois**. Je préfère jouer les filles normales plutôt que les princesses parce qu'elles n'ont tout simplement pas de vie, qu'elle soit sociale ou sexuelle. L'enjeu est donc moins enrichissant en tant qu'actrice.

Est-ce qu'il vous était possible d'improviser sur le tournage d'*Austin Powers 2* ?

Mike improvise énormément parce qu'il a l'habitude. C'est déjà ce qu'il faisait dans le «Saturday Night Live». En ce qui me concerne, j'essaie de rester fidèle au scénario parce que je n'ai pas encore assez d'expérience. Je pense que c'est très dur d'être comique, de faire rire les gens continuellement. C'est un métier à part entière, qui s'apprend et devient naturel avec le temps. J'ai donc essayé d'éviter, même si ça m'arrivait de temps en temps, mais j'aimerais pouvoir faire rire les gens à la manière de Mike. Pour lui, c'est devenu un réflexe !

■ Propos recueillis par **Damien GRANGER** et traduits par **Hélène NUNEZ** ■



Après un THE GAME de sinistre mémoire, David Fincher redresse la barre à la force du poignet !

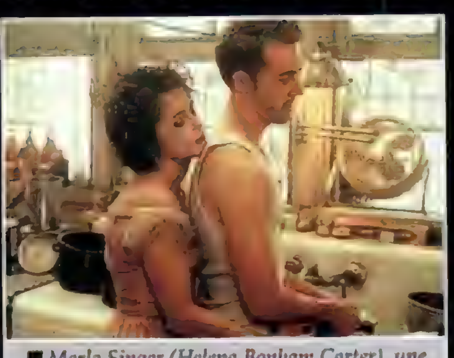
FIGHT CLUB

Attention ! Il est fortement déconseillé d'imiter les personnages du nouveau film de David Fincher. Se battre à poings nus jusqu'à s'en faire sauter les yeux des orbites et couler des pintes de sang par le nez peut provoquer des lésions graves et/ou irrémédiables. Il est dangereux d'obéir à un chef, leader spirituel, gourou ou autre meneur sans remettre ses ordres et enseignements en question de manière systématique – en particulier dans les cas d'incitation au terrorisme. Effectuer plusieurs tonneaux dans une voiture lancée à grande vitesse peut entraîner la mutilation ou la mort d'un, voire plusieurs passagers du véhicule. Enfin, manier de la nitroglycérine ou de la dynamite en milieu urbain est strictement interdit par la loi. Ceci mis au point, vous pouvez entamer normalement la lecture de cet article...



■ *Tyler Durden et le Narrateur : un duo qui sait encaisser les coups...* ■

Fight Club. Le club de la cogne. Derrière ce titre à la fois explicite et mystérieux se cache le dernier très gros coup marketing des executives hollywoodiens avant l'an 2000. Prévu pour une sortie le 15 octobre aux Etats-Unis, ce film est déjà précédé d'une réputation absolument démesurée d'œuvre culte, subversive, polémique, provocatrice (avant d'être vue, c'est tout de même balèze)... Bref, une série de gros mots comme personne n'ose plus en lâcher de peur que l'objet visé ne se transforme illico en phénomène de société (lire : médiatique). Évidemment, c'est le pire qui puisse arriver à **Fight Club**, et ça ne manquera certainement pas. Il vaut pourtant bien mieux que ça et, en plus, c'est en partie ce qu'il prétend dénoncer.
Mais n'anticipons pas trop. Revenons plutôt au début de l'histoire... qui commence par un bouquin de Chuck Palahniuk. Publié en 1996, «Fight Club», le livre, fait l'effet d'une vraie petite bombe et récolte le prix du meilleur roman de l'année, décerné par des gens qui savent nécessairement de quoi ils parlent. Ancien réparateur de camions, Palahniuk aurait, selon la légende, écrit son manuscrit en trois jours, y compris sur un clipboard, couché sous les roues d'un trente-six tonnes. On y croit. Enfin... Toujours est-il qu'il pond un véritable jet de fureur à peine dégrossi, un livre vomi plus qu'écrit mais qui possède la force brute des œuvres accouchées au forceps. D'après ce qu'on peut y lire, et si Palahniuk ressemble à son narrateur anonyme, l'écrivain serait un mélange improbable entre Brett Easton Ellis et Kurt Cobain. Un schizo pur jus dont la prose oscille entre le cynisme glaçant cher à l'auteur de «Moins que Zéro» ou «American Psycho» et la pause rebelle-grunge du chanteur suicidé de Nirvana. Le bouquin, comme le film, commence par un calibre enfoncé dans une bouche. Celle d'Edward Norton dans l'adaptation signée David Fincher, pas celle de Kurt, rassurez-vous. D'ailleurs, ça n'est même pas lui qui tient le calibre. Ou peut-être que si. On ne sait pas très bien. Mais pour ça aussi, on verra plus tard.
En attendant, restons en à l'adaptation cinéma. La question n'étant pas de savoir pourquoi Laura Ziskin (patron de la filiale *Fox 2000*) a acheté les droits du livre à peine publié (c'est fréquent, et dans ce cas-ci, très bien vu), mais comment un studio a pu investir des sommes d'argent qu'il serait obscène de mentionner ici dans un matériau aussi dangereusement provoc'. Réponse : en n'ayant, comme souvent, aucune idée du résultat final. Sinon qu'il réunirait le duo gagnant de **Seven**, le clippeur branché David Fincher et le voyou pour midinettes Brad Pitt. Inutile de vous faire un dessin.



■ *Marla Singer (Helena Bonham Carter), une suicidaire attirée par un Narrateur impassible* ■

La première règle du Fight Club, c'est qu'on ne parle pas du Fight Club. On va se gêner, tiens ! David Fincher : *«Quand on condense un bouquin de trois cents pages pour en tirer un film de deux heures, il faut forcément faire des choix, des sacrifices. Mais nous avons essayé de respecter au maximum le travail de Chuck Palahniuk et je crois pouvoir affirmer qu'il est très content du résultat»*. «Nous», c'est le réalisateur et son scénariste Jim Uhls, débutant prometteur, frais émoulu de son université et dont c'est le premier script porté à l'écran (1). Fier de pouvoir officiellement brandir l'approbation de l'auteur, David Fincher présentait la toute première copie de son film (sans générique de fin) au dernier Festival de Venise, plus d'un mois avant sa sortie américaine. Reçu comme un uppercut dans l'estomac (ça tombe bien) par les habitués de la Mostra, **Fight Club** tient donc toutes ses promesses et réitère effectivement, quatre ans après, le coup de force de **Seven**. Il confirme également que Brad Pitt est bien l'alter ego du cinéaste, sa face scintillante, son côté glamour, qui lui assure la confiance des producteurs et lui permet d'exprimer ses pulsions les plus noires, les plus autodestructrices, sans se couper de son public. Comme beaucoup de génies du clip et de la pub originaires de Californie, grands esthètes de la superficialité, Fincher est depuis toujours fasciné par le mal absolu, la destruction, le chaos et la mort. Cette schizophrénie est au cœur de **Fight Club** et en fait un objet aussi étrange que fascinant. Coup de bol. Le cinéaste avait en effet bien besoin de redorer son blason après l'échec artistique de **The Game**, son pseudo thriller hitchcockien con et mou. ■ ■ ■



■ Le Narrateur (Edward Norton) : un insomniaque qui se trouve une bonne raison de vivre avec le Fight Club ■

■ Tyler Durden (Brad Pitt) : un vendeur de savons spécialiste de la nitroglycérine artisanale ■

La seconde règle du Fight Club, c'est qu'on ne parle pas du Fight Club. Mais au fait, de quoi ça parle ? On y vient. Sans trop en dévoiler pour autant, afin de ne pas gâcher le (grand) plaisir de la découverte qui tient évidemment une part importante dans son appréciation finale. Donc, ça commence par un type qui n'arrive pas à dormir (Norton, en orbite) et qui trouve la paix de l'âme en fréquentant les groupes de soutien pour malades incurables (cancer, sida, altérations congénitales). Responsable des assurances pour une grande compagnie automobile, il rencontre Tyler Durden (Brad Pitt, déchaîné), un anarchiste mi-représentant de commerce (il fabrique et vend du savon), mi-intérimaire (garçon de restaurant, projectionniste, etc.). Ensemble, ils inventent le concept du Fight Club, qui consiste à réunir quelques types normaux (donc mal dans leur peau) dans la cave d'un bar louche pour les faire s'avoiner la gueule jusqu'à expulsion complète de leurs angoisses et frustrations. Ils convoitent aussi la même femme, Marla (Helena Bonham Carter), mais c'est secondaire. Tout s'emballe en fait quand le phénomène prend de l'ampleur et dérive en une secte révolutionnaire menée par un Tyler Durden galvanisé. Entraîné malgré lui dans la tourmente, l'insomniaque héros de cette histoire tente alors de renverser la vapeur tandis que l'autre envoie ses commandos placer des bombes à travers la ville. Là, on en revient au point de départ. Tout va toujours aussi mal, la société est toujours aussi injuste, cruelle et superficielle pour les petits garçons. En plus, notre héros a maintenant un flingue dans la bouche et il ne sait plus très bien qui a le doigt sur la détente.



■ Le Narrateur reprend le travail, bien amoché après un week-end de violentes castagnes ■

La troisième règle du Fight Club : si c'est votre première fois, vous êtes obligé de vous battre. David Fincher a la réputation d'être — comme Kubrick, qu'il a décidément en ligne de mire — un putain de perfectionniste. À la question *«Comment avez-vous supporté trois mois de tournage intenses avec Fincher ?»* Edward Norton répondait non sans une certaine ironie : *«SEPT mois ! Pas trois. Sept. Des dizaines de prises, des centaines de répétitions. Des milliers de coups. David aime le réalisme, les plans larges et longs. Pour les scènes de combat, nous devions parfois vraiment porter les coups. Il nous est arrivé de nous blesser accidentellement. On a tous reçu notre lot de gnons»*. C'est vrai que le film est violent. Et virulent. Fincher pousse le bouchon aussi loin qu'un spectacle dit «grand public» peut se le permettre. Et même un peu au-delà. Ce qui, bien sûr, lui a déjà valu son lot de critiques hystériques envers sa «violence gratuite» et ses débordements politiquement incorrects. Ce qui doit, également, le faire tressaillir de bonheur. On se souvient des déboires qu'avait

■ Tyler Durden dans le sous-sol du bar, lieu de réunion des adeptes du Fight Club ■

connus le cinéaste lors du tournage de son premier long, **Alien 3**, pour la... *Fox* ! Le film avait été coupé, remonté sans son accord. Il avait dû assumer toutes les critiques. Bref, de quoi échauder le plus combatif des jeunes loups. On pouvait donc imaginer le pire pour **Fight Club**, à commencer par une édulcoration probable d'un bouquin relativement barje et inadaptable. Erreur. Non seulement Fincher a respecté son matériau d'origine de la première à la dernière ligne, mais il en a profité pour s'affirmer définitivement comme un auteur.

Fight Club est donc un thriller paranoïaque dans lequel il encore une fois question de sociétés secrètes (dans **Seven**, John Doe est une secte à lui tout seul, le fanatisme incarné) et de penchants morbides pour la mutilation et le suicide. Comme dit Tyler Durden, le personnage central et multi-facettes du film : «L'auto-perfectionnement, c'est de la branlette. L'autodestruction pourrait bien être la solution». La nouveauté, c'est que Fincher ose se frotter à un nouveau style de récit : la satire. Comédie sauvage et rythmée, **Fight Club** échappe ainsi aux ornières les plus dangereuses par un recours systématique à l'autodérision. S'il nous fait une fois de plus le coup du saut périlleux narratif vingt minutes avant la fin (un autre film qu'il faudra voir deux fois), le cinéaste réussit à retomber (cette fois) sur ses pieds de façon vraiment spectaculaire, en justifiant du même coup ses digressions idéologiques les plus extrêmes.

Entouré de ses techniciens fétiches, dont le chef décorateur Alex Mc Dowell et Rob Bottin (à qui l'on doit quelques superbes dents déchaussées, fronts boursouflés, croûtes, bleus, sang et tripes. Plus un cadeau final : le plombage d'une carie au pistolet), le cinéaste s'est donc lâché. Résultat : **Fight Club**, c'est un peu la rencontre entre **Dr Folamour** et **Taxi Driver**. Une métaphore délirante, surréaliste et déjantée située dans un univers noirissime et drôle. Fincher : *«J'espère évidemment que le film sera pris pour ce qu'il est, une farce qui touche à des choses très actuelles mais de façon ironique. Je ne crois pas qu'il y ait quoi que ce soit d'incitatif dans le film, au contraire. On m'a demandé si je n'avais pas peur que des gens se mettent à monter des Fight Clubs, si je m'étais moi-même déjà battu ! C'est absurde. Comment peut-on prendre tout cela au premier degré ? Ce que le film essaie de montrer, et je rejoins totalement Chuck Palahniuk là-dessus, c'est que les hommes d'aujourd'hui ont du mal à trouver leur place. Avant, ils avaient tout un tas de tâches à remplir, une certaine fonction sociale dans laquelle la force physique, la domination et le courage avaient leur importance. Aujourd'hui, ils continuent d'aller dans les clubs de gym, mais combien utilisent vraiment leurs muscles ? On n'en a plus besoin. On n'a plus cette place-là. On est une génération qui a été élevée par nos mères. Alors où en est-on ? Voilà de quoi traite le film»*.

Oh là ! Doucement bijou ! On s'emballe comme des petits fous et vous commencez déjà à flairer le pensum new age post-pubère branchouille. La subversion à deux balles. Vous avez tort. Fincher n'oublie (heureusement) jamais qu'il fait du cinéma et ne se prend pas une seconde au sérieux. Non seulement il speede à deux cents à l'heure pour raconter son histoire, nous gave de scènes folles, d'idées saugrenues, de plans stupéfiants, de transitions ébouriffantes et de parti pris audacieux... Mais en plus, il provoque, déconcerte, surprend, triture physiquement la pellicule : le film sort du projo, déraille. Il y a des plans subliminaux de quéquettes, les comédiens s'adressent directement au spectateur. Bref, on nage franchement dans le délire.

Tyler dit que les choses que vous possédez finissent par vous posséder. Évidemment, cette «rock attitude» à la fois déconnante et très maîtrisée pourra irriter les défenseurs d'un cinéma plus noble et surtout moins immédiatement «racoleur». On peut aussi penser qu'en réalisant un film qui dénigre absolument tout ce que lui-même représente en tant que cinéaste (la société de consommation, le glamour, l'argent, la société du spectacle), Fincher affiche une roublardise typique du système sensationnaliste des médias. Le succès annoncé de **Fight Club** (les deux autres romans de Palahniuk, «Survivor» et «Invisible Monster», vont comme par hasard, être adaptés dans les mois qui viennent par Danny Boyle et Bill Condon) prouve à quel point, malgré ses apparences de projet risqué et excessif ce film est parfaitement dans l'air du temps. Mais peut-on vraiment lui reprocher d'être bien vendu ? En renvoyant tout le monde dos-à-dos (patrons et employés, victimes et bourreaux, rebelles et moutons), Fincher peint le tableau au vitriol, à la fois terrifiant, tragique et comique, de la société occidentale moderne. Mais il le fait avec ses propres armes, ses propres codes, son propre langage. Comme dans ce plan inoubliable de **La Maison du Docteur Edwards**, le canon se retourne vers la caméra et pan ! Il touche juste et où ça fait le plus mal, avec une ironie toute vivifiante. Il réussit même à inclure, in extremis, une véritable touche de romantisme noir. Ce type est, en définitive, aussi doué pour nous vendre du nihilisme que n'importe quel autre produit de consommation courante. Du savon, par exemple.



■ *Le Narrateur dans les bras de Robert Paulsen (Meat Loaf Aday) : le repos de l'insomniaque* ■

■ **Hervé DANTE** ■

(1) Ça rappelle un certain Andrew Kevin Walker (**Seven**), «schumascherisé» depuis.

UFD présente Brad Pitt & Edward Norton dans une production **Fox Pictures/Regency Entreprise/Linson Films FIGHT CLUB** (USA - 1999) avec Helena Bonham Carter - Meat Loaf Aday - Zach Grenier - Eion Bailey - Evan Mirand **photographie de** Jeff Cronenweth **musique de** The Dust Brothers **scénario de** Jim Uhls d'après le roman de Chuck Palahniuk **produit par** Art Linson - Cean Chaffin - Ross Grayson Bell **réalisé par** David Fincher
10 novembre 1999 **2 h 15**

LES SOPRANOS

Quand HBO a diffusé le premier épisode de sa nouvelle série LES SOPRANOS aux Etats-Unis, personne n'a vraiment su comment prendre la chose. Comédie mafieuse ? Polar urbain rigolo ? Soap décalé ? LE PARRAIN remis au goût du jour sur fond de farce subtile ? Nouvelle vision de la famille américaine pervertie par la violence ? Les journalistes américains ont écrit toutes ces choses, et bien d'autres sur LES SOPRANOS. Ils n'étaient en fait d'accord que sur un seul point : LES SOPRANOS est une série novatrice, intelligente et impeccablement réalisée. Depuis quelques semaines, CANAL JIMMY en a commencé la diffusion. Nous vous en avons déjà parlé dans le précédent IMPACT. Ici, vous trouverez un guide des épisodes et une présentation des personnages principaux. Histoire de tout savoir sur ce qui restera la série événement de cette année.



Tony et Oncle Junior (Dominic Chianese) : la hiérarchie des parrains



Christopher (Michael Imperioli), neveu de Tony et petit caïd

GUIDE DES ÉPISODES

1 - THE SOPRANOS

Écrit et réalisé par David Chase.

Dans ce pilote, nous faisons la connaissance de Tony Soprano et de ses deux familles : sa vraie famille (femme insatisfaite, fils obèse, fille délurée, mère dominatrice) et sa «famiglia». Tony est un «mafia boss», un patron d'un des gangs les plus puissants du New Jersey, en banlieue de New York. Pas facile de gérer tout ça. A tel point que Tony souffre de graves crises d'angoisse. Il se décide à aller consulter une psy, le Dr. Jennifer Melfi, pour lui parler de ses nombreux problèmes...

2 - 46 LONG

Écrit par David Chase. Réalisé par Dan Attias.

Christopher, le petit tueur préféré de Tony, et son copain Brendan se mettent à dos le grand parrain du quartier, Oncle Junior, en piratant un camion de marchandises d'une société protégée par Junior. La santé mentale de la mère de Tony se détériore. Elle ne peut plus vivre seule et Tony l'installe dans une maison de retraite de luxe, contre son gré. La "mama" ne pardonnera jamais à son fils ce qu'elle considère comme une mise à l'écart. Junior veut la peau de Christopher. Tony le protège, se mettant ainsi à dos son propre parrain, qui plus est le meilleur ami de sa mère. Bref, Tony a de plus en plus besoin de sa visite hebdomadaire chez le Dr. Melfi.

3 - DENIAL, ANGER, ACCEPTANCE

Écrit par Mark Saraceni. Réalisé par Nick Gomez.

Meadow, la fille de Tony, convainc Christopher de lui trouver du speed pour qu'elle puisse rester éveillée toute la nuit afin de préparer un examen. Pendant ce temps, un vieux juif hassidique demande à Tony de débarrasser sa famille

de son beau-fils, et Brendan paie le prix fort pour le piratage inopportun.

4 - MEADOWLANDS

Écrit par Jason Cahill. Réalisé par John Patterson.

Christopher découvre le sort de Brendan et réalise qu'il a de la chance d'avoir Tony de son côté. Après la mort d'un des boss du coin, Tony doit décider s'il veut tenter sa chance pour devenir le parrain en chef ou s'il doit céder le contrôle de la Famille à Oncle Junior. Le Dr. Melfi a l'impression d'être suivie. Normal. Tony a mis un flic ripou à ses trousses pour tout savoir de ses petites habitudes. C'est qu'il commence à en pincer pour son toubib. Chez les psy, on appelle ça un «transfert».

5 - COLLEGE

Écrit par James Manos Jr. & David Chase. Réalisé par Allen Coulter

Tony promène sa fille à travers le Maine pour trouver l'université qui lui conviendra le mieux. Entre deux visites de fac, Tony reconnaît un «repenti», un ancien mafieu qui a donné ses potes au FBI en échange d'une nouvelle identité. Il le repère, le suit et juste avant d'assurer l'éducation future de sa fille, décide de régler son compte au malchanceux rapporteur. Pendant ce temps, Carmela, Madame Tony Soprano, se rapproche de plus en plus d'un étrange curé.

6 - PAX SOPRANA

Écrit par Frank Renzulli. Réalisé par Alan Taylor.

Sur proposition de Tony, Oncle Junior devient le Boss du gang Soprano. Mais Tony ne s'attendait pas à ce que Junior se dresse si rapidement contre ses anciens amis. De nouveaux soucis qui n'arrangent pas la santé mentale du chef de famille : c'est désormais sa libido qui en prend un coup.

7 - DOWN NECK

Écrit par Mitchell Burgess & Robin Green. Réalisé par Lorraine Senna.

Anthony Jr. fait des bêtises à l'école. Après une bagarre, le fils de Tony ■■■



■ Tony Soprano (James Gandolfini) : père angoissé, mari stressé et mafieu dépressif ■

mafia blues
JAMES GANDOLFINI

La dernière fois que vous avez vu James Gandolfini sur un écran, il jouait les tueurs tarés spécialistes du snuff movie dans le stupide 8mm de Joel Shumacher. Aujourd'hui, Gandolfini ne sera plus obligé d'accepter n'importe quoi. Le triomphe des Sopranos outre-Atlantique en a fait une vedette instantanée d'Hollywood. Une gloire immédiate qu'il doit à un petit mafieu dépressif : Tony Soprano.

«*Tony, c'est un gars comme les autres. Il a les mêmes angoisses, les mêmes problèmes, les mêmes histoires de famille que n'importe qui. La seule différence, c'est le boulot qu'il fait*». En décrivant ainsi le personnage qu'il interprète, James Gandolfini omet de préciser la nature très spéciale de la profession de Tony Soprano : boss dans la mafia. Un type violent et effrayant de jour qui essaie d'être un chef de famille tout à fait banal quand il rentre chez lui. Un rôle en or pour un acteur habitué jusque-là aux arrière-plans dans des films aussi divers que **True Romance**, **Get Shorty** ou, plus récemment donc **8mm**.

Comme son personnage, l'acteur est né et a grandi dans le New Jersey, banlieue populaire de New York. «*C'est une série totalement Made in New Jersey !*», plaisante l'acteur. «*Nous avons tourné la première saison là-bas. David Chase, le créateur de la série, a grandi dans une petite ville du coin, ainsi que la plupart des acteurs. Je crois que cela contribue à l'aspect réaliste des Sopranos. David se sert pour écrire ses scénarios de ce qu'il a vu dans la rue quand il était gosse. Et croyez-moi, je sais de quoi il parle*». De là à dire que l'acteur connaissait des individus comme Tony Soprano, il n'y a qu'un pas, qu'il n'hésite pas à franchir. «*Si vous voulez parler de mafieux sans pitié, la réponse est non*», précise-t-il. «*Par contre, des gens qui ont le même genre d'angoisses et de problèmes, j'en connais des tas. Tony est un type qui essaie toujours de faire ce qu'il faut et qui finit par foutre en l'air la vie des gens qui l'entourent. Au sens figuré, parfois aussi au sens propre. Il essaie toujours d'arranger les choses, mais d'une façon tellement étrange qu'il ne fait souvent que les aggraver. Par exemple, quand Oncle Junior choisit le restaurant d'un de ses amis pour zigouiller un de ses adversaires, Tony pourrait simplement essayer de raisonner Junior pour lui faire changer d'avis. Mais non. Il préfère faire exploser le restaurant pour éviter que le crime s'y déroule. Ça, c'est la méthode Tony : tout dans la dentelle ! Du coup, cela finit par se retourner contre lui. Tony est entouré de gens qui le rendent malheureux — sa mère, sa famille, ses amis... — et c'est un gangster sans pitié au service de la Cosa Nostra. Pas étonnant qu'il ait fini chez le psy*».

Par contre, personne ne veut du mal à James Gandolfini. Il est devenu la nouvelle coqueluche du showbiz. Tony Soprano lui a enfin apporté la reconnaissance qu'il méritait. A 39 ans, l'acteur a connu la galère des débuts de carrière trop longs et trop difficiles. Aujourd'hui, Hollywood se l'arrache. Mais Gandolfini est un fidèle. «*Je ne me suis engagé sur aucun autre projet depuis la fin du tournage de la première saison. Pourtant, Dieu sait qu'on m'en propose*», avoue le comédien. «*Les scénarios s'empilent tous les jours dans ma boîte aux lettres. Mais je ne ferai rien avant d'avoir fini la seconde saison. Je dois bien ça à David Chase et j'ai de toute façon envie d'aller au bout avec Tony Soprano. Je veux voir ce qu'il a vraiment dans les tripes*».

■ D.A. ■

■ ■ ■ est renvoyé pour quelques jours. Tony en parle à son psy. Ensemble, ils se demandent si le manque de discipline du gamin n'est pas dû à un certain mauvais exemple. Du coup, Tony se remémore son enfance et sa réaction quand il a appris que son père était un gangster.

8 - THE LEGEND OF TENESSEE MOLTISANTI

Écrit par Frank Renzulli & David Chase. Réalisé par Tim Van Patten.

Le FBI est sur la piste des Soprano. La rumeur d'arrestations imminentes grossit. C'est le moment que choisit Christopher pour se faire remarquer en attaquant violemment un boulanger. Loin d'être désolé de son acte, il est ravi que les journaux parlent de lui comme d'un «dangereux criminel».

9 - BOCA

Écrit par Jason Cahill, Robin Green & Mitchell Burgess. Réalisé par Andy Volk.

En utilisant des méthodes très «personnelles», Tony et d'autres pères du quartier persuadent l'entraîneur de l'équipe de foot de leurs filles de ne pas démissionner. Mais quand ils apprennent que celui-ci a séduit une de ses jeunes joueuses, ils vont tout mettre en œuvre pour le lui faire regretter.

10 - A HIT IS A HIT

Écrit par Joe Boso & Frank Renzulli. Réalisé par Matthew Penn.

Christopher veut aider «Massive Genius», un rapper, à récupérer des royalties, en échange de quoi il aidera la petite copine de Christopher à monter un groupe de rock. Mais Massive ne sait pas qu'il va ainsi se dresser contre la «famille». De son côté, Tony tente de mener la vie de Monsieur-Tout-le-Monde. En jouant au golf avec les gens respectables de son quartier, il se retrouve rapidement victime de leurs moqueries. Il n'hésitera pas à prendre sa revanche.

11 - NOBODY KNOWS ANYTHING

Écrit par Frank Renzulli. Réalisé par Henry J.Bronchtein.

Premier épisode de la conclusion en trois parties de la saison. A partir d'un tuyau de son ami flic, Tony développe des doutes sur l'honnêteté de Pussy, l'un de ses plus fidèles lieutenants. Il sait en tout cas de façon sûre que quelqu'un les trahit. Et Oncle Junior, chauffé à blanc par les remarques de la mère de Tony, commence sérieusement à penser à se débarrasser de son «neveu».

12 - ISABELLA

Écrit par Robin Green & Mitchell Burgess. Réalisé par Allen Coulter.

Les événements récents ont plongé Tony dans une profonde dépression. Seul rayon de lumière dans ses ténèbres intérieures : la présence d'une sublime et mystérieuse jeune femme dans la maison de ses voisins. Même le Dr. Melfi ne sait plus quoi faire. C'est en échappant à une tentative d'assassinat que Tony sortira de sa torpeur.

13 - I DREAM OF JEANNIE CUSAMANO

Écrit par David Chase. Réalisé par John Patterson.

Tony s'écroule quand il apprend que la personne à l'origine de sa tentative d'assassinat lui est très proche. Mais il se ressaisit et entreprend derechef un plan d'attaque censé protéger les siens, le Dr. Melfi et sa position dans la «famille». La première saison des Sopranos se termine dans un véritable bain de sang.

■ Didier ALLOUCH ■

TROIS FEMMES POUR L'ASSASSIN

Trois femmes vont jouer un rôle capital dans la vie de Tony Soprano. Lui qui pensait évoluer dans un univers entièrement masculin va s'apercevoir que son existence est régie par sa femme, sa mère et sa psy.



■ *Carmela Soprano (Edie Falco), une épouse très conciliante* ■

■ *Une sorcière de mère : Livia Soprano (Nancy Marchand) et son petit Tony* ■

CARMELA SOPRANO

Elle est la femme et la confidente de Tony. La seule pour laquelle il n'a pas de secret. Sa position face au «travail» de son mari est ambiguë. Elle condamne les activités malhonnêtes de Tony mais adore profiter du confort matériel qu'elles leur procurent. Elle a une attitude très «nouveau riche». Ses meubles sont de chez *Roche Bobois*, elle s'habille en faux *Chanel*, aime les films réalisé par James Ivory et boit le thé avec sa fille au Plaza. Elle n'ignore rien des incartades de son mari mais lui pardonne. Une épouse parfaite selon Tony

Interprétée par la fabuleuse Edie Falco que l'on peut voir aussi en «matonne» de choc dans Oz.

LIVIA SOPRANO

La mère. Un cauchemar. Pas plus la télévision que le cinéma ne nous avaient montré un personnage de mère aussi vile. Cette femme est une vipère égocentrique qui ne pense qu'à l'anéantissement de son fils. David Chase la décrit ainsi : «*C'est une femme malade dont la vie ne prend un sens qu'au milieu de la haine et du malheur*». L'auteur dit s'être inspiré de sa propre mère pour créer ce personnage : pas étonnant qu'il ait dû, à l'instar de Tony Soprano, avoir recours à la thérapie. Livia a élevé son fils à grand renfort de pasta et de culpabilité sous-jacente. Elle disjoncte complètement quand elle apprend que Tony va voir une psy.

Interprétée par Nancy Marchand.

DR. JENNIFER MELFI

Pas de chance pour le Dr. Melfi. Elle hérite d'un patient passionnant en la personne de Tony, mais du coup, sa vie devient un enfer. Elle est menacée, suivie, épiée... Pourtant, elle reste très intéressée par le cas Tony Soprano. Elle est intriguée et charmée par son client même si son style de vie et ses sautes d'humeur violentes lui font peur. «*C'est la première femme avec laquelle Tony traite d'égal à égal*» explique David Chase. «*Elle est intelligente et il n'essaie pas de la sauter. C'est nouveau pour lui. Je crois qu'il aime et déteste à la fois cette relation. Le Dr. Melfi lui pose un vrai problème*».

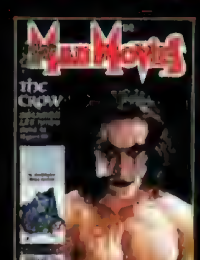
Interprétée par Lorraine Bracco qui jouait un des rôles principaux des **Affranchis** de Martin Scorsese. L'un des films préférés de Tony Soprano !



■ *Le Dr. Jennifer Melfi (Lorraine Bracco) : le dernier espoir de Tony Soprano* ■

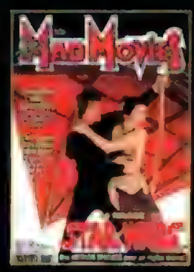
COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

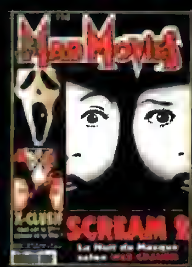
MAD MOVIES











27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Défi
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ère saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Étrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic'Arts
100 Sp. 100 pages : X-Files, «Nos 100 meilleurs films fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer
102 Sp. 100 pages : Crash, Barbwire, Planète Hurlante
103 Independence Day, Cœur de Dragon, Multiplicity, Tsui Hark
104 L.A. 2013, Fantôme du Bengale, Disjoncté, X-Files, Millennium
105 Mars Attacks !, The Crow 2, Ghost in the Shell, Lost Highway
106 Star Wars, Star Trek Premier Contact, Le Maître des Illusions
107 Le 5è Elément, Alien Résurrection, Anaconda, Shining TV
108 Men in Black, Scream, Batman & Robin, rétro Godzilla
109 Le Monde Perdu, Contact, Volte/Face, Mimic, Vampires
110 Alien la Résurrection, X-Files le Film, Spawn, La Mutante 2
111 Starship Troopers, Postman, MK2, Fantastic'Arts 98
112 Vampires, Sphere, Gattaca, Le Loup-garou de Paris
113 Dark City, Un Cri dans l'Océan, Wishmaster, Blade
114 Scream 2, Armageddon, X-Files, Millennium, La Mutante 2
115 Godzilla, X-Files le film, Truman Show, Rétro gore, Ugly
116 Blade, Halloween : 20 ans après, Buffy, Dossier séries TV
117 Star Wars Episode 1, Psycho, 1001 Pattes, Gérardmer 1999
118 Dossier Slasher, La Fiancée de Chucky, Cube, Matrix
119 Matrix, Wild Wild West, Star Wars, The Faculty, Mon Ami Joe

IMPACT

1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
8 Les trois «Rambo», Dolls, Evild Dead 2
9 Freddy 3, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchaüsen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instint, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Alien», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : BD/ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'Ile aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, Rock, Twister, Fargo
64 Mission : Impossible, L.A. 2013, Poursuite, John Woo
65 Au Revoir A Jamais, Daylight, Risque Maximum, La Rançon
66 X-Files (Chris Carter), les FX de Mars Attacks !, Star Wars
67 Batman & Robin, Spider-Man, Superman, Roméo & Juliette
68 Le Monde Perdu, Dobermann, Speed 2, Le Saint, Double Team
69 X-Files saison 4, Volte/Face, Titanic, Volcano, Les Ailes de l'Enfer
70 Copland, L.A. Confidential, Hana-Bi, Le Pacificateur, Alien 4
71 Titanic, Demain ne Meurt Jamais, Starship Troopers, U-Turn
72 Jackie Brown, Pluie d'Enfer, Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal
73 Un Tueur pour Cible, Carrière Di Caprio, U.S. Marshals
74 L'Arme Fatale 4, Sexcrimes, Cannes 98, Jackie Chan
75 Chapeau Melon... (ciné et TV), Godzilla, Duchovny, Ryan...
76 Le Masque de Zorro, Snake Eyes, Carrière Nicolas Cage
77 Soldier, Rush Hour, Ennemi d'État, Oz, Carrière Shane Black
78 Star Wars, Un Plan Simple, 8mm, Dossier «Oh les filles !»
79 Stanley Kubrick, Payback, Le 13ème Guerrier, spécial previews

ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

(par Jean-Pierre PUTTERS)

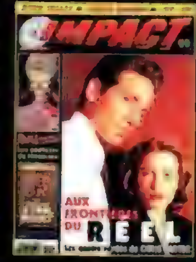
ILS RE-REVIENNENT ET CRAIGNENT UN MAX !

Le 3ème volume sort enfin : 216 pages entièrement inédites sur les Singes Géants, Zombies, Momies, Monstres Marins, Gorgones et Lutteurs Masqués Mexicains ! Que du bon en 600 photos. Tout en couleurs, de luxe, couverture cartonnée. 240 F (port compris). Également disponibles, les deux premiers volumes au prix unitaire de 240 F.













Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 26, 28, 31, 35 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ______________ PRÉNOM ______________

ADRESSE ______________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 27 29 30 32 33 34 36 37 38
39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52
53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65
66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78
79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91
92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104
105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117
118 119

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11 12
13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
26 27 29 30 31 32 33 35 36 37 38 39 40
41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53
54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66
67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS
❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR
❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

FANTASTIX

Nous allons évoquer, peut-être au grand dam des puristes, l'accouplement entre fantastique et porno — «flesh and blood», comme disent les Anglais —, dont la progéniture, pour peu qu'on s'y attache, se révèle, depuis les années 70, abondante, variée et spécialement surprenante. Nous sommes partis d'une idée développée par Gérard Lenne dans «Le sexe à l'écran» (Editions Henri Veyrier, 1983) : «De toutes les formes du cinéma populaire, le fantastique est la plus directement érotique, en ce qu'il illustre les fantasmes à l'état pur, échappant au carcan du réalisme et de la vraisemblance». De fait, et malgré l'évidente crudité prosaïque de ses représentations, le porno reste un genre paradoxalement abstrait et spéculatif, puisant son énergie à la double substance de l'onirisme et d'une dénégation du réel. Il apparaît donc logique qu'à la source même de ses «figures de style», il croise le fantastique, s'en abreuve tout en l'infléchissant vers des potentialités inédites. Mais, entrons dans le vif du sujet : franchissons ensemble les portes (vertes) du plaisir scopique...

S'il est un cinéaste qui a immédiatement inscrit le fantastique au cœur de son projet pornographique, c'est bien Gerard Damiano. Un encart particulier lui étant dévolu, nous ne nous étendrons pas sur sa carrière. Signalons simplement qu'à notre connaissance, il demeure le seul metteur en scène spécialisé dont un film (**The Devil in Miss Jones**) a été primé au Festival d'Avoriaz (en 1974), et qu'entre **Gorge Profonde** et **Miss Jones**, il a réalisé une œuvre 100% fantastique (pas du tout hard) : **Legacy of Satan** (1972). Exit ce passionnant auteur sur lequel aucune étude sérieuse n'a été jusqu'alors entreprise (sa filmographie représente près d'une soixantaine de titres !)...
De toute manière, il est évident que la majorité des grands metteurs en scène pornos américains de l'époque (à l'exception de Radley Metzger/ Henry Paris, plutôt porté vers la «comédie dramatique», comme en témoignent **Barbara Broadcast, The Private Afternoons of Pamela Mann** et **The Opening of Misty Beethoven**) ont immédiatement trouvé dans le fantastique et ses mythologies un terrain fertile, une configuration propre à favoriser l'imaginaire sexuel le plus débridé, à décliner fulgurances perverses et variations incongrues, en une flexibilité de la logique commune qu'autorisent les mécanismes du rêve et de l'irrationnel – espace de liberté créative quasi illimité. Nul hasard si, presque simultanément, leurs homologues écrivains de science-fiction, qu'il s'agisse de J.G. Ballard («Crash», «La foire aux atrocités»), Samuel R. Delany («Vice versa»), Philip José Farmer («La jungle nue», «Comme une bête»), Dean R. Koontz («La semence du démon») ou Barry N. Malzberg («Screen», «Captain Parano»), libèrent le genre d'un demi-siècle d'abstinence judéochrétienne en rédigeant les pages les plus hot de l'histoire de la littérature fantastique, certains d'entre eux (comme William Rostler ou Rudy Wurlitzer) oscillant d'ailleurs entre texte et images.

Dans cette euphorie de soudaine subversion, plusieurs tendances se dessinent : la première cherche à revisiter des trames «universelles» pour les érotiser radicalement, les doter d'une vigueur insoupçonnée : **Le Miroir de Pandora** (1981), de Warren Evans, remarquablement filmé, monté et illustré musicalement, explore le thème du «passage», de la traversée des apparences débouchant sur l'envers du décor. Pandora, nouvelle Alice au pays des merveilles, se laisse happer progressivement par l'autre monde et finit par s'y perdre et rejoindre les chimères qui le peuplent. Soumise au pouvoir hypnotique du miroir enchanté (car «sculpté dans le bois d'un chêne frappé par la foudre» !), elle voit son quotidien se désagréger peu à peu, ses fantasmes devenir plus palpables que la réalité. Elle est désormais prête pour l'immersion définitive : il ne restera sur le lit de son ultime expérience terrestre que les sous-vêtements qu'elle avait enlevés. Incontestable réussite plastique et narrative (l'histoire est très construite et le processus de «désincarnation» de l'héroïne excellemment rendu par une série de détails étudiés), ce film intelligent témoigne à lui seul d'un «âge d'or» où le porno rivalisait sans peine avec le cinéma dit traditionnel.

Il en va de même pour **Les Phantasmes de l'Amour** d'Armand Weston (1978) qui propose, quant à lui, une relecture grivoise du «Portrait de Dorian Gray» d'Oscar Wilde. Transposant avec astuce l'argument littéraire (comme quoi les réalisateurs de pornos ne sont pas forcément des atrophiés de la cervelle !) en substituant au tableau qui vieillit un film muet (avec Georgina Spelvin) dont la pellicule enregistre, à la place du héros, les stigmates du temps, l'intrigue raconte les souvenirs légers de l'acteur Darrin Blue, cinquante ans (1920-1970) de luxure et d'éternelle jeunesse durant lesquels défile une histoire américaine passée au filtre des citations cinéphiliques. Weston en profite, à la manière de Mel Brooks, pour parodier successivement les films de gangsters (segment «années 30» avec Dillinger et une certaine «Jean Harlot» !), **Casablanca** («années 40», truffé d'allusions à Humphrey Bogart et aux classiques noirs), **La Fureur de Vivre** et **L'Equipée Sau-**



■ *Cafe Flesh, le chef-d'œuvre du porno fantastique* ■

vage («années 50», en mélangeant les deux histoires), les films «hippies» («années 60» : le style évoque à la fois les productions Roger Corman — notamment **The Trip** — et, bien évidemment, le **Taking off** de Milos Forman), et **The Party** (la réception des années 70 qui sert de lien entre les flashes-back développe un humour «slapstick» proche de l'univers de Blake Edwards). Cette accumulation de clins d'œil favorisant la mise en abyme amusée des œuvres de référence débouche ici sur un «fantastique drolatique» typique du porno américain et prétexte à brocarder aimablement le système, comme dans le délirant **C'est Arrivé à Hollywood** (1972) de Peter Locke («Elle est jeune et jolie. Elle aime ça et désire devenir la reine du porno à Hollywood»), suite de saynètes kitsch dépeignant des tournages fictifs calamiteux (**Samson et Dalila, La Grande Catherine, La Marcheuse pour la Paix**) truffés d'anachronismes loufoques, de dérapages non-sensiques (le décor qui explose sous la vigueur cataclysmique des orgasmes) et de reconstitutions monty-pythonesques (la cérémonie finale des «Phallus d'Or» où la lauréate remercie «ses lèvres, sa langue et sa chatte brûlante sans lesquelles elle n'aurait pu obtenir cet oscar»)... Mais, ne nous égarons pas (quoique le recours appuyé à l'absurde génère aussi du fantastique, option «fantaisie surréaliste»), et reprenons le cours de notre balade coquine.

Seconde source (intarissable !) d'inspiration : l'imagerie religieuse et, plus spécifiquement, les représentations stéréotypées du Paradis et de l'Enfer, déjà consommées par le cinéma américain classique, toujours à la pointe en matière de bondieuseries : **Le Défunt Récalcitrant** (1941) d'Alexander Hall, **Un Petit Coin aux Cieux** (1943) de Vincente Minnelli, **Le Ciel Peut Attendre** (1978) de Warren Beatty, **Always** (1990) de Steven Spielberg, pour ne citer que quelques exemples notoires. Sur ce point, le porno ne se singularise guère dans ses figurations, hormis, répétons-le, Gerard Damiano qui, avec **The Devil in Miss Jones**, offre une vision unique, déprimante et sartrienne de l'Au-Delà, qu'il aura l'occasion d'édulcorer par la suite (**Flesh and Fantasy, Just for the Hell of it**), tout en conservant une posture ironique et iconoclaste digne de son humour grinçant. **Les Portes du Plaisir** d'Ed Brown (avec la chavirante Annette Haven qui, dans **Take off**, pastichait Ingrid Bergman) inverse l'argument de **Miss Jones** : Simon Black, petit malfrat macho et ripailleur assassiné par un mari jaloux, débarque donc au Paradis (nuageux à souhait) et trouve, en guise de Saint-Pierre ou d'Audrey Hepburn, la bien nommée Shiva (on admirera l'oecuménisme du réalisateur : ce micmac — les curés disent «syncrétisme» — n'est pas très catholique !) qui lui explique que dorénavant, ses pulsions seront instantanément assouvies. Affirmation ambiguë, puisque notre misérable jouisseur invétéré finira sur les genoux (au sens propre), frappé d'une indigestion de nourriture et de sexe, suppliant son hôtesse d'arrêter les frais. Il n'avait pas compris qu'il était en Enfer et que, dans la tradition hindoue, Shiva est la déesse de la destruction... Malgré l'inévitable relent moralisateur que dispense un tel scénario, voici de nouveau un porno inventif, amusant et honnêtement troussé. A ce titre, la partouze frénétique qui achève d'épuiser les précieux fluides corporels de notre Dom Juan dégénéré constitue une belle performance de mise en scène et de montage : on y discerne à peine le malheureux étouffé sous l'amoncellement des corps, sur fond sonore de plaintes aiguës, gémissements et vocalises stridentes.

Pour faire bonne mesure, signalons, dans une veine décontractée représentative du style de ce cinéaste, **Les Câlines** d'Alex de Renzy (auteur, entre autres, de la série des **Baby Face** et de la fameuse compilation **History of the Blue Movie**), dont le personnage central est, cette fois-ci, l'archange Gabriel («Gabe»). Devant l'inquiétante permissivité des mœurs modernes, Dieu («Boss») envoie sur Terre son fidèle missionnaire réaliser une enquête sur les vierges, espèce en voie de dis- ■ ■ ■

AU COMMENCEMENT ÉTAIT DAMIANO...

Dans une de ses récentes (et surréalistes) vidéos, **Just for the Pleasure !** (1991), Gerard Damiano/Dieu s'ennuie au Paradis (qui ressemble à des bureaux envahis par les fumigènes). Il convoque Satan, lui paye une bière, vante les délices de la banane, et lui suggère de créer (faut bien se distraire) une boite de production de films X («Céleste Compagnie» !) à vocation historique et pédagogique (du genre : «Comment Adam déflora Eve sur un banc public» ou «Vous ne saviez pas que Cléopâtre s'envoyait Marc-Antoine ET Attila ?»). Aimable façon pour le papa de **Gorge Profonde** (première d'entre les «freaXs») de revendiquer haut et fort le statut de créateur d'un sous-genre : le porno fantastique.

A bien y regarder, cette volonté, un tantinet mégalomane, n'est pas dénuée d'arguments : une fois contourné le clitoris buccal de Linda Lovelace (nous ne sommes pas fanatiques du phénomène ; le film est franchement très laid), les choses sérieuses commencent, et de quelle manière, avec **The Devil in Miss Jones** (1972), Prix de la Critique (tout de même !) au Festival d'Avoriaz 74. Après un suicide au rasoir qui nous vaut l'une des plus splendides (et audacieuses) séquences de l'histoire du porno, Georgina Spelvin expérimente, dans une interzone censée figurer le purgatoire, les mille et une turpitudes de la luxure, pour finalement gésir, insatisfaite à jamais, sous le regard vitreux d'un Diable (encore Damiano !) psalmodiant des propos hermétiques aux relents existentiels. Après ce morceau de bravoure quasi expérimental, l'auteur poursuit sa période «noire» et enchaine trois œuvres étranges, glauques, d'inspiration presque «gothique» : **Psychose et Fantasmes Sexuels de Miss Aggie** (1974), où une vieille femme, cloîtrée avec le cadavre empaillé de son amant, rêve aux multiples personnalités (peu farouches) qu'elle aurait pu endosser (le critique anglais Christian Kessler, dans la revue *Flesh & Blood*, qualifie ce film de «bergmanien» ; nous n'irons pas jusque là, mais il faut reconnaitre que l'ambiance générale n'est pas à la gaudriole !), **Story of Joanna** (1975), son chef-d'œuvre, dont les décors en clair-obscur, dignes de la *Hammer*, encadrent des compositions sadomasochistes que les protagonistes pousseront jusqu'au tragique, et **Odyssex** (1977) qui, comme les deux précédents, s'achève dans le sang... L'âge aidant, Damiano s'assagit, sans toutefois renoncer au fantastique (ou à la science-fiction), ce qui nous vaut des histoires plus distanciées et humoristiques, mais tout aussi atypiques : **Alpha Blue** (1981) et sa séquelle, **Return to Alpha Blue** (1983), nous promènent dans un Eros Center futuriste (les séquences hard, notamment dans le premier opus, demeurent parmi les plus excitantes qu'ait tournées le cinéaste), tandis que **The Devil in Mister Jones** (1986) réintroduit la figure du Diable, venu à la rescousse du malheureux Ron Jeremy pour négocier son âme contre une érection vigoureuse, instantanée et, osons le dire, roccosiffredienne par anticipation. L'épilogue, toujours aussi pathétique, nous révèle la damnation suprême : bander éternellement au Paradis (en Enfer ?) entouré d'anges... sans orifices naturels !

Parallèlement à cette thématique singulièrement judéo-chrétienne (mais rien ne vaut un bon puritain pour parler de sexe), Damiano s'affirme comme le prince de l'onanirisme, des rêves humides prétextes à fantasmes et délires bizarroïdes, aux abords d'un fantastique tendance psy. Bien malin qui distinguera le réel de l'affabulation dans des films comme **Fantasy** (1979) ou **Wild Dreams** (1980), véritables puzzles déconstruits aux combinaisons irrationnelles et symboliques. Ajoutez à cela une forme visuelle privilégiant cadrages invraisemblables à la limite de l'abstrait, montages alternés d'actions non synchrones, flashes-back et flashes-forward en cascade, ralentis, filtres colorés, jeux sur les focalisations, faux raccords volontaires, inserts décalés — vous obtenez un style moderne très typé, à l'opposé de l'uniformité décourageante du porno, de son esthétique sitcomienne, qui pulvérise les conventions, étonne par sa recherche. Qu'on le veuille ou non, certains plans de **Miss Aggie** ou de **Joanna** sont plus proches du **Numéro Deux** de JLG que des énièmes pantalonnades de John B. Root ou de Michel Ricaud. Damiano serait-il le God(h)ard du X ?

■ M.B. ■

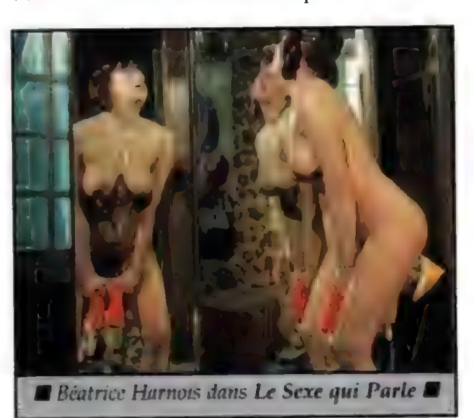




■ ■ ■ parition. Après maintes déconvenues, Gabe en dégote une qu'il déflore illico, puis remonte au Paradis décrire les délices de la baise à Boss qui optera pour «une petite rousse plutôt dodue».

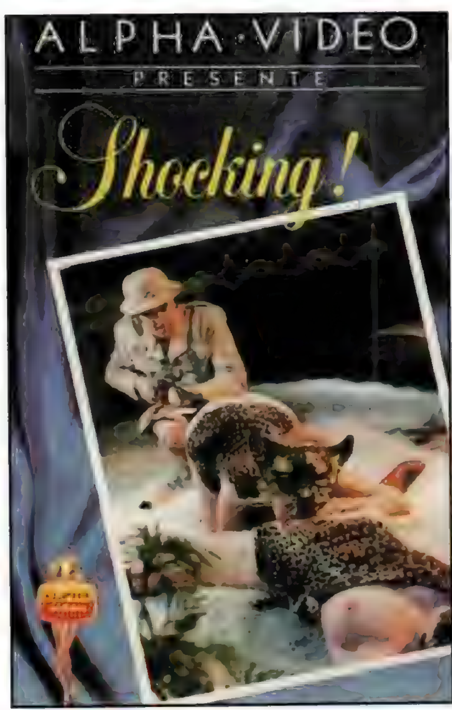
Recentrons-nous maintenant sur des «morceaux de choix», pornos novateurs qui ne doivent rien à personne, hormis à l'onirisme extravagant de leurs concepteurs. Glissons rapidement sur le cultissime (mais néanmoins surestimé) **Derrière la Porte Verte** des frères Mitchell (1972), dont l'unique mérite est d'avoir révélé la beauté radieuse de Marilyn Chambers — l'image, peu ou prou, est aussi hideuse que dans **Gorge Profonde** et les ressorts fantastiques limités à l'idée que l'initiation dont nous contemplons les étapes se déroule dans la tête de l'héroïne. Le film suivant de James et Arthur (**The Resurrection of Eve**, 1973) confirmera leur talent très limité. Ce qui n'est pas le cas d'un autre duo : FX Pope et Rinse Dream, dont les chefs-d'œuvre se nomment **Night Dreams** et **Cafe Flesh** (1986). Dans **Night Dreams**, un couple de scientifiques en blouses blanches enregistrent les rêves et les cauchemars mouillés d'une «américaine moyenne» qui leur sert de cobaye. La libido de ladite ménagère étant encline à divaguer ferme, ses matérialisations fantasmatiques ne sont pas tristes, les partenaires surprenants et hétéroclites : guignol d'enfant monté sur ressorts, calamityjanes coiffées de stetsons, scheiks hiératiques inventant un nouvel usage du narguilé, boîte de cacao et biscotte géantes (non non, nous ne fabulons pas !), démon sodomite... Les «points d'orgue» de ce délire sévère nous dévoilent le sexe d'un simple d'esprit transmué en bébé sanguinolent et l'identité démentielle de l'amant d'une nuit : un gros poisson joufflu apparemment non fumeur ! La force hypnotique de **Night Dreams** tient essentiellement dans sa formalité extraordinaire, images stylisées, ruptures de rythme et d'ambiances, bande-son exceptionnellement créative. Avec vingt ans de recul, il est sidérant de constater à quel point la picturalité décadente de Dream et Pope anticipe les esthétiques alambiquées de Gregory Dark et Michael Ninn, contenant en gestation **Sex Freaks**, **Latex** ou **Body Shock**.

Nous avons gardé le meilleur pour la fin. Aboutissement, apothéose, osons le mot : quintessence. Un exemple, surtout, de ce que le porno serait s'il ne s'égarait pas à singer les autres genres, pathétique entreprise de recyclage plus ou moins maîtrisée. **Cafe Flesh**, c'est d'abord une histoire comme on les aime. Dans un monde futur dévasté, l'humanité est divisée en deux camps : la masse des «négatifs» que la bombe a réduit à l'état d'impuissants maladifs et tourmentés, l'élite des «positifs», rescapés du plaisir qui se donnent en spectacle au «Cafe Flesh», oasis d'extase dans un désert irradié. D'emblée, l'univers du cabaret post-atomique nous saisit, nous transporte vers l'inconcevable, ravissement fulgurant des lieux imaginaires. Max, le meneur de revue, introduit les numéros : un laitier-rat s'envoie une femme esseulée devant trois vieux bébés-vampires munis de hochets en forme d'os, deux secrétaires aux gestes mécaniques se laissent prendre par un patron à tête de crayon («Voulez-vous que je tape un mémo ?») ; pendant ce temps, la cohorte des frustrés pantelants (que l'on jurerait issue d'une BD de Bilal) endure son calvaire en attendant Johnny Ricco, étalon mythique qui «peut tirer dix coups à la file», espérance d'un absolu de la jouissance virtuelle, mais aussi vestige cruel du passé enseveli... Si vous ne devez posséder qu'UN porno, c'est celui-là !



■ Béatrice Harnois dans Le Sexe qui Parle ■





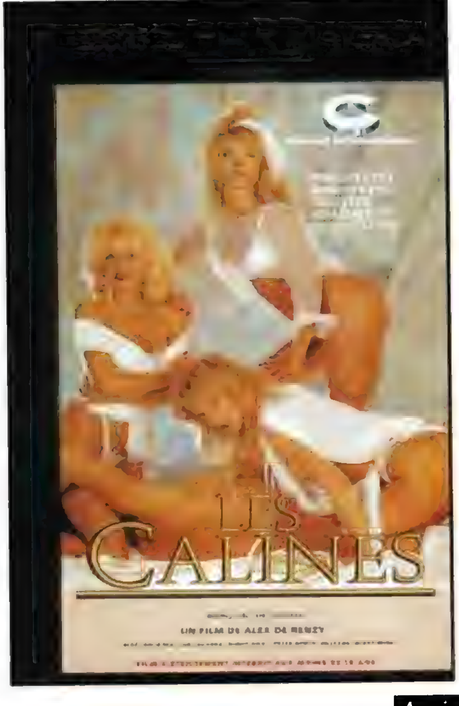
Et les français dans tout ça ? Combien de Claude Chabrol pour un Georges Franju, d'Arnaud Desplechin pour un Alain Robak ? La France n'est pas vraiment une terre de fantastique, encore moins de (bon) porno... Allez, soyons charitable, prenons notre main gauche et comptons sur nos doigts. Si l'on exclut José Bénazéraf (prétentieux, rasoir, méprisant, nul) et les tripatouillages «faux-cul» des producteurs de Jésus Franco (ajoutez quelques inserts hard à **Exorcisme et Messes Noires**, vous obtiendrez **Sexorcismes**), les metteurs en scène dignes d'attention sont au nombre de quatre. Gérard Kikoïne, Frédéric Lansac (Claude Mulot), Francis Leroi et Burd Tranbaree (Claude Bernard-Aubert) qui, malgré son récent «Hot d'Or d'honneur», n'a jamais œuvré que dans la «comédie de situation» pimentée (avec, certes, un peu plus de métier que la moyenne des Alain Payet et Michel Baudricourt). Gérard Kikoïne présente une particularité intrigante : auteur de plusieurs des meilleurs films X entre 1970 et 1980 (avec Sainte Marylin Jess), il s'est essayé à l'horreur basique (la fameuse version, croquignolette, de **Dr Jekyll et Mr Hyde** où Anthony Perkins — flamboyant has-been — découvre accidentellement le breuvage stevensonien, l'ingère et devient... Jack l'Eventreur !), sans avoir eu l'idée de marier les deux genres. Au spectateur d'improviser quelque montage combinatoire...

Frédéric Lansac représente l'unique cinéaste hexagonal répondant à nos critères et manifestant une certaine constance. **Mes Nuits avec Alice, Pénélope, Arnold, Maud et Richard** (1975), à travers les pulsions auto-destructrices de ses protagonistes, conjugue déjà Eros et Thanatos ; **Le Sexe qui Parle** (1975), au titre explicite, conteste à Jacques Demy la définition de «l'événement le plus important depuis que l'homme a marché sur la lune». De nombreuses scènes atteignent des sommets élucubratoires, dont la fameuse interview du «phénomène», filmée en caméra subjective (on se croirait au début d'**Halloween** !). Notons accessoirement que notre ami Gregory Dark, fidèle à ses excès, renouvellera en 1983 le «concept» en le déplaçant au stade anal dans **Between the Cheeks 3** !

En 1976, Lansac continue sur sa lancée avec **Shocking !**, «hénaurme» farce à l'ironie corrosive où l'on apprend que la troisième guerre mondiale a été déclarée parce que les Russes n'ont pas apprécié **Gorge Profonde**, créant un incident diplomatique. Il faut préciser que, dans cette pochade harakiresque, la «danseuse» de la Maison Blanche ne se prénomme pas Monica, mais Linda ! Laquelle Linda, venue réconforter le Président en cette terrible épreuve, profitera d'un ultime orgasme pour appuyer sur le bouton rouge... Ce monument de gaudriole anarchisante (on s'attendrait presque à entrevoir le Professeur Choron au détour d'un plan) mérite la redécouverte. Cinq années passent, les réalisations routinières s'accumulent, jusqu'à l'avènement de **La Femme-Objet** (1981), dernier feu d'artifice d'une carrière X infiniment supérieure à la filmographie «officielle» de Claude Mulot — eh oui, il arrive parfois que la pornographie stimule le créateur qui sommeille...

■ Marc BRUIMAUD ■

(remerciements à **Christophe GUILLOT** et **Denis VIOLET**)



A suivre...



■ *Traci Lords, la «Lolita du porno»* ■

une star américaine

TRACI LORDS

1986 : des ancêtres de Mulder et Scully débarquent chez l'héroïne des **New Wave Hookers** et de **Beverly Hills Copulator**, sur dénonciation de l'un de ses proches. Le FBI met ainsi fin à la carrière X de la rebelle Christy Lee Nussman, alias Nora Louise Kosma, alias Traci Lords qui, depuis 1983, a aligné quelque 150 pornos défiant le Code Pénal, en mentant sur son âge et falsifiant ses papiers d'identité. Scandale sans précédent qui permet au magazine *Penthouse* (dont elle avait été la playmate d'octobre 1984) de titrer, avec l'humour gracieux qu'on lui connaît : «A 18 ans, elle tourne son DERNIER porno»... Ne se démontant pas et oubliant de renier son passé de hardeuse (*«Je me refuse à jouer les victimes, car je ne l'ai jamais été»*), Traci Lords rebondit chez John Waters (**Cry Baby**, 1990) et Brett Leonard (**Programmé pour Tuer**, 1995), manque d'être embauchée par Scorsese pour **Casino**, puis échoue dans les mirettes des ados consommateurs de téléfilms et de sitcoms, via, notamment, deux séries cultes, **Melrose Place** et **Roseanne**. On peut en penser ce qu'on veut (ou, d'ailleurs, ne rien penser du tout!), mais ce parcours opiniâtre exempt de pathos moraliste et de rédemption forcée (deux spécialités américaines) force le respect, tranchant agréablement sur celui, au hasard, de Linda Lovelace qui, après les chiens et la fellation abyssale, découvrit miraculeusement Jésus et l'intégrisme revanchard.

Côté fantastique et joyeuses bizarreries, une référence majeure dans sa production stakhanoviste : **New Wave Hookers** (1985), de Paul Norman, fleuron originel d'une série cultissime (Gregory Dark réalisa les trois suivants, Michael Ninn le cinquième) où créatures infernales de tous poils (démones et diablotins, extraterrestres, magiciennes et amazones) se livrent à un sabbat effréné dans des décors psychédéliques que parcourt une caméra scrutatrice. Des œuvres plutôt bien filmées, construisant un univers homogène, dont le climat onirique, bien que franchement distancié, n'est pas un simple prétexte mais la matière intime du sujet et de la forme; il nous semble que la démarche est suffisamment singulière pour être signalée. Enfin, l'image de Traci Lords affublée de petites cornes rouges, au même titre que Georgina Spelvin et son serpent dans **Miss Jones** ou, plus récemment, Tania Russof en momie-pharaonne dans **Pyramid**, fait partie de ces «icônes collectives» que les médias se plaisent à reproduire dès qu'on parle de films X. Une manière de confirmer que la «Lolita du porno» est entrée vivante dans la légende des idoles fin de siècle.

■ M.B. ■

GHOST DOG
LA VOIE DU SAMOURAÏ

Guidé dans ses actes par le code de conduite aristocratique du Japon ancien, Ghost Dog (Forrest Whitaker) est un tueur à gages au service de Louis (John Tormey), un vieux mafieux qui lui a sauvé la vie. Depuis ce jour, un code d'honneur lie les deux hommes, au travers d'un rapport de fidélité d'un vassal envers son maître, dont Ghost Dog trouve les préceptes dans le livre du samouraï, «Hagakure». Un jour, le droit Ghost Dog (grizzli cultivé) est amené à éliminer un des membres du clan de Louis. L'histoire tourne mal et la guerre est déclarée. Tout le clan est à ses trousses. Fidèle à son code de guerrier d'une autre culture et d'une autre époque, le samouraï doit alors sauver sa peau (d'ours), usant du sabre comme de la télécommande multifonctions.

Décalés, les personnages de Jarmusch le sont tous. Ghost Dog ne communique qu'au moyen de pigeons voyageurs mais dispose d'une artillerie high-tech ; Raymond (Isaak de Bankolé), son seul ami, ne parle que français mais le comprend mieux que quiconque ; le clan des Italiens échappé d'une époque révolue (un Henri Silva cartooné, un Cliff Gorman gominé, un Gene Ruffini handicapé) est néanmoins sensible aux performances vocales de Flavor Flav et Snoop Doggy Dog. Evoluant entre gunfights typiques, vols d'oiseaux, glaces au chocolat et humour potache, **Ghost Dog** témoigne des diverses influences de Jarmusch, de ses coutumières préoccupations esthétiques mais aussi d'une démarche très contemporaine. Références à Kurosawa explicites (par la présence du livre «Rashomon»), hommage à Seijun Suzuki (Jarmusch s'empare de deux scènes de **La Marque du Tueur**), mais aussi sensibilité au revival de la blaxpoitation et ambiance gangsta rap assurée par le beat scandé d'entrée de jeu par un RZA en parfaite symbiose avec le film. Aidé d'un casting et d'une bande son de toute beauté, Jarmusch, quatre ans après son western onirique **Dead Man**, récidive avec talent dans le film de genre et donne cette fois dans le polar débridé.

■ Emmanuelle SEBBAH ■

Bac Films présente Forest Whitaker dans une production **Plywood** *GHOST DOG, LA VOIE DU SAMOURAÏ (GHOST DOG, THE WAY OF THE SAMOURAÏ* - USA - 1999) avec John Tormey - Cliff Gorman - Henry Silva - Isaach de Bankolé - Victor Argo **photographie de** Robby Müller **musique de** RZA **produit par** Richard Guay & Jim Jarmusch **écrit et réalisé par** Jim Jarmusch

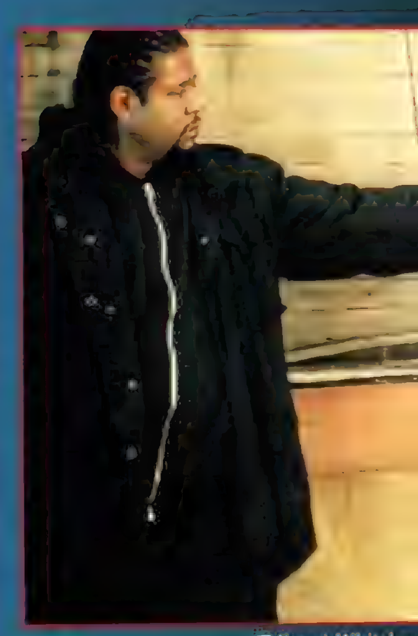
6 octobre 1999 **1 h 56**

Interview : FOREST WHITAKER

Admis dans le panthéon des grands comédiens pour avoir incarné le jazzman Charlie Parker dans le BIRD de Clint Eastwood, Forest Whitaker est un comédien curieux de tout. Curieux des réalisateurs, curieux des cultures étrangères, curieux d'apprendre en faisant son métier... Black samouraï et fine gâchette de GHOST DOG, il passe aux aveux.

Votre filmographie compte parmi les plus éclectiques qui soient. On y trouve de tout, dans des genre très différents, de la science-fiction à la comédie, en passant par le cinéma d'auteur...

C'est vrai. Il serait difficile de déceler une ligne directrice dans ma carrière. En gros, je fonctionne instinctivement, je suis mes envies. Les raisons pour lesquelles je m'engage sur un film varient considérablement. J'ai, par exemple, accepter de tourner **La Mutante** pour pouvoir travailler avec Ben Kingsley. Ça tombait bien, lui voulait travailler avec moi ! Parfois, les gens pensent que mes choix sont complètement déraisonnables, fous. En fait, je recherche les rôles un peu dingues, hors du commun. Des rôles qui correspondent également à un domaine, une discipline que je veux étudier.



■ Forest Whitaker

Un personnage peut m'offrir l'opportunité de me documenter à fond sur la psychiatrie, la religion, la métaphysique... Je me suis déjà longuement et attentivement plongé dans la théologie, la philosophie et la méditation. Ce sont des sujets sur lesquels j'avais envie de m'attarder, mais mon emploi du temps très chargé m'en éloignait toujours. Finalement, j'ai trouvé avec le cinéma un moyen de me cultiver tout en étant payé. C'est également le cas avec **Ghost Dog**, grâce auquel je me suis documenté sur le Japon et les samouraïs en lisant des dizaines de livres !

La personnalité des réalisateurs doit aussi entrer en compte, non ?

Certainement. Mon agent ne comprend pas pourquoi j'ai accepté de me rallier au prochain film d'Abel Ferrara. Comment l'expliquer ? Abel fait partie de ma vie : il a toujours été là pour moi. Un jour, peut-être, personne ne voudra plus de moi, mais je sais qu'Abel sera là. Lui me fera travailler. Travailler avec Abel Ferrara et Jim Jarmusch : c'est une décision d'ordre humain. Avant, au début de ma carrière de comédien, j'avais des agents qui ne me proposaient que des rôles sans intérêt. Je les refusais presque systématiquement car, artistiquement, c'était nul, une condamnation à la stérilité artistique. Il y avait des soaps, des téléfilms, des séries TV, des séries B alimentaires... Curieusement, tous les films que je voulais tourner, eux n'en voulaient pas. **Platoon** faisait partie du nombre. Pour intégrer sa distribution, j'ai moi-même dû négocier mon contrat. Une fois, j'ai répondu affirmatif à l'une de leurs requêtes : **Bloodsport**. Selon ces types, **Bloodsport** allait booster ma carrière.



■ Forest Whitaker ■



■ & John Tormey ■

Cannon, c'était l'avenir. Je me suis bien amusé à le faire, j'ai pu visiter Hong Kong, la Chine... C'était chouette. Puis j'ai vu le résultat, et j'ai eu honte. Honte du film, honte de mon interprétation, honte de moi. De retour aux Etats-Unis, j'ai plaqué mes chers agents !

***Ghost Dog* vous a permis de travailler en étroite collaboration avec Jim Jarmusch, l'un des cinéastes mythiques du cinéma indépendant américain. Quel regard jetez-vous sur lui ?**

C'est un type unique ! Pour **Ghost Dog**, il a engagé d'authentiques hommes de main de la Mafia, des gangsters. Des bonshommes vraiment très drôles, qui n'arrêtaient pas de se balancer des vannes sur le plateau. J'ai adoré travailler avec Jim. C'est un véritable indépendant, un contestataire à 100%. Jamais il ne reniera ses convictions. Il vit totalement à l'extérieur du système. En un sens, il ressemble beaucoup à mon personnage dans le film. Il fait ce qu'il pense qu'il doit faire et s'y tient. Il se fiche que les gens aiment ses films. L'autre jour, il m'a même annoncé : «Si tout le monde aime **Ghost Dog**, je plaque tout, j'abandonne le cinéma». Il en est capable. Il est obstiné, mais il sait écouter les autres, les comédiens, les techniciens... Si quelqu'un lui suggère une bonne idée, il ne ramènera pas son ego pour la saborder. Au contraire ! Il m'a d'ailleurs appris à composer avec les autres, à ne pas m'enfermer dans une coquille lorsque les choses tournent au vinaigre, à ne jamais refuser le dialogue.

■ Propos recueillis par **Cyrille GIRAUD** ■



ENTRE LES JAMBES

Javier (Javier Bardem) et Miranda (Victoria Abril) sont deux obsédés sexuels qui se rencontrent lors d'une thérapie de groupe censée les «guérir». Evidemment, ils vont très vite céder à leurs pulsions et entamer une liaison torride. Mais la découverte d'un meurtre, dont l'enquête est confiée au mari de Miranda, va forcer Javier, premier suspect, à se plonger dans son passé afin de s'innocenter aux yeux de sa nouvelle conquête.

De deux choses l'une : soit le cinéma de genre espagnol est d'une qualité exceptionnelle, soit les distributeurs français se démènent afin d'en diffuser le meilleur. Dans les deux cas, le spectateur y gagne. **Entre les Jambes** ne déroge pas à la règle. Malgré un canevas assez proche d'un quelconque «Hollywood Night», Manuel Gomez Pereira parvient à insuffler à son film la touche de perversité qui manque la plupart du temps aux thrillers érotiques américains. A ce titre, la première scène du film est d'une subversion tout à fait réjouissante : l'un des protagonistes est surpris en plein adultère par sa propre fille de sept ans qui, effrayée, le poignarde ! **Entre les Jambes** comporte beaucoup de séquences de ce type, froidement viscérales et doucement dérangeantes. La plupart d'entre elles concernent d'ailleurs les intrigues parallèles. C'est en s'intéressant aux personnages secondaires, et en déstructurant son récit pour l'occasion, que le réalisateur parvient à surprendre le spectateur et donc à créer un suspense solide. Il transforme son film en puzzle et c'est à nous de remettre les pièces dans l'ordre afin d'y voir plus clair. Le bémol de l'affaire, c'est que Manuel Gomez Pereira est un cinéaste sous influence. Impossible de ne pas penser au Brian De Palma d'**Obsession** et de **Pulsions** au détour de quelques scènes, et notamment de la révélation finale. Mais comme il y a pire référence dans le genre, cela n'entame en rien le plaisir pris à **Entre les Jambes**.

■ **Stéphane MOÏSSAKIS** ■

Opening Distribution présente Javier Bardem & Victoria Abril dans une production **Aurum/Bocaboca** *ENTRE LES JAMBES* (*ENTRE LAS PIERNAS* - Espagne - 1998) avec Carmelo Gomez - Juan Diego - Sergi Lopez - Maria Adanez - Javier Albala - Aldolfo Fernandez **photographie de** Alejandro Vasquez **musique de** Bernardo Bonezzi **scénario de** Joaquin Oristrell & Yolanda Garcia Serrano **produit par** Francisco Ramos & Thierry Forte **réalisé par** Manuel Gomez Pereira

15 septembre 1999 **1 h 55**



■ *Victoria Abril & Javier Bardem* ■



■ *Samuel L. Jackson* ■

LE VIOLON ROUGE

A Cremona, durant la Renaissance, la femme enceinte d'un célèbre luthier, inquiète quant au fils qu'elle porte en elle, se fait tirer les cartes du Tarot. Son mari, en prévision de cette naissance, a fabriqué son chef-d'œuvre, son plus beau violon, qui n'attend plus que son futur propriétaire. A Montréal, de nos jours, des personnes de différentes origines, manifestement préoccupées, se précipitent à une vente aux enchères. Parmi les objets proposés, le mystérieux et presque mythique Violon Rouge. Entre la lecture du Tarot et la vente aux enchères, l'aventure de ce violon va nous faire parcourir quatre siècles de talent, d'inspiration et de douleur.

Une chose qu'on ne refusera pas à François Girard tient à son ambition démesurée. On s'engage rarement dans une telle épopée cinématographique sans la ferme conviction d'avoir quelque chose de précieux à en tirer. La pré-production du **Violon Rouge** a été longue et frustrante, invoquant des financiers de tous horizons dans un projet peu commun. Forcément, le résultat ne pouvait qu'être séduisant, au moins par sa réelle honnêteté. Mais s'il est un pari que Girard n'a pas voulu ou pas osé tenter, c'est celui de la construction en puzzle, certainement la plus à même de nous plonger dans les intrications complexes de son sujet : musique et civilisation. En effet, si l'épisode à Cremona et celui de Montréal se répondent à travers le film (avec une multiplicité de points de vues bienvenue à Montréal), les trois épisodes centraux (Vienne, Oxford et Shangaï) sont rigoureusement chronologiques. Avec son point de départ d'ordre fantastique (si ! si ! vous verrez !), Girard aurait pu sans complexe nous livrer le **Highlander** du film luthier, se faire télescoper époques et personnages dans un bain de mysticisme qui n'aurait que mieux servi son discours. Ce n'est pas le cas. Et à cette sagesse narrative répond la triste sagesse de sa mise en scène. A l'image d'un nombre incalculable de films musicaux historiques, **Le Violon Rouge** se refuse à tout effet excessif, à toute la «vulgarité» qui faisait d'**Amadeus** une date dans le genre. Comme si la passion musicale ne pouvait s'exprimer que dans un cadre rigoureusement académique. C'est le compositeur John Corigliano, revenu d'entre les morts, qui se charge ici de donner le mouvement et l'ampleur aux images statiques du réalisateur. La dernière fois que ce compositeur s'était lancé dans une tâche aussi délicate, c'était pour **Au-delà du Réel**. On se serait bien contenté du quart de la folie du film de Ken Russell sur au moins une bobine du **Violon Rouge**.

■ **Rafik DJOUMI** ■

Metropolitan Filmexport présente Samuel L. Jackson dans *LE VIOLON ROUGE* (*THE RED VIOLIN* - Canada - 1999) avec Irene Grazioli - Jean-Luc Bideau - Jason Flemyng - Greta Scacchi - Sylvia Chang **photographie de** Alain Dostie **musique de** John Corigliano **scénario de** Don McKellar - François Girard - Niv Fichman **produit par** Niv Fichman - Daniel Iron - Giannandrea Pecorelli - Barbara Shrier **réalisé par** François Girard

22 septembre 1999 **2 h 06**





SUGATA SANSHIRO

Le jeune Sanshiro Sugata cherche à intégrer l'école de Ju-Jitsu de Senseï Monma. Mais après avoir assisté à la terrible défaite infligée à Monma et ses hommes par un certain Yano Shogoro, lors d'une rixe, Sanshiro se retourne vers ce dernier. L'école de ce maître Shogoro développe les techniques du Judo, dérivées du Ju-Jitsu, qui commencent à peine à s'imposer au Japon. Sugata se révèle un élève d'une assiduité et d'une habileté exemplaires. Mais la maîtrise de l'art du Judo nécessitera également que Sugata acquiert la maturité qui lui fait cruellement défaut. En se retrouvant, lors d'un tournoi, face au père de sa fiancée, Sugata va apprendre l'amertume de la victoire.

«Ce film n'existe pas. Vous devez confondre avec le film de 1943, ***La Légende du Grand Judo****»*. Lorsqu'en 1995, l'éditeur français *Ciné Horizon* entend cette phrase au téléphone, il doit se rappeler, l'espace d'un instant, que les films sont des objets bien fragiles. *«Ce film n'existe pas»*. Cette déclaration provient de la *Toho*, le studio qui a produit en 1965 ce **Sugata Sanshiro** dont il nie aujourd'hui jusqu'à l'existence. Pour comprendre l'absurdité de la déclaration, un petit retour en arrière s'impose.

En 1965, Akira Kurosawa essaie de convaincre la *Toho* de produire **Barberousse**, une œuvre d'inspiration dostoïevskienne (à l'image de **L'Idiot** et **Les Bas-Fonds**) doublée d'un message d'humanisme confucéen. Mais la reconstitution du Tokyo de la fin du XIXème siècle, imposée par le sujet, effraie le studio. Kurosawa propose alors qu'une nouvelle version de **La Légende du Grand Judo** soit tournée dans les mêmes décors, justifiant leur construction pour les deux projets. Le studio, qui avait alors pris l'habitude de remaker plan par plan les anciens succès plutôt que de les ressortir en salles, accepte le deal. Kurosawa tourne donc **Barberousse** et, à peine le montage entamé, supervise ce **Sugata Sanshiro** dont Seiichiro Uchikawa assure la réalisation. Enthousiasmé par les premières images que tourne Uchikawa, Kurosawa s'investit plus dans le projet et assure lui-même le montage de **Sugata Sanshiro**.

Mais ni **Barberousse** ni **Sugata Sanshiro** n'obtiendront les faveurs d'un public, alors en pleine vogue Yakuzas, et pour qui le classicisme des deux films contraste avec les succès des chambara d'alors (voir le très spaghetti **Zatoïchi**). C'est le début de la période noire pour Kurosawa, violemment critiqué par la Nouvelle Vague menée par Oshima, abandonné par son studio, et qui connaîtra même des tentations suicidaires avant de livrer son bouleversant **Dode's Kaden** cinq ans plus tard. La résurrection de la carrière du maître viendra de ses disciples occidentaux, principalement la France et les Etats-Unis. Tout ce qui est frappé du sceau Kurosawa se verra soudain catalogué œuvre de prestige. Mais les catalogues nécessitent parfois une lecture plus attentive sous peine d'être mal décodés. Pour avoir été officiellement réalisé par le discret Seiichiro Uchikawa, **Sugata Sanshiro** finira dans les limbes de l'histoire.

La question quasi-inévitable reste donc : **Sugata Sanshiro** est-il bien un film de Kurosawa ? Il est en tout cas un symbole marquant du point de rupture de la carrière du maître. Son premier film populaire était le **Sugata** de 1943, son dernier le **Sugata** de 1965. Ce qu'il faudra chercher dans cette version n'est pas tant l'annonce des films à venir que l'adieu à toute une conception de son cinéma, en équilibre fragile entre les demandes du public, du studio et de ses propres aspirations. Cette version remplit donc consciencieusement le cahier des charges (apprentissage, confrontation, rébellion de l'élève puis compréhension de la nature réelle de son enseignement). Mais malgré sa thématique principale, l'amertume de la victoire, ce **Sugata** reste d'une tonalité étrangement optimiste. Ceci ne peut manquer à la fois de paradoxe et de parallèles lorsque l'on sait que l'échec du film va inaugurer la crise majeure de la carrière de Kurosawa. Cette crise qui le mènera lui-même vers une sorte de maturité, personnelle, critique et publique.

■ **Rafik DJOUMI** ■

Cheyenne Films présente Toshiro Mifune & Yuzo Kayama dans une production **Toho/Kurosawa Production** ***SUGATA SANSHIRO*** (Japon - 1965) avec Tsutomu Yamazaki - Eiji Okada - Yunosuke Ito - Daisuke Kato **photographie de** Fukuzo Koizumi **montage de** Akira Kurosawa **musique de** Masaru Sato **scénario de** Akira Kurosawa d'après le roman de Tsuneo Tomita **produit par** Akira Kurosawa **réalisé par** Seiichiro Uchikawa

17 novembre 1999 **2 h 45**



■ *Sugata Sanshiro (Yuzo Kayama)* ■



■ *Shogoro Yano (Toshiro Mifune)* ■

MAFIA BLUES

Pour ceux qui auraient raté le début, rappelons que Harold Ramis, ex-affreux comique acoquiné notamment avec Ivan Reitman (**Arrête de Ramer, t'es sur le Sable**, **Les Bleus**, **SOS Fantômes 1 & 2**), est devenu avec **Un Jour sans Fin** (1993) et **Mes Doubles, ma Femme et moi** (1996) un auteur aussi inattendu qu'anachronique, œuvrant dans la comédie censée à l'heure du non-sens à tout va. Dans **Groundhog Day**, un homme au cynisme pathologique (Bill Murray) était condamné à revivre et revivre encore la même journée pourrie, résistant à la seule issue possible consistant à améliorer petit à petit le quotidien. Dans **Multiplicity**, un mari au bord de l'implosion (Michael Keaton) se retrouvait entouré de trois clones — son pendant viril, son pendant féminin et son pendant imbécile — ce qui lui permettait au final de se reconstruire une identité propre. **Groundhog Day** et **Multiplicity** racontaient de façon à la fois drôle et détournée une analyse, avec le héros malheureux dans le rôle du patient et le réalisateur talentueux dans celui du psy.

Dans **Mafia Blues**, Paul Vitti (Robert De Niro), l'un des parrains de New York en lice pour contrôler la côte Est, s'étonne de soudaines bouffées d'angoisse qui le paralysent lorsqu'il s'agit, par exemple, de corriger un mafieux récalcitrant. Il demande discrètement à son bras droit de lui dégoter un psy. Ce sera Ben Sobel (Billy Crystal), un médecin psychiatre pas vraiment préparé à accueillir la Pieuvre dans son cabinet....

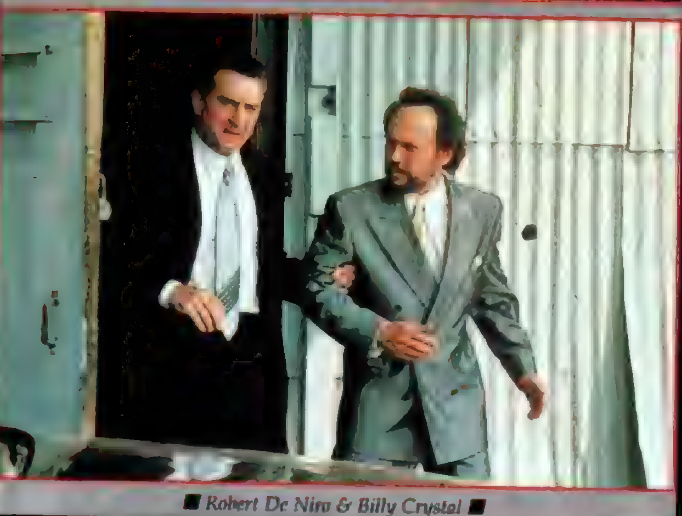
On l'aura compris, **Mafia Blues** n'est rien d'autre que le film qu'Harold Ramis avait pris soin de cacher à l'intérieur de **Groundhog Day** et **Multiplicity**. En racontant une analyse pas banale sans avoir recours ni à l'allégorie, ni au fantastique, le réalisateur aurait très bien pu signer son chef-d'œuvre, ou plutôt son œuvre de vérité. Mais par un effet assez pervers, Ramis se retrouve éjecté de **Mafia Blues** : puisque cette fois il y a à l'écran un patient et un psy, et sachant que l'analyse se fait à deux, le réalisateur semble incapable d'investir son scénario, toujours en retrait de ce qui arrive et à l'écart de ce qui se dit. Comme par hasard, **Mafia Blues** est formellement moche alors que les deux précédents films de Ramis, sans atteindre des sommets esthétiques, affichaient une belle tenue visuelle. Pour la grande comédie d'auteur, c'est donc râpé. Mieux vaut en fait voir **Mafia Blues** comme un film d'acteurs, le principe du script étant de réunir toutes les dix minutes De Niro et Crystal. Dès que ces deux monstres se font face, le jeu et les dialogues l'emportent sur le reste. On se marre beaucoup, ce qui n'est déjà pas si fréquent.

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

Warner Bros. présente Robert De Niro & Billy Crystal dans une production **Baltimore/Spring Creek Pictures/Face/Tribeca** *MAFIA BLUES* (*ANALYZE THIS* - USA - 1999) avec Lisa Kudrow - Joe Viterelli - Chazz Palminteri - Joe Rigano - Richard Castellano **photographie de** Stuart Dryburgh **musique de** Howard Shore **scénario de** Peter Tolan - Harold Ramis - Kenneth Lonergan **produit par** Paula Weinstein & Jane Rosenthal **réalisé par** Harold Ramis

29 septembre 1999 **1 h 42**





■ *Robert De Niro & Billy Crystal* ■

■ *Katie Holmes* ■

MRS. TINGLE

Le cas Kevin Williamson ne cessera de nous étonner. En voilà un qui est passé à la postérité pour avoir écrit **Scream 1** et **2**, puis **Souviens-toi... l'Eté Dernier**, puis **The Faculty**. Il a non pas ré-inventé un genre, mais il l'a dépoussiéré. Avec le succès que l'on sait. L'homme vient de passer pour la première fois derrière la caméra avec un de ses scénarios. Et là, on se dit que les réussites des films précédemment cités sont finalement peut-être dues aux réalisateurs qui ont su insuffler un peu de leur personnalité aux scripts de Williamson. Car question personnalité, **Mrs. Tingle** tourne vraiment à vide.

Mrs. Tingle (Helen Mirren) est professeur à Grandsboro High. C'est la terreur des élèves. En voulant lui prouver leur innocence dans une affaire d'antisèche, Leigh Ann (Katie Holmes), Luke (Barry Watson) et Jo Lynn (Marisa Coughlan) se retrouvent à séquestrer Mrs. Tingle chez elle. Commencent alors des joutes verbales et psychologiques qui seront fatales pour certains...

D'accord, on avait déjà remarqué que Kevin Williamson prenait les adolescents pour des attardés mentaux (surtout dans **Souviens-toi... l'Eté Dernier**). Mais jusque là, il existait dans chaque film un décalage appréciable vis-à-vis cette vision d'ensemble. Ce n'est pas le cas de **Mrs. Tingle**, où tout est traité au premier degré, sans aucune finesse. Mrs. Tingle déteste les adolescents qui la détestent, mais qui se laissent amadouer par une psychologie à deux francs six sous. Si au moins Kevin Williamson traitait un sujet aussi mince (inspiré par ses souvenirs de fac !) et aussi crétin que le plus mauvais épisode de la série *Dawson* (toujours du même auteur) avec une réalisation originale, provocatrice. Même pas ! Filmé avec une remarquable platitude, **Mrs. Tingle** ressemble à un chant du cygne pour Williamson. Reste à savoir s'il se refera une santé avec **Scream 3**.

■ **Stéphane THIELLEMENT** ■

Bac Films présente Helen Mirren & Katie Holmes dans une production **Miramax International/Konrad Pictures/Kevin Williamson** *Mrs. TINGLE* (*TEACHING Mrs. TINGLE* - USA - 1999) avec Jeffrey Tambor - Barry Watson - Marisa Coughlan - Liz Stauber - Molly Ringwald - Vivica A. Fox - Lesley Ann Warren **photographie de** Jerzy Zielinski **musique de** John Frizzell **produit par** Cathy Konrad **écrit et réalisé par** Kevin Williamson

17 novembre 1999 **1 h 28**



■ *Martin Lawrence* ■

FLIC DE HAUT VOL

Certains succès laissent tout de même pantois. Pour avoir fait la fête à certains films «autres» comme **Matrix**, **Le Projet Blair Witch** ou **Sixième Sens** (avec Bruce Willis), on aurait pu penser que le public se serait lassé de certains produits ultra-calibrés, programmés pour faire exploser l'audimat en prime-time. Ce n'est manifestement pas le cas. Le carton US de ce **Flic de Haut Vol** en est la preuve flagrante. Faut dire que les scénaristes se sont creusés les méninges pour faire rire et trépigner les ménagères. Jugez plutôt...

Miles Logan (Martin Lawrence, toujours pas drôle) avait tout prévu pour dérober un énorme diamant, tout sauf la trahison de son complice Deacon. Après avoir réussi à planquer le joyau dans un immeuble en construction, il est arrêté et se voit forcé à purger une peine de deux ans de prison. A sa sortie, bien décidé à récupérer son butin, il réalise que l'immeuble est devenu un commissariat ! Jamais à court d'idées stupides, Logan décide d'infiltrer le bâtiment sous l'identité du Détective Malone, mais rien ne se déroule comme prévu. Responsable malgré lui de l'arrestation d'un malfrat, il se voit adjoindre un partenaire pour mener des enquêtes. Les ennuis commencent, d'autant plus que Deacon est sur sa trace...

Sous-réalisé par Les Mayfield (**Flubber**), un gars qui fait où on lui dit de faire, **Flic de Haut Vol** ne ferait pas plus peine à voir qu'un téléfilm *France 3-Picardie* s'il n'était parcouru de messages fafs fort malvenus. Ainsi Logan, furieux, se permet de passer à tabac un suspect sous l'œil approbateur de ses supérieurs qui lui proposent un coup de main ! Pas mal pour une comédie d'action tout public ! A vous de voir si vous tenez à vos cinquante balles...

■ **Stéphane MOÏSSAKIS** ■

Columbia Pictures présente Martin Lawrence dans une production **Neal H.Moritz/IndieProd/Jaffe** *FLIC DE HAUT VOL* (*BLUE STREAK* - USA - 1999) avec Luke Wilson - Dave Chappelle - Peter Greene - Nicole Ari Parker - Graham Beckel - Robert Miranda **photographie de** David Eggby **musique de** Edward Shearmur **scénario de** Michael Berry - John Blumenthal & Steve Carpenter **produit par** Toby Jaffe et Neal H.Moritz **réalisé par** Les Mayfield

17 novembre 1999 **1 h 34**



■ John Travolta & James Cromwell ■

LE DÉSHONNEUR D'ELISABETH CAMPBELL

Paul Brenner (John Travolta, très bouffi) est enquêteur au sein de la CID, sorte de brigade criminelle militaire. Il a le pouvoir d'arrêter n'importe quel gradé, quel que soit son rang, et ce n'est pas pour lui déplaire. Une nuit, il est appelé au Fort MacCallum. On y a découvert le corps sans vie, nu, meurtri, pieds et poings liés à des piquets, d'Elisabeth Campbell, la fille du général commandant la garnison du fort. Assisté par son ancienne maîtresse et partenaire (Madeleine Stowe, dans un très beau rôle de potiche), Brenner ira jusqu'au bout de son professionnalisme pour épingler le meurtrier. En même temps, ses croyances dans la sacro-sainte armée américaine vont être ébranlées, l'obligeant alors à choisir entre sa carrière militaire et la vérité.

On est loin de **Top Gun** ! Pour son second film après **Les Ailes de l'Enfer**, l'Anglais Simon West montre l'armée sous un jour peu glorieux. Au départ, un viol atroce (un des pires vus au cinéma) et l'incroyable trahison d'un homme envers sa fille. Débute alors un polar baignant dans une ambiance légèrement fantastique, servie par une remarquable photographie de Peter Menzies Jr, au cœur du vieux Sud américain. Fausses pistes et vraies révélations sur les hypocrisies de ces super-soldats œuvrant pour leur patrie jalonnent un scénario dont le gros défaut est d'être trop littéraire. Un script qui aurait également mérité d'aller plus loin en démontant les mécanismes protecteurs de l'institution militaire. Bien sûr, il y a ce flic cynique, plus puissant qu'un général et qui équilibre la situation. Mais il ne faut pas oublier que les auteurs parlent ici de l'armée américaine, d'un cas isolé, insistant lourdement pour ne pas généraliser. La puissance du **Déshonneur d'Elisabeth Campbell** aurait pourtant été décuplée avec un final voyant l'armée s'en sortir «bien». Au lieu de ça, le méchant militaire sera puni par un policier intègre, parfaite incarnation du héros américain. L'art et la manière de sauver la face selon Hollywood !

■ **Stéphane THIELLEMENT** ■

UIP présente John Travolta & Madeleine Stowe dans une production **Paramount Pictures** *LE DÉSHONNEUR D'ELISABETH CAMPBELL (THE GENERAL'S DAUGHTER* - USA - 1999) avec James Cromwell - Timothy Hutton - Clarence Williams III - James Woods - Daniel Von Bargen - Leslie Stefanson **photographie de** Peter Menzies Jr **musique de** Carter Burwell **scénario de** Christopher Bertolini et William Goldman **produit par** Mace Neufeld **réalisé par** Simon West

29 septembre 1999 **1 h 56**

Interview : SIMON WEST

Malgré un premier film tout ce qu'il y a de plus américain, LES AILES DE L'ENFER, Simon West est britannique. Il œuvre d'abord à la BBC avant d'être pris sous contrat chez Propaganda, *société spécialisée dans les clips et les pubs, où il travaille aux côtés de David Fincher, Michael Bay et Spike Jonze. Avec LE DÉSHONNEUR D'ELISABETH CAMPBELL, il affiche la volonté de ne pas rester enfermé dans un même moule, envisageant même pour son troisième film de retracer l'histoire de ses ancêtres britanniques !*

Après *Les Ailes de L'Enfer*, qu'est-ce qui vous a amené à réaliser *Le Déshonneur d'Elisabeth Campbell* ?

Tout d'abord, un bon scénario. Ensuite, je cherchais quelque chose qui soit différent de mon précédent film. Je ne veux pas qu'on dise de mes films qu'ils ont «le style West» ou que c'est «le nouveau Simon West» en se référant sans cesse aux **Ailes de L'Enfer**. Je souhaite qu'on apprécie le film en tant que tel. Pour **Le Déshonneur d'Elisabeth Campbell**, j'ai eu plus de temps que sur **Les Ailes de L'Enfer** : j'ai pu retravailler l'histoire, affiner les personnages, ce qui se rapproche bien plus de ma conception du cinéma. J'ai aussi pu m'occuper des extérieurs, de la lumière, etc... Tout cela détermine mon style pour ce film. Et le suivant sera encore différent : une autre histoire, un autre cadre, une autre luminosité...

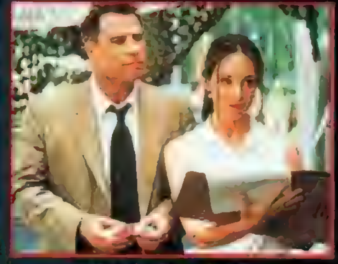
Ce n'est pas parfois un peu long, toute cette préparation ?

Si, mais c'est normal. Je préfère passer deux ans sur un projet auquel je tiens, comme **Le Déshonneur d'Elisabeth Campbell**, plutôt que six mois. Avec moins de temps de préparation, je ferais peut-être quatre fois plus de films, mais je n'en serais pas satisfait. Ça ne m'intéresse pas. J'aurais l'impression de... perdre mon temps ! Mais que le projet prenne deux ans ou six mois, c'est de toute façon fatigant, physiquement et nerveusement, de faire un film à Hollywood. Car la plupart des problèmes, surtout de casting, se règlent au tout dernier moment. Il faut sans cesse se battre pour imposer ce qu'on veut.

Qu'avez-vous changé à l'histoire et aux personnages ?

En fait, j'ai essayé de rester le plus fidèle possible au roman, qui est aussi détaillé qu'un scénario dans les scènes les plus importantes et au niveau de la psychologie des personnages. Souvent, à Hollywood, quand un roman est acheté pour une future adaptation au cinéma, il y a pas mal de remaniements, de réécritures qui dénaturent totalement l'histoire. Celle du **Déshonneur d'Elisabeth Campbell** a été retravaillée pendant sept ans ! Dans la dernière version qu'on m'a fait parvenir, tout l'humour du roman avait disparu. C'était devenu un polar de série, sérieux, avec un détective à la Bogart. Il n'y avait plus d'atmosphère, juste une succession de scènes ennuyeuses au possible. Il ne restait plus que le dilemme du général : l'armée ou sa fille. J'ai préféré revenir au roman original, retrouver l'ambiance du vieux Sud et





■ John Travolta & Madeleine Stowe ■

renouer avec l'aspect «politiquement incorrect» de l'enquêteur, qui avait également été gommé dans cette version du script. C'est ce qui était le plus appréciable dans le livre, en plus d'un humour à froid lors des passages durs, sombres. Dans le roman, tous les corps de l'armée soient quelque part corrompus, et il y a ce sentiment de folie dépressive qui touche beaucoup de protagonistes. Ce ne sont pas les ingrédients habituels d'un blockbuster, mais j'ai tenu à les conserver !

Le sujet du film est loin de glorifier l'armée. Avez-vous cependant pu avoir quelques appuis ?

Vous plaisantez ? Mace Neufeld, le producteur, avait pourtant bénéficié de ce genre de services pour ses films adaptés des romans de Tom Clancy, **A la Poursuite d'Octobre Rouge** et **Danger Immédiat**. Mais pour **Le Déshonneur d'Elisabeth Campbell**, lorsqu'il a téléphoné au Ministère de la Défense pour lui annoncer qu'il adaptait au cinéma le roman de Nelson DeMille, on lui a répondu : «Oh ! Excellent livre ! Mais l'image de l'armée n'y est guère flatteuse... Désolé, on ne pourra pas vous aider sur ce coup» ! Donc, pas d'hélicoptères prêtés, pas de base militaire à notre disposition. Pour West Point, on a survolé l'académie pour filmer quelques images, mais le reste fut recréé en studio.

Le viol d'Elisabeth Campbell est barbare, ignoble... Un cauchemar. Le roman le détaillait-il ainsi ?

Non, il est juste mentionné. Je désirais qu'il soit plus dur dans le film. Je ne voulais pas que les spectateurs, surtout les hommes, oublient le viol pour seulement penser au meurtre. Cet acte de violence est la pierre angulaire de l'histoire, une manière de comprendre l'ignoble trahison du Général envers sa fille. Il est nécessaire de le voir pour comprendre. C'est ce que m'ont dit bon nombre de femmes aux projections-test. Ce viol est abject, mais la réaction du Général est encore pire. A New York, cette scène est aujourd'hui montrée lors de conférences sur les crimes sexuels. Elle a été choisie pour son effroyable impact. Quelque part, c'est assez valorisant pour moi que cette séquence suscite autant de réactions, qu'elle ne soit pas juste un détail du complot qui mène au meurtre.

■ Propos recueillis et traduits par **Stéphane THIELLEMENT** ■

GUNS 1748

La bande annonce nous aura prévenus : «*Ridicule, La Reine Margot, Les Liaisons Dangereuses... on s'en bat les couilles !*». Subtil... Evidemment, le public visé est clairement défini : **Guns 1748** s'adresse aux 15/25 ans. Jake Scott (fils de Ridley) doit se dire que les titres pré-cités sont des films de vieux. Pourtant c'est en essayant de «faire jeune» qu'il transforme justement **Guns 1748** en film de vieux. Bonjour le chemin de croix pour suivre les aventures de Plunkett (Robert Carlyle) et Macleane (Jonny Lee Miller) qui, en cette année 1748, décident de s'associer afin de voler les riches aristocrates londoniens. Tout irait pour le mieux si Macleane ne s'était épris de Lady Rebecca (Liv Tyler, qui se plaignait de son rôle de potiche dans **Armageddon** !), convoitée également par le diabolique Chance, un vieillard d'au moins 45 ans ! Voilà donc un film super «hype», formaté pour le public de **Sexe Intentions** et de **Roméo + Juliette** par un réalisateur qui fait du coup un actioner idiot : filtres violacés et cadres tordus, montage cut et découpage inexistant. La formule Bruckheimer n'est cependant pas respectée puisque les scènes d'action se terminent avant même d'avoir commencé. Sympa, les gars ! Mais le choix le plus aberrant reste celui de Craig Armstrong pour la bande originale (Trevor Jones serait parti en courant). Sa musique n'aurait pas juré dans un Marc Dorcel type **Les Fesses de la Duchesse** ! Tout ça va nous paraître bien daté dès que l'esthétique clip aura évolué. A ne pas voir en attendant le remake Techno/Kung-fu de **Sissi Impératrice**...

■ **Stéphane MOÏSSAKIS** ■

Universal Pictures présente Robert Carlyle & Jonny Lee Miller dans une production **Working Title** *GUNS 1748* (*PLUNKETT & MACLEANE* - USA/Grande Bretagne - 1999) avec Liv Tyler - Alan Cumming - Michael Gambon - Ken Stott **photographie de** John Mathieson **musique de** Craig Armstrong **scénario de** Robert Wade - Neil Purvis - Charles McKeown **produit par** Tim Bevan - Eric Fellner - Rupert Harvey **réalisé par** Jake Scott

8 septembre 1999 **1 h 41**



■ *Johnny Lee Miller & Robert Carlyle* ■



■ *Takeshi Kitano & Yusuke Sekiguchi* ■

L'ETE DE KIKUJIRO

Il a réinventé le polar, il a réinventé l'humour, il a réinventé la mise en scène, il a réinventé l'émotion. Plus gracieux que Godzilla, plus fun que Mizoguchi et plus revitalisant qu'un bon bol de saké chaud, Takeshi Kitano est bel bien le Top du «Made in Japan» de cette dernière décennie. Très populaire dans son pays pour avoir fait le zazou déglingué dans des émissions télé au comique destroy (qu'on aimerait bien voir un jour.... hein *Canal Jimmy* !), Kitano s'est refait une virginité au cinéma. D'abord comme acteur dans le **Furyo** de Nagisa Oshima aux côtés de David Bowie, ensuite derrière la caméra via les polars cultes que tout le monde connaît (**Violent Cop**, **Sonatine**, **Jugatsu**... pour les retardataires). Grâce à la ténacité de cinéphages fous (Tarantino aux Etats-Unis, Jean-Pierre Dionnet en France), ses films ont commencés à être distribués ici voici trois-quatre ans, jusqu'à obtenir la consécration suprême et totale de la critique à la fois branchos, bien pensante et mongolo (moi !). Pourtant, contrairement à ce qu'on pourrait croire, Kitano est un cinéaste plus populaire que franchement auteurisant. Et son dernier film le prouve amplement. Après avoir été béatifié (ou Tibérisé, pour prendre le synonyme du moment) par le monde entier, voilà que «Beat» Takeshi (son surnom quand il faisait le guignolo sur les petites lucarnes) nous revient avec un tout petit film simpliste, rigolo juste ce qu'il faut et terriblement émouvant. Tout en conservant l'ironie, le décalage, l'humour et la noirceur qu'on lui connaît, Takeshi retrace dans **L'Eté de Kikujiro** l'amitié entre un enfant de huit ans et un voyou de cinquante. Le premier s'emmerde sec et le second tente de redonner de «l'essence à sa vie» (ouh, c'est pas joli cette formule !). En rencontrant sur leur chemin divers personnages picaresques (deux simili-Hells Angels, un jeune couple en vacances, un poète du bitume), le bambin et le quinquagénaire vont se rapprocher pour finalement trouver une raison d'apprécier pleinement la vie. Loin de faire dans le pathos ou le comique lourdingue, Kitano utilise comme toujours l'art de l'ellipse, du hors champ et des plans fixes pour faire naître le rire et l'émotion. Une émotion contenue, tout en demi-teinte, mais qui finit par aller droit dans nos cœurs, nos tripes, nos cervelles, nos membres, nos yeux, nos cuisses et nos doigts de pieds. Lâchez la grappe à **Star Wars** et partez à la recherche de votre âme en allant voir **L'Eté de Kikujiro**. Bon sang, quoi !

■ **Christophe LEMAIRE** ■

Océan Films présente Takeshi Kitano & Yusuke Sekiguchi dans une production **Bandai Visual/Tokyo FM/Nippon Herald/Office Kitano** *L'ÉTÉ DE KIKUJIRO* (*KIKUJIRO* - Japon - 1999) avec Kayoko Kishimoto - Kazuko Yoshiyuki - Great Gidayu - Rakkyo Ide **photographie de** Katsumi Yanagishima **musique de** Joe Hisaichi **produit par** Masayuki Mori - Takio Yoshida - Takeshi Kitano **écrit et réalisé par** Takeshi Kitano

20 octobre 1999 **1 h 56**



vidéo

RAYON INÉDITS

par Damien GRANGER, Cyrille GIRAUD & Cédric Delelée

Des acteurs ? Timothy Dalton - Emilio Estevez- Steven Seagal - Richard Dreyfuss - Roy Scheider - Michael Dudikoff

Des réalisateurs ? Franck Roddam - John McNaughton - Paul Thomas Anderson - Deam Semler

Leurs films ? tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans IMPACT, ou quand le petit écran complète positivement le grand

▲ *Lisa Raye dans **Players Club*** ▲

players club

Le rappeur-acteur Ice Cube réalise avec **Players Club** son premier film. Une fiction, estampillée «blaxploitation», destinée au câble. Il ne s'agit ni plus ni moins que le remake à peine déguisé du ridiculissime **Strip-tease** avec Demi Moore. Au lieu de la mère courage, **Players Club** met en scène Diana Armstrong, jeune femme qui, pour payer ses études, abandonne son magasin de chaussures pour montrer ses fesses dans un club. Son nom de scène : Diamond. Plus rentable que de respirer l'odeur des pieds à longueur de journée ! Tandis que le propriétaire des lieux, une fripouille du nom de Dollar Bill, se décarcasse à échapper à ses créanciers, Diana surveille de près la cousine qu'elle a introduite dans les lieux. Une fille très influençable entraînée dans la drogue et les «extras» par la garce décolorée du Players Club...
Très très mince le prétexte de **Players Club**, surtout qu'Ice Cube ne l'étoffe guère au niveau d'un scénario dont il est également le coupable. Au fur et à mesure qu'il progresse, le récit se dilue dans un moralisme suranné. Reste donc un chapelet de saynètes variablement intéressantes. Amusantes lorsque se pointe le roublard Dollar Bill, percutantes à l'occasion d'un sévère crêpage. Quant aux numéros de déshabillage, ils sont loin de faire monter l'érectomètre malgré» la sensualité débordante de Lisa Raye, la «découverte» d'un Ice Cube qui s'est ici réservé le rôle d'un homme de main passablement crétin.

TF1 Vidéo et Métropolitan Film & Vidéo présentent ***PLAYERS CLUB*** (***THE PLAYERS CLUB*** - USA - 1997) avec Lisa Raye - Dick Anthony Williams - Chrystale Wilson - Ice Cube - Bernie Mac **réalisé par** Ice Cube

cléopâtre

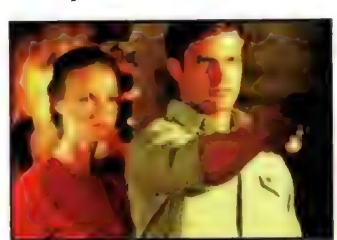
Egypte, 47 ans avant Jésus Christ. Jules César se rend à Alexandrie où il est outrageusement séduit par Cléopâtre, héritière d'un trône usurpé par les autres rejetons de feu son papa. Après l'avoir vigoureusement déflorée, il la proclame Reine et rentre à Rome, où le sénat conspire contre lui à grand renfort de gesticulations et de coupes de cheveux subversives. Lorsque Cléopâtre le rejoint pour lui présenter le fils qu'ils ont conçu par inadvertance, le scandale qui éclate précipite la chute de César. Mais son ami Marc-Antoine, qui en profite pour lorgner à travers les robes transparentes de la belle souveraine, jure de le venger...

Dans ce luxueux téléfilm *Hallmark* (**Merlin, Moby Dick**), on sort plus souvent son membre viril de la toge que son glaive du fourreau ! Intrigues de cour et scènes de ménage entre des protagonistes assez antipathiques parce que tous assoiffés de pouvoir, supplantent quelques scènes d'affrontements navals et terrestres expédiés à grands coups d'effets infographiques, mal intégrés à une mise en scène pourtant dotée à l'occasion d'une certaine ampleur, mais dans l'ensemble trop sage par rapport au sujet traité. Restent les paysages du Maroc, le magnétisme animal de Timothy Dalton et la grâce féline de Leonor Valera, aussi convaincante que foutrement belle. Spectacle tout juste distrayant (et ici amputé de plus d'une heure par rapport à sa version US), **Cléopâtre** ne risque pas de faire ombrage au classique de Mankiewicz.

Free Dolphin présente ***CLÉOPÂTRE*** (***CLEOPATRA*** - USA - 1999) avec Leonor Valera - Timothy Dalton - Billy Zane - Rupert Graves - Bruce Payne **réalisé par** Franck Roddam



▲ *Leonor Valera & Timothy Dalton dans **Cléopâtre*** ▲



▲ *Rochelle Swanson & Casper Van Dien dans **Players Club*** ▲

prise de risque

Prise de Risque répond à toutes les caractéristiques des séries noires «bouseuses» que sont **Red Rock West**, **U-Turn** et cie. Un bled paumé du Texas, des personnages troubles qui jouent forcément double jeu, une banque dont le contenu du coffre suscite nombre de convoitises... Au-dessus du panier de crabes se débat Jake Barnes, ex-vigile d'une grande banque citadine qu'une bavure lors d'un hold-up a poussé à l'exil. Pour arrondir ses fins de mois, il surveille la femme de son patron, une «chaudasse» soupçonnée d'adultère. En fait, l'amant c'est lui. Son existence se corse lorsque rapplique dans le patelin une jolie jeune femme, souffre-douleur et maîtresse d'un malfrat brutal. Inévitablement, tout se beau monde en vient rapidement à l'essentiel : les dollars. C'est désormais à qui entourloupera l'autre...
Le tâcheron Bob Misiorowski connaît sur le bout des doigts ses classiques dans le créneau «braquage, femme fatale et grosse arnaque». Un peu beaucoup pour lui, mais il s'en tire plutôt bien à distiller une atmosphère poisseuse, lourde, d'autant plus fiévreuse que la frontière mexicaine se situe à quelques kilomètres du théâtre de l'action. Un atout géographique lorsqu'un réalisateur s'emploie à créer une ambiance trouble, façon Sam Peckinpah pour **Apportez-moi la Tête d'Alfredo Garcia**. Si **Prise de Risque** ne dépasse jamais le statut de contrefaçon servile, il possède au moins le mérite de l'application. Ce n'est déjà pas si mal après tout !

TF1 Vidéo et Métropolitan Film & Vidéo présentent ***PRISE DE RISQUE*** (***ON THE BORDER*** - USA - 1998) Avec Casper Van Dien - Bentley Mitchum - Bryan Brown - Daniel Baldwin - Rochelle Swanson **réalisé par** Bob Misiorowski

mercenaires

Pauvre Ice T ! Réduit à jouer les mercenaires cupides, il ricane (mal), profère des menaces (encore plus mal), roule des mécaniques (désopilant) dans cette série B guerrière boursouflée de clichés éculés. En tête de liste : le héros, un pilote de l'armée américaine prêt à prendre un emploi de bureau pour se consacrer à sa petite famille. Ça tombe mal puisque l'état-major lui demande d'éradiquer Raymond Menendez, trafiquant multi-genres qui, grâce à la maîtrise d'un satellite de défense, cherche à contraindre les gouvernements à libérer des centaines de terroristes. Rentrent aussi dans la danse un submersible nucléaire collé au fond, un avion furtif volé, une taupe infiltrée au Pentagone... En clair, rien que des poncifs. La réalisation est à l'avenant, plus fonctionnelle encore que celle d'une série TV bas de gamme. Les scènes d'action se réduisent à quelques champs/contre-champs ringards. Le plus croustillant : des dialogues si caricaturaux qu'ils paraissent avoir été écrits par un scénariste conscient de la faillite du projet.

Gaumont Columbia TriStar Home Vidéo & New Tone présentent ***MERCENAIRES*** (***STEALTH FIGHTER*** - USA - 1998) avec Costas Mandylor - Ice T - Andrew Divoff - William Sadler - Ernie Hudson - Tiny Lister - Erika Eleniak **réalisé par** Jay Andrews



▲ *Ice T & Tiny Lister dans **Mercenaires*** ▲

un mort pour 1 dollar

Un cowboy solitaire, virtuose de la gâchette et traqué par des chasseurs de primes, débarque dans une petite ville de l'Ouest où il s'associe avec un ancien soldat sudiste. Ce dernier lui propose de retrouver les propriétaires de trois holsters, sur lesquels sont dessinés les trois parties d'un plan indiquant l'emplacement où a été dissimulé l'or volé par les nordistes aux confédérés à la fin de la guerre de Sécession. Leur parcours sera jonché de cadavres...
Sur cet argument prometteur se greffe une mise en scène qui, à force de vouloir rendre hommage à Sergio Leone (avec musique à la Morricone et extérieurs tournés à Almeria) et au **Django** de Corbucci (le héros trimballe un mystérieux cercueil), tout en s'offrant des gunfights pimentés **Desperado** sans la sauce, se situe constamment à la limite de la parodie pas drôle et ne parvient pas à trouver un équilibre. En outre, difficile de croire à ses cowboys qui semblent totalement immunisés contre la crasse du Far West et à un Emilio Estevez bien trop lisse pour pouvoir prétendre au statut d'héritier du grand Clint. Dommage, d'autant plus que William Forsythe, en unijambiste au cœur d'artichaut et Howie Long, en propriétaire terrien obsédé par la vengeance, sont impeccables. Il n'empêche que venant du réalisateur de **Police Academy** et d'**Alarme Fatale**, les coups de pétoire d'**Un Mort pour 1 Dollar** sonnent comme une véritable rédemption, laquelle ne dépasse malheureusement pas le niveau standard des westerns estampillés *TNT* dont ce téléfilm fait partie.

Free Dolphin présente *UN MORT POUR 1 DOLLAR (DOLLAR FOR THE DEAD* - USA - 1999) avec Emilio Estevez - William Forsythe - Joaquim de Almeida - Howie Long - Ed Lauter **réalisé par** Gene Quintano


▲ *Emilio Estevez dans* ***Un Mort pour 1 Dollar*** ▲

MICHAEL DUDIKOFF, (mini)star de l'action dans CONTRE OFFENSIVE & LA DERNIÈRE CIBLE


▲ *Michael Dudikoff dans* ***La Dernière Cible*** ▲

Parmi les routiniers du cinéma d'action de seconde zone, Michael Dudikoff est peut-être un de ceux qui s'en sortent le mieux. Très prolifique (38 films en 20 ans de carrière bien remplie), ce sosie de la poupée Ken est aussi hautement rentable sur le marché de la vidéo. Né le 8 octobre 1954 à Redondo Beach, en Californie, Michael Dudikoff aurait pu sans aucun problème intégrer un boys band mais le destin en a voulu autrement. Alors qu'il est serveur dans un bar pour payer ses études, un agent le remarque et lui propose de poser pour des pubs *Adidas*. Michael Dudikoff se prend au jeu et déclare : *«Voilà un boulot qui rapporte gros, où l'on rencontre des gens extra et des filles superbes. Je continue !»* (véridique). Après quelques apparitions dans les séries ***Happy Days*** et ***Dallas***, on peut l'entrevoir dans **Tron**, **Retour vers L'Enfer** et **Le Palace en Délire**. Il prend ensuite de l'envergure en devenant un ninja dans la série **American Warrior**, que produisent les mythiques Menahem Golan et Yoram Globus de la *Cannon*, alors à la recherche d'une nouvelle star pour remplacer les croulants Charles Bronson et Chuck Norris. Pour eux, Michael Dudikoff n'hésite pas à faire passer la quantité avant la qualité, à tenir des rôles souvent identiques, courant à l'aveuglette une pétoire à la main dans six films de plus, jusqu'à ce que la compagnie dépose le bilan. Pas découragé, Dudikoff persiste et rentre dans l'écurie *Royal Oaks*, où il continue d'enchaîner deux ou trois films l'an, comme **Contre Offensive** et **La Dernière Cible** font partie.

Dans **Contre Offensive**, Michael Dudikoff est Jake Fuller, un agent de l'OTAN à la conduite irréprochable, qui n'a jamais connu de défaillance, même lorsque son frère s'est fait abattre par l'ennemi devant lui. Un palmarès exemplaire qui le désigne logiquement pour une mission à haut risque commandée par les services secrets américains. Fuller et sa coéquipière Swain doivent s'introduire dans le sous-marin russe high-tech Odessa, tombé entre les mains de terroristes qui menacent d'utiliser son arsenal pour relancer la Guerre Froide...
Contrairement aux précédents **Indian Ninja**, **Desert Fox** et **Fallout**, Fred Olen Ray fait quelques efforts pour que ce **Piège de Cristal** aquatique atteigne un niveau honorable. Malgré un rythme en dents de scie et un décor minimaliste et étriqué (toujours les mêmes coursives interminables, toujours la même salle de contrôle), **Contre Offensive** parvient donc à faire illusion : plus couillu niveau castagne, marrant dans la caricature des méchants (des Russes avides de pouvoir et chauds lapins), correctement ficelé. Et Michael Dudikoff qui s'investit à fond dans son rôle, même si l'athlétique et charmante Alexander Keith lui vole souvent la vedette. Cela suffit à rendre l'entreprise gentiment distrayante.

Avec **La Dernière Cible**, Michael Dudikoff quitte l'uniforme militaire pour un rôle de simple flic qui requiert un large éventail d'émotions. Et sans être toujours à la hauteur, l'ancien ninja de la *Cannon* s'en sort honorablement. Sonny McClane (comme par hasard !) est un policier intègre qui court après les détenus en cavale. Logique qu'un couple de restaurateurs russes vienne lui offrir 20.000 dollars pour qu'il retrouve leur fils Jonish. Ils perdraient tous leurs biens s'il ne se présentait pas à la cour le jour de son jugement. Lorsque Sonny retrouve la trace de Jonish, celui-ci est abattu par deux tueurs mystérieux. C'est alors que Sonny apprend que Jonish était en fait le neveu de Gregor Tuzla, puissant chef de la mafia russe. Sonny a 24 h pour retrouver l'assassin de Jonish, sinon, il sera tenu pour responsable de son décès...
Spécialiste du film d'action bon marché, Damian Lee (**Terminal Rush** avec Don «The Dragon» Wilson, **Une Balle dans la Peau** avec Jeff Wincott) en connaît la recette sur le bout des doigts : histoire simple mais solidement ficelée, passages à tabac violents, gunfights réguliers, érotisme léger et une pointe d'humour constituent donc le menu de **La Dernière Cible**. Dommage cependant que sa mise en scène manque singulièrement de relief et que les méchants mettent du temps à sortir leurs armes, ce qui tire à plusieurs reprises le film vers le bas.

PFC Vidéo présente *CONTRE OFFENSIVE (COUNTER MEASURES* - USA - 1998) avec Michael Dudikoff - Alexander Keith - James Horan - Scott Marlowe - Robert Donovan - Rick Cramer - Lada Boder **réalisé par** Fred Olen Ray

PFC Vidéo présente *LA DERNIÈRE CIBLE (MOVING TARGET* - USA - 1996) avec Michael Dudikoff - Michelle Johnson - Ardon Bess - Tom Harvey - Noam Jenkins - Billy Dee Williams **réalisé par** Damian Lee

filmographie michael dudikoff

1979 - **The Black Marble** (Harold Becker) *1981* - **Bloody Birthday/Les Tueurs de l'Eclipse** (Ed Hunt) - **The Best Little Girl in the World** (Sam O'Steen/TV) *1982* - **Making Love** (Arthur Hiller) - **I Ought to be in Pictures** (Herbert Ross) - **Tron**/idem (Steve Lisberger) *1983* - **Uncommon Valor/Retour Vers l'Enfer** (Ted Kotcheff) *1984* - **Bachelor Party/Le Palace en Délire** (Neal Israel) *1985* - **Radioactive Dreams/Le Dernier Missile** (Albert Pyun) - **American Ninja/American Warrior** (Sam Firstenberg) *1986* - **Avenging Force/American Warrior 2, Le Chasseur** (Sam Firstenberg) *1987* - **American Ninja 2 : The Confrontation/Le Ninja Blanc** (Sam Firstenberg) *1988* - **Platoon Leader**/idem (Aaron Norris) *1989* - **River of Death/La Rivière de la Mort** (Steve Carver) *1990* - **Midnight Ride**/idem (Bob Bralver) - **The Woman Who Sinned/Erreur Fatale** (Michael Switzer/TV) *1991* - **The Human Shield/Le Bouclier Humain** (Ted Post) - **American Ninja 4 : The Annihilation/Force de Frappe** (Cedric Sundstrom) *1992* - **Chain of Command/Puissance de Feu** (David Worth) *1993* - **Rescue Me/L'Equipée Infernale** (Arthur Alan Seidelman) - **Cobra**/idem (Brad Turner/TV) *1994* - **Soldier Boyz**/Idem (Louis Morneau) *1995* - **Cyberjack/Virtual Assassin** (Robert Lee) - **Bounty Hunters/Les Professionnels** (George Erschbamer) *1996* - **Moving Target/La Dernière Cible** (Damian Lee) - **Crash Dive/Nuclear Alert** (Paul Boyington, alias Andrew Stevens) - **Hardball/Les Professionnels 2** (George Erschbamer) *1997* - **Strategic Command/Haute Tension** (Rick Jacobson) - **The Shooter** ou **Desert Shooter** (Fred Olen Ray) - **Black Thunder**/idem (Rick Jacobson) - **Counter Measures** ou **Crash Dive 2/Contre Offensive** (Fred Olen Ray) *1998* - **In Her Defense** (Sidney J. Furie) - **Freedom Strike** (Alan Goldstein) - **Ringmaster** (Neil Abramson) *1999* - **Fugitive Mind** (Fred Olen Ray) - **The Silencer** (Robert Lee)


▲ *Michael Dudikoff dans* ***Contre Offensive*** ▲



▲ *Gwyneth Paltrow dans* **Double Mise** ▲

double mise

Le premier film inédit du futur réalisateur de **Boogie Nights**. Déjà, Paul Thomas Anderson y affirme un style sûr, à la fois académique et moderne. Un style qui penche à la fois du côté de Quentin Tarantino et de Martin Scorsese sans toutefois verser dans le plagiat. Doucement, sans accélération du rythme, le jeune cinéaste raconte dans **Double Mise** l'histoire d'une rédemption. Celle de Sidney, véritable pilier de casino qui en a gros sur le patate depuis le jour où il a abattu un homme. Pour faire amende honorable, Sidney prend sous sa coupe le fils du disparu. Un pauvre type, pas très intelligent, à qui il enseigne les tours d'un vieux renard du jeu. Tout va pour le mieux entre Sidney et son élève jusqu'à la rencontre d'une jolie serveuse doublée d une prostituée, une certaine Clementine. Un client malmené, un maître-chanteur menaçant de soulever le rideau du passé... Et le placide Sidney commence à voir rouge !
Paul Thomas Anderson mène son récit d'une main de maître, gardant toujours une longueur d'avance sur le spectateur. Comme un bon joueur de poker, il n'abat ses cartes que progressivement, au moment le plus opportun. Les interprètes, de Philip Baker Hall (un second couteau coutumier des rôles de flic) en pro fatigué des cartes à John C. Reilly en bellot, servent avec une discrète efficacité son propos.

Gaumont Columbia TriStar Home Vidéo présente *DOUBLE MISE* (*HARD EIGHT* - USA - 1996) avec Philip Baker Hall - John C. Reilly - Gwyneth Paltrow - Samuel L. Jackson **réalisé par** Paul Thomas Anderson

le patriote

Outre que sa ceinture abdominale s'élargit de manière substantielle, que son jeu se réduit désormais à un faciès plus immobile encore que celui de Charles Bronson, Steven Seagal passe aux aveux dans **Le Patriote**. A son vieux pote, il avoue être sur la même longueur d'onde que les méchants du film, une milice d'extrême droite. D'accord avec leurs idées ultra-nationalistes, mais pas avec leurs méthodes, histoire de se donner bonne conscience. L'une d'elles consiste à répandre un virus dans un bled reculé du Montana pour se faire entendre. Evidemment, le péril bactériologique contamine toute la population, puis menace de s'étendre à tout le continent. Façon **Alerte !**, l'armée intervient, place la population en quarantaine... Heureusement, Super Seagal, titulaire du rôle d'un médecin-cow boy-ancien immunologiste de la CIA, intervient et découvre un antidote au virus, via une infusion à base de fleurs des champs. Entre fusillades et bastons (toujours les mêmes !), la star au creux de la vague s'applique à délivrer quelques messages écolo-fumeux sur les médecines naturelles et l'acharnement du Pentagone à abandonner à leur sort de dangereux bacilles, comme par exemple les germes du SIDA ! Une théorie émise très sérieusement par un comédien aussi charismatique qu'une vieille semelle.
Derrière la caméra, Deam Semler (chef-opérateur de **Mad Max 2** et de **Danse avec les Loups** passé à la réalisation avec l'honorable **Firestorm**) fait ce qu'il peut pour donner un peu de tonus à ce triste spectacle narcissique, remake à peine voilé de **Menace Toxique** et de **Terrain Miné**. Il ne peut rien pour sauver **Le Patriote** du ridicule lorsque des troufions s'en vont cueillir des fleurs des champs, des hélicoptères larguant ensuite leurs pétales sur la ville. Grand !

Touchstone Home Vidéo présente *LE PATRIOTE* (*THE PATRIOT* - USA - 1997) avec Steven Seagal - Gailard Sartain - L.Q. Jones - Camilla Belle - Dan Beene **réalisé par** Deam Semler



▲ *Steven Seagal dans* **Le Patriote** ▲

le manipulateur

C'est à Meyer Lansky, figure emblématique du syndicat du crime lancé pendant la prohibition, qu'est consacré ce biopic produit par la chaîne câblée *HBO* et scénarisé par David Mamet (**Les Incorruptibles**). Et c'est à se demander s'il n'a pas, pour l'occasion, adapté l'une de ses pièces, tant on a l'impression d'assister à du théâtre (mal) filmé. L'intention de départ était pourtant louable : démontrer que Lansky, moins connu que Lucky Luciano ou Bugsy Siegel, qui ne sont ici que des personnages secondaires, fut en fait l'expert financier, l'éminence grise et le véritable instigateur du crime organisé. C'est en tout cas ce qu'on essaie de nous faire comprendre, via des flashes-back répétitifs où les personnages passent leur temps assis à boire du café tout en discutant dans divers endroits (cuisine, bureau, salon, bar, etc...) qui semblent avoir tous été filmés dans le même studio. L'absence de tension dramatique et la pauvreté des dialogues n'améliorent pas la léthargie qui ne manque pas de s'installer, pas plus que l'interprétation de Richard Dreyfuss, qui se la joue De Niro (avec moues dégoûtées, haussement de sourcils et look Al Capone).
Le Manipulateur a donc tout du téléfilm bavard et fauché, et les références passagères dont McNaughton émaille son film (**Il Etait une Fois en Amérique**, **Les Incorruptibles**, **Le Parrain**, **Bugsy**) sont tellement déplacées qu'elles rendent ce produit encore plus médiocre.

Imatim présente *LE MANIPULATEUR* (*LANSKY* - USA - 1998) avec Richard Dreyfuss - Eric Roberts - Anthony La Paglia - Illeana Douglas - Max Perlich - Beverly D'Angelo **réalisé par** John McNaughton



▲ *Wings Hauser dans* **Skin Gang** ▲

skin gang

Mac sadique dans le très glauque **Descente aux Enfers** de Gary Sherman et flic schyzo dans le non moins barré **Les Vrais Durs ne Dansent pas** de Norman Mailer, le chevelu Wings Hauser interprète ici Joe, un ex-flic alcoolo divorcé qui vit mal l'homosexualité de son fils. Lorsque celui-ci est envoyé à l'hôpital par un gang de nazillons, Joe répond pourtant présent à l'appel au secours de son ex-femme et s'en va châtier les coupables.
Mélo familial bas de plafond entrecoupé d'images sordides, **Skin Gang**, sous des dehors dénonciateurs, est un film authentiquement faf : Joe finit par accepter que son fils soit gay après que celui-ci ait prouvé sa virilité en allant casser du skin lors d'une expédition punitive où Hauser et sa petite famille marchent à la tête d'un groupe multiracial armé de battes de base-ball, le tout illustré par une chanson à la «We are the world». En plus d'être nauséabonde, la scène arrive sans prévenir après quatre-vingt minutes pathétiques sans rythme, ni suspense, ni action : deux scènes de raclée, un viol collectif (où la victime prend son pied !), et voilà. Résultat, **Skin Gang** est sans problème le film le plus con de la carrière de Hauser. Faut dire aussi qu'il l'a réalisé !

Imatim Diffusion présente *SKIN GANG* (*GANG BOYS*, ex-*SKINS* - USA - 1994) avec Wings Hauser et ses enfants (Cole et Bright) - Linda Blair - Daryl Roach - Talbert Morton **réalisé par** Wings Hauser



▲ *Richard Dreyfuss dans* **Le Manipulateur** ▲

sécurité maximum

Produit par *Royal Oaks*, la compagnie de l'acteur Andrew Stevens et du businessman Ashok Amritrage (celle qui décline les blockbusters plus vite que son ombre), **Sécurité Maximum** lorgne fortement du côté des **Ailes de l'Enfer**, mais aussi de **Speed** et **Piège à Grande Vitesse**. Luke Sinclair est un ancien flic condamné à quinze ans de prison pour avoir abattu l'assassin acquitté de sa femme et de sa fille. Lorsque sa conditionnelle est rejetée, il est transféré à la prison haute sécurité de Redwood en compagnie de quatre autres détenus très dangereux, dont Enzo, qui purge une lourde peine pour multiples meurtres et braquages. Dans le train qui les amène au nouveau pénitencier, Enzo, aidé de plusieurs complices, se débarrasse de ses gardes et prend le contrôle de la situation. C'est alors que Luke décide de prêter main forte aux US Marshals lancés à leur poursuite pour stopper Enzo. Une tâche rendue encore plus difficile lorsque les freins du convoi rendent l'âme. Désormais, en plus des quatre fugitifs, c'est 200 tonnes d'acier lancées à pleine vitesse en direction de Los Angeles qu'il faut arrêter...
Malgré quelques bonnes idées, **Sécurité Maximum** se contente de recycler les ingrédients habituels de la série B d'action sans grande originalité. Mollement réalisé par Jerry Jacobs, ce film sous influence compte au moins quelques guest-stars grimaçantes à souhait : Don Swayze, Ed O'Ross, Sam Jones et surtout Clint Howard qui en fait des tonnes en serial-killer débile mental. Par contre, les deux têtes d'affiche ont été bizarrement choisies. Le retraité Roy Scheider (**Les Dents de la Mer**), peu crédible dans le rôle de l'impitoyable Enzo, et le pas très nerveux Ray Wise (**Twin Peaks**), en shérif sénile, s'affrontent dans un duel laborieux. Avec le troisième âge à bord, c'était difficile de faire dans l'explosif !

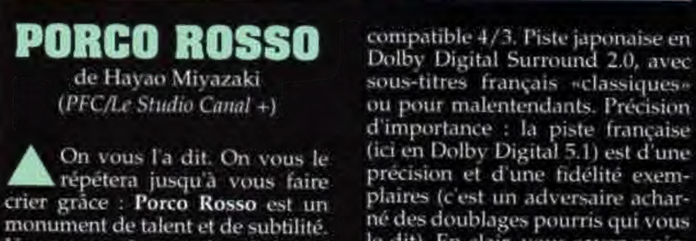
PFC Vidéo présente *SÉCURITÉ MAXIMUM* (*EVASIVE ACTION* - USA - 1998) avec Roy Scheider - Ray Wise - Dorian Harewood - Delane Mathews - Ed O'Ross - Clint Howard **réalisé par** Jerry Jacobs



▲ *Roy Scheider dans* **Sécurité Maximum** ▲

DVD collector







PORCO ROSSO

de Hayao Miyazaki

(PFC/Le Studio Canal +)

On vous l'a dit. On vous le répétera jusqu'à vous faire crier grâce : **Porco Rosso** est un monument de talent et de subtilité. Une œuvre à ce point éminemment cinématographique qu'on ne peut plus définir le cinéma sans la citer. Entre les élans de fraternité de Saint-Exupéry, l'humanisme au quotidien du John Ford de **L'Homme Tranquille**, la fibre libertaire douce-amère de René Clair, une équipe à 100% japonaise, sous la baguette d'un pur génie, a livré le plus beau film «européen» de cette fin de siècle. Jamais les côtes de l'Adriatique n'ont été aussi belles, jamais la nostalgie du «Temps des Cerises» n'avait autant pénétré nos esprits. A l'âge des aventuriers, des derniers chevaliers, de l'émancipation féminine, des idéaux de jeunesse, les héros de Miyazaki nous chantent «Ne nous dites pas que cette époque a été vaine». Libre à vous de ne pas avoir la gorge serrée. Mais si tel est le cas, on vous plaint.
Ne cherchez pas ailleurs. Il n'y a pour l'instant qu'en France que vous trouverez ce DVD. Transfert impeccable, format respecté en 16/9ème compatible 4/3. Piste japonaise en Dolby Digital Surround 2.0, avec sous-titres français «classiques» ou pour malentendants. Précision d'importance : la piste française (ici en Dolby Digital 5.1) est d'une précision et d'une fidélité exemplaires (c'est un adversaire acharné des doublages pourris qui vous le dit). En clair, vous savez maintenant comment dépenser votre argent intelligemment.

NEW JACK CITY

de Mario Van Peebles

(Warner)

Avant de s'enfoncer dans les égouts de l'exploitation vidéo, Van Peebles avait commencé par faire sacrément bonne impression avec cette série B aussi vulgos qu'énergique. Séquence d'ouverture monumentale d'efficacité, figures stylistiques aussi abondantes et agréables que parfaitement inutiles, et des guns dans tous les sens et toutes les positions. Wesley Snipes en fait trois tonnes, Ice-T joue comme un pied, ça coule de bons sentiments ou ça bastonne sec, mais il n'y a pas de demi-mesure. Tant mieux.
Format respecté 16/9 compatible 4/3. Anglais/Français/Italien en Dolby Digital 5.1 et 10 millions de sous-titres.

DUMB & DUMBER

de Bob et Peter Farrelly

(PFC/Pathé)

Oui. On le sait, le DVD de **Mary à tout Prix** vient de sortir. Mais si ce Farrelly-ci nous a effectivement bien fait marrer, ce Farrelly-là, le seul, le vrai, l'unique, continue à chaque vision de nous faire mal aux côtes et à la gorge, tellement on est pris de spasmes rigolatoires hystériques. ***«Le Citizen Kane** du film caca-prout»* est la définition la plus appropriée à cette ôde à la bêtise. Un guide spirituel pour tous ceux qui ont encore 7 ans d'âge mental. Ce DVD reprenant le montage américain, il y manque 8 secondes (lorsque Jeff Daniels jette un bidet de chiotte par la fenêtre). Gargl !
V.F en 2.0 et V.O st en 5.1

COBRA

de George Pan Cosmatos

Il est bête comme ses pieds. Il est moche. Il est facho. Il est sale. Cobra, c'est Torrente avec quelques kilos en moins. Redécouvrir aujourd'hui cet «Hollywood Night» du grand écran, après **Last Action Hero** ou les ZAZ, c'est se prendre en pleine face sa fibre involontairement parodique. Et on se marre. De bon cœur. Sans se forcer.
1.85 légèrement recadré. 16/9 compatible 4/3. V.O en 5.1 et V.F (mortelle!) en 2.0.

ZONE 1

DELIVRANCE

de John Boorman

Nettoyé, dépoussiéré, avec une piste son confiée aux bons soins du Dr Digital, le père éternel des «survivals» se paye un lifting et n'en demeure pas moins toujours aussi craspec et agressif. Copie scope nickel en 16/9 compatible 4/3, V.O en 5.1, sous-titres français, et V.F d'époque en mono (pratiquement sans bruitages). Agrémenté d'une featurette de 10 minutes sans sous-titres.
PS : Les recommandations *Warner* vous apprendront que si vous aimez ce genre de film, alors vous aimerez **Mission** ! Ah ?

■ **Rafik DJOUMI** ■

Pin-up

DENICE DUFF

«J'adore la chanson, mais je suis nulle. Alors je me contente de coucher avec des musiciens...»

A 29 ans, et malgré une carrière assez limitée, Denice Duff fait l'objet d'un véritable culte aux Etats-Unis. Pourquoi ? Juste pour avoir promené son aguichante silhouette de brunette peu farouche dans les trois suites de la saga vampirique **Creatures of the Night (Subspecies)**, respectivement intitulées **Bloodstone**, **Bloodlust** et **Bloodstorm**. Produit par *Full Moon*, la société de Charles Band, la série des **Subspecies** marche encore mieux que celle des **Puppet Master** outre-Atlantique, la propulsant en un clin d'œil en haut du podium des stars de la série B. A partir de **Bloodstone**, Denice Duff remplace donc Laura Tate dans le rôle de Michelle, une touriste américaine en vadrouille en Roumanie qui rejoint le royaume des suceurs de sang après avoir succombé au charme du ténébreux Radu. *«J'ai toujours aimé les films se rapportant aux vampires. Alors c'était pour moi un honneur de participer à ceux-là. Je me suis beaucoup documentée pour mieux appréhender mon rôle. Ce que je trouve fascinant avec ce mythe, c'est qu'il reste d'actualité, qu'on peut le rapprocher de certains phénomènes de société comme la sexualité, et par extension l'homosexualité et les maladies sexuellement transmissibles, le meurtre, la dépendance à la drogue... J'ai aussi lu toutes les œuvres d'Anne Rice et regardé bon nombre de films sur le sujet, tels que* ***Nosferatu****, tous les* ***Dracula*** *y compris celui de Warhol,* ***Aux Frontières de l'Aube*** *et même* ***Blacula****. Ensuite, je me suis aussi imposée un régime draconien, arrêtant de manger de la viande pour n'absorber que du liquide. Lorsque vous n'êtes pas habitué, votre corps réagit bizarrement. Vous avez l'air d'une vraie vampire !»* plaisante Denice Duff. Entre les épisodes 3 et 4 s'écoulent trois ans durant lesquels elle disparaît totalement des écrans. Un choix délibéré pour fêter la naissance de sa petite fille Paris. *«Je comptais me remettre à travailler après avoir accouché mais j'étais choquée de voir que ma fille ne me reconnaissait pas et qu'elle était bien plus intime avec sa nourrice. C'était comme si elle ne savait pas qui j'étais. J'ai donc décidé de prendre des congés pour l'élever et en même temps m'occuper du fan club de mon mari».* Fan de musique, elle avait rencontré son futur époux, membre du groupe de rock Chalk Farm, lors d'un concert.

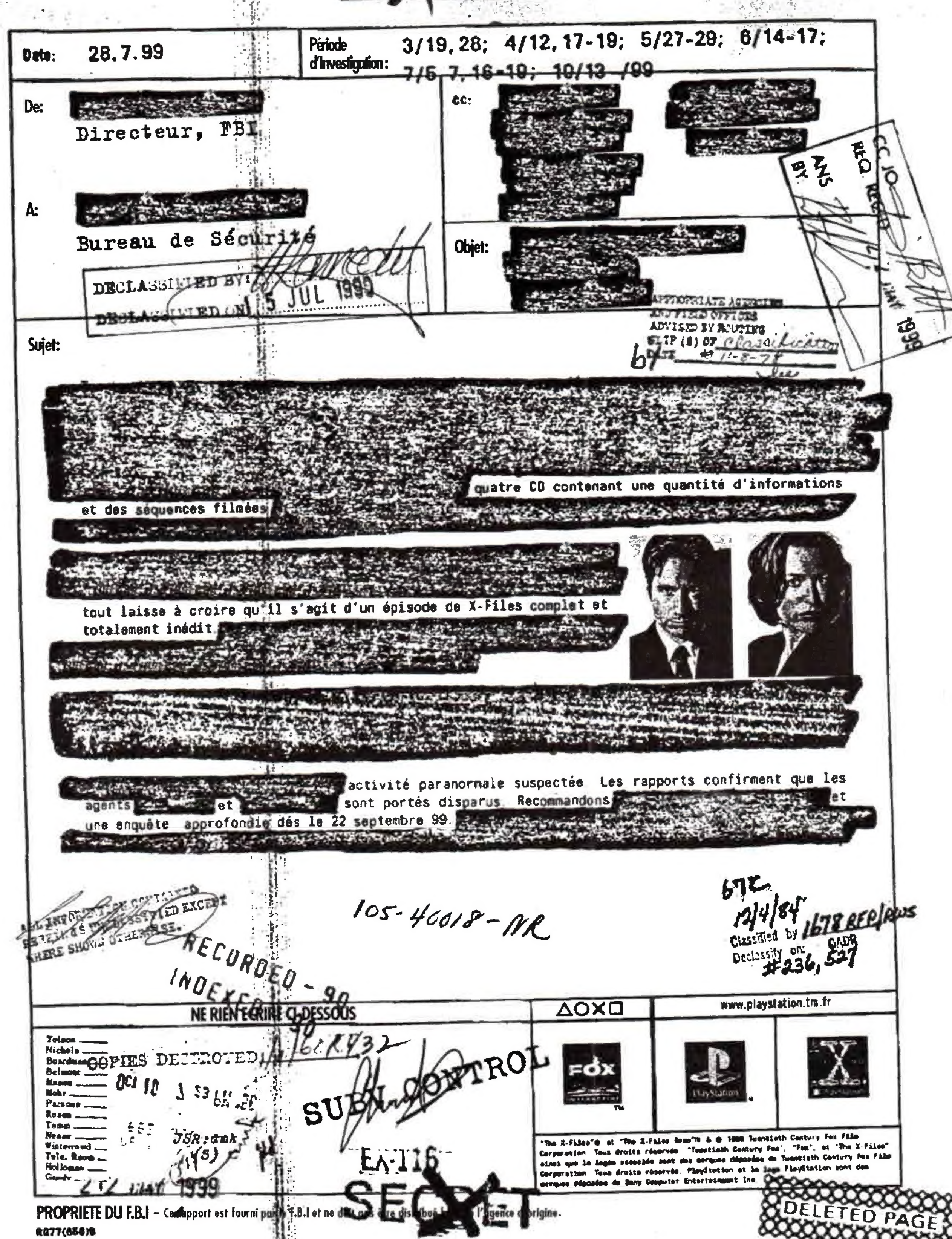
Née à New York, Denice Duff déménage à Los Angeles avec ses parents à l'âge de quinze ans, où elle intégrera l'UCLA. Mais rapidement, le mal du pays se fait de plus en plus ressentir, et Denice retourne à Manhattan et suit des cours d'écriture et de réalisation à NYU. *«Je ne me suis jamais habituée à Los Angeles. Tout y paraît tellement faux et superficiel. On ne croise que des blondes siliconées et des beaux gosses en t-shirts moulants. J'avais vraiment besoin de fuir ce pays de fous ! En plus, là-bas, pour peu que vous soyez mignonne et extravertie, tout le monde vous harcèle en pensant que vous êtes une actrice. J'ai toujours eu envie de m'essayer au cinéma, mais pas en me faisant recruter dans la rue par quelque pervers qui se font passer pour de riches producteurs à succès».* C'est pourtant ce qui se passe lorsqu'elle reçoit sa première proposition, à une table de night club où elle vient vendre des roses pour arrondir ses fins de mois. Il en résulte un désastre sur pellicule, le post-apocalyptique **Warlords 3000**, resté inédit dans le monde entier. *«Le budget était inexistant, le réalisateur totalement inexpérimenté, mais l'enthousiasme qui animait l'équipe m'a séduite. Ça m'a donné envie de continuer dans cette voie et de devenir actrice».* C'est alors qu'elle s'offre les services d'un agent, William Morris, qui la présente à Jay Bernstein, un manager qui a révélé Farrah Fawcet et Linda Evans aux yeux d'Hollywood. *«Vous vous rendez compte. Je viens tout juste de tourner* ***Warlords 3000****, que personne ne connaît, et voilà qu'une des plus influentes personnalités de ce milieu désire s'occuper de moi. J'avais l'impression de vivre en plein rêve ! Mais je suis vite redescendue de mon nuage».* En effet, Jay Bernstein ne réserve pas le même traitement à chacune de ses clientes et respecte à la lettre l'échelle des valeurs. De leur collaboration résultent quelques seconds rôles dans plusieurs séries télé (***Matlock***, ***Northern Exposure***, ***Reasonable Doubts***, ***Silk Stalkings***) et surtout une bonne flopée de séries Z, comme **Robin Cook's Invasion**, **Martial Law 2**, **Bloodfist 5**, le nanar de science-fiction **Phœnix**, où elle côtoie Brad Dourif et Billy Drago. Et **Frogtown 2**, la suite de **Transmutations**, dont le tournage chaotique l'amuse plus qu'il ne la dérange. *«Don Jackson, le réalisateur, est un amour, mais je ne suis pas vraiment sure qu'il ait beaucoup de notions en ce qui concerne la mise en scène, la direction d'acteurs, bref tout ce qui concerne la fabrication d'un film. Nous avons tourné sans scénario, et Don hurlait nos répliques tour à tour, alors que la caméra tournait déjà. Sur le plateau, c'était très amusant à vivre, mais du coup, le film est un peu difficile à voir et à comprendre»* témoigne l'actrice. Aujourd'hui sans travail, puisque Charles Band semble avoir mis un terme à la série des **Subspecies**, Denice Duff en profite pour prendre un peu de repos mérité et s'adonner à sa première passion, la photographie.





■ *Denice Duff joue à la James Bond Girl, à défaut de convoiter les rôles à Meryl Streep* ■

■ **Damien GRANGER** ■



28-07-99 15:11 PAGE:01

Report Form.
FD-343-07 X

CONFIDENTIEL

Date: 28.7.99	**Période d'investigation:** 3/19,28; 4/12,17-19; 5/27-28; 6/14-17; 7/6,7,16-19; 10/13 /99
De: [redacted] Directeur, FBI	**cc:** [redacted]
A: [redacted] Bureau de Sécurité	**Objet:** [redacted]

DECLASSIFIED BY: [signature]
DECLASSIFIED ON: 5 JUL 1999

CC JO
REQ. REC'D
ANS
BY
1999

APPROPRIATE AGENCIES
AND FIELD OFFICES
ADVISED BY ROUTING
SLIP (S) OF Classification
DATE 11-8-78
67C

Sujet:

[redacted] quatre CD contenant une quantité d'informations et des séquences filmées [redacted] tout laisse à croire qu'il s'agit d'un épisode de X-Files complet et totalement inédit [redacted] activité paranormale suspectée Les rapports confirment que les agents [redacted] et [redacted] sont portés disparus. Recommandons [redacted] et une enquête approfondie dés le 22 septembre 99. [redacted]

ALL INFORMATION CONTAINED
HEREIN IS UNCLASSIFIED EXCEPT
WHERE SHOWN OTHERWISE.

105-40018-NR

67C
12/4/84
Classified by 1678 RFP/RWS
Declassify on: OADR
#236,527

RECORDED - 90
INDEXED - 90

NE RIEN ECRIRE CI-DESSOUS

Tolson
Nichols
Boardman
Belmont
Mason
Mohr
Parsons
Rosen
Tamm
Nease
Winterrowd
Tele. Room
Holloman
Gandy

COPIES DESTROYED
OCT 10 1 53 PM '00
JSR:gmk
(5)
162R432
SUB. CONTROL
EX-116
27 MAY 1999
SECRET

ΔOX□
www.playstation.fra.fr

FOX ™ | PlayStation ® | X

"The X-Files"® et "The X-Files Logo"™ & © 1999 Twentieth Century Fox Film Corporation. Tous droits réservés. "Twentieth Century Fox", "Fox", et "The X-Files" ainsi que le logo associé sont des marques déposées de Twentieth Century Fox Film Corporation. Tous droits réservés. PlayStation et le logo PlayStation sont des marques déposées de Sony Computer Entertainment Inc.

PROPRIETE DU F.B.I - Ce rapport est fourni par le F.B.I et ne doit pas être distribué hors de l'agence d'origine.
R077(658)8

DELETED PAGE

28-JUL-1999 16:23 97% P.01